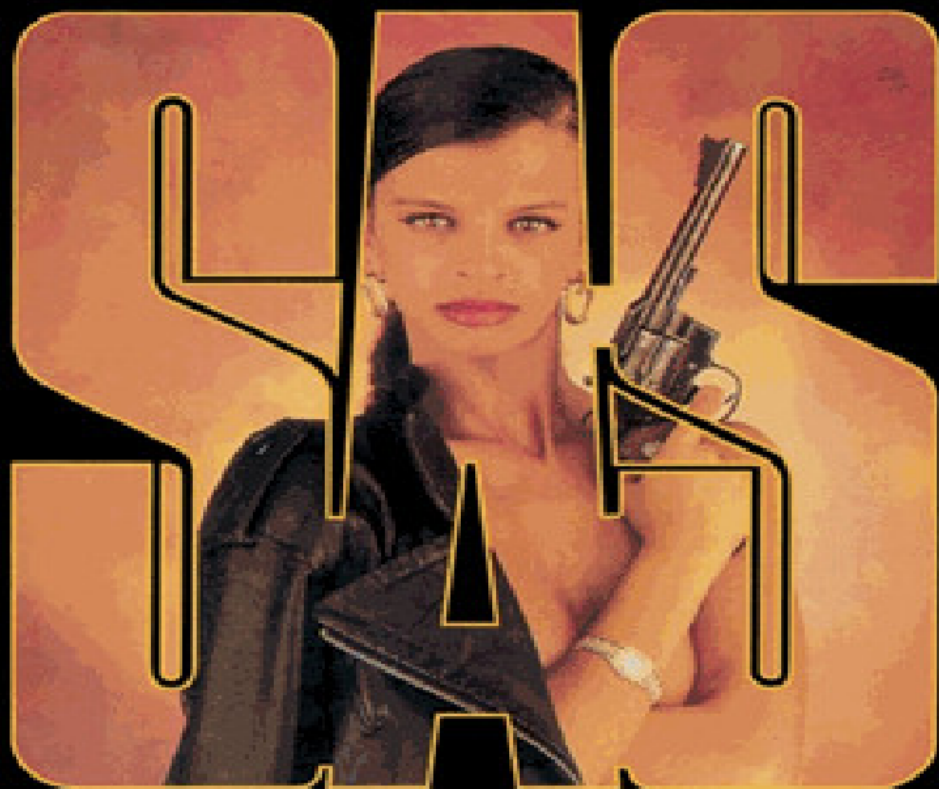


SAS [096] – L'inconnu de Léningrad

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



L'INCONNU DE LENINGRAD

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS

S.A.S. - 96

L'INCONNU DE
LÉNINEGRAD

ÉDITIONS GÉRARD DE VILLIERS

CHAPITRE PREMIER

Fredrik Skytten, garé à l'entrée de Satamakatu, près de la cathédrale orthodoxe Uspenki, observait le couple qui discutait au pied d'un immeuble au numéro 7 de cette rue tranquille, trente mètres plus loin. La femme surtout : une blonde aux cheveux bouclés, avec un cou incroyablement long, un corps nerveux et fin à la poitrine haute, moulé dans une robe noire. Elle avait une veste légère à la main. En ce début juin il faisait exceptionnellement chaud en Finlande. Son compagnon était grand, brun, de type proche-oriental, le visage barré d'une moustache conquérante. Fredrik Skytten avait pu l'observer à loisir un peu plus tôt. Il avait suivi le couple au night-club de l'hôtel *Hesperia*. Une énorme discothèque comportant plusieurs salles, et une demi-douzaine de bars. L'un d'eux dominait la piste de danse. Appuyé à la rambarde, Fredrik ne les avait pas quittés des yeux. Chaque fois que celui qu'il avait surnommé dans sa tête « l'Arabe » enserrait la taille de sa cavalière, son estomac se crispait de jalousie et de rage. Une fois, la bouche de « l'Arabe » avait effleuré le long cou fragile et Fredrik Skytten avait failli hurler. Pour se remettre, il avait vidé son verre de vodka d'un seul coup, pour en commander un autre aussitôt.

Jamais Aija Sunblad ne lui avait paru plus belle, avec ses grands yeux verts étirés en amande, ses hautes pommettes et surtout cette bouche énorme, pulpeuse, qui attirait irrésistiblement le regard. Son corps mince faisait paraître sa poitrine plus importante qu'elle ne l'était réellement. Ce soir, les bas noirs allongeaient encore les jambes musclées et nerveuses.

Fou d'amour, Fredrik n'arrivait pas à détacher les yeux de cette femme dont il était amoureux depuis son enfance, lorsqu'ils jouaient ensemble dans les rues d'Hämeenlinna, à une centaine de kilomètres au nord d'Helsinki. À cette époque, ils avaient un peu flirté et pendant quelques semaines Fredrik avait connu le paradis. Il en avait été chassé un jour d'égarement, où, ivre de désir, il avait honteusement éjaculé en se frottant contre Aija, dans le parc en face de la vieille église en bois.

— Tu me dégoûtes, avait-elle lancé en le repoussant.

Cela avait été la fin de leur brève histoire d'amour. Avec ses taches de rousseur, son visage rond et ses lunettes, Fredrik n'avait rien d'un Don Juan... Les années suivantes, Aija avait accumulé les cœurs brisés, conservant pourtant Fredrik Skytten comme souffre-douleur. De temps

à autre, elle lui permettait de l'emmener au cinéma, et de lui prendre la main. Elle lui avait raconté son dépuçelage. Elle lui avait confié ses goûts : les hommes très bruns, très exotiques. C'est peut-être pour en rencontrer un qu'elle était devenue journaliste et avait déménagé à Helsinki.

Fredrik Skytten en avait fait autant. Afin de ne pas la perdre de vue. Se contentant de la voir assez régulièrement, de grappiller tout ce qu'il pouvait. Espérant le miracle.

Reporter à l'agence STT, elle voyageait beaucoup à l'étranger mais Fredrik s'arrangeait toujours pour connaître la date de son retour. Célibataire, elle avait des aventures. Fredrik était au courant de certaines. C'était la première fois cependant qu'il touchait du doigt son infortune. À cause d'une imprudence d'Aija. Il l'avait appelée pour l'inviter à dîner et elle avait refusé, expliquant qu'elle avait un rendez-vous à la disco de l'*Hesperia*.

Cela avait été plus fort que lui : il avait foncé à l'*Hesperia* et n'avait eu aucun mal à repérer Aija et son cavalier. La jalousie l'avait poussé à les suivre ensuite jusqu'à l'immeuble où habitait Aija au risque de se faire repérer : bien qu'il soit dix heures et demie, il faisait encore grand jour.

Et maintenant, il souffrait mille morts... Visiblement, « l'Arabe » insistait pour suivre Aija chez elle.

« Pourvu qu'elle refuse », se dit Fredrik. C'était idiot. Aija avait déjà eu bien d'autres hommes, mais il ne voulait pas que cela se passe pratiquement devant lui. Soudain, les deux silhouettes se séparèrent. Aija poussa la porte du massif immeuble néo-gothique comme tous ceux de l'île de Katajanokka, reliée par trois ponts à la terre ferme. Fredrik respira. Hélas, quelques secondes plus tard « l'Arabe » suivit la jeune fille à l'intérieur.

— La salope !

Fredrik Skytten frappa de son poing fermé le volant de sa Fiat Uno, dans un mouvement de rage incontrôlée.

Puis, sans réfléchir, il démarra, fit demi-tour pour regagner Kanavakatu, évita de justesse un tramway et se retrouva sur le port en face du marché désert. L'enseigne lumineuse du *Margona*, un bateau restaurant-bar ancré le long du quai, attira son regard. Il se gara et franchit la passerelle. Il n'y avait qu'une douzaine de consommateurs, le regard vitreux, en conversation avec d'énormes bières. Fredrik commanda une vodka au bar, puis une autre et enfin une troisième.

L'alcool calma sa rage, mais pas sa curiosité malsaine. Après avoir jeté à la barmaid un billet de cent marks, il repartit, direction Katajanokka.

Cette fois, au lieu de stopper dans Satamakatu, il tourna à gauche dans une rue montant à la cathédrale orthodoxe, Kalapajankatu,

débouchant sur le parvis désert. Il se gara juste en face des marches de l'église, le capot tourné vers Satamakatu. Grâce à la dénivellation, il se trouvait à la même hauteur que le troisième étage de l'immeuble d'Aija.

Il éteignit ses phares, prit dans sa boîte à gants une paire de jumelles qui ne le quittait jamais, et les braqua sur une fenêtre allumée, au troisième.

Une mauvaise habitude qu'il avait prise depuis longtemps. Lorsqu'il avait trop le cafard, il venait ainsi espionner celle qu'il aimait, allant parfois jusqu'à se masturber en la regardant évoluer dans son petit appartement. Il retint son souffle, se demandant ce qu'il allait découvrir. Il ne s'était jamais livré à son sport favori lorsqu'elle était avec un homme.

Aija Sunblad était mal à l'aise. Elle n'aimait pas faire monter des hommes chez elle, sauf si elle était déjà leur maîtresse ou se préparait à l'être. Mais, Khalil Aynam, membre de la délégation de l'OLP⁽¹⁾ à Helsinki, avait tellement insisté... Elle le connaissait depuis plusieurs mois et il s'était toujours comporté très correctement. Plutôt comme un copain que comme un soupirant. Et pourtant, elle sentait qu'elle lui plaisait...

Pour l'instant, il contemplait le petit sauna qui prolongeait son living-room. Luxe assez rare. Il y avait un million de saunas en Finlande mais la plupart étaient collectifs, ceux des immeubles ou des entreprises. Aija s'approcha du bar.

— Je n'ai que de la vodka ou du vin de Crimée.

— Un jus de fruit ira très bien, assura Khalil Aynam.

Il se détourna du sauna, examinant les quelques gravures, les photos encadrées. Elle lui tendit son verre et rencontra le regard incisif de ses yeux noirs. Il montra des dents éblouissantes de blancheur dans un sourire enjôleur.

— C'est rare de voir une aussi jolie femme vivre seule, remarqua-t-il.

— Oh, il y en a beaucoup dans ce quartier, dit-elle, et puis je suis divorcée.

Khalil accentua son sourire.

— On m'a dit que vous aviez un ami arabe, mais je ne l'ai jamais vu avec vous.

— C'est une erreur, dit Aija d'une voix calme, je n'ai personne dans ma vie pour le moment.

Le Palestinien hocha la tête sans répondre, puis fit quelques pas en direction de la porte de la chambre. Aija sentit un pincement désagréable au creux de l'estomac. Ça commençait... Elle n'eut pas le temps de le rattraper avant qu'il n'y pénétre. Au lieu de se diriger vers

le lit, il s'était arrêté devant une commode, après avoir allumé, et avait pris en main une photo encadrée. Aija et un homme, à la terrasse d'un café. Il l'examina longuement, puis la reposa et fit face à Aija. Les traits de la jeune femme s'étaient brusquement tirés. Khalil Aynam la fixa avec un regard amusé.

— Le voilà, votre ami arabe... Il est très beau.

— Mais non, fit-elle presque brutalement, c'est un copain et une vieille photo. Venez, il faut que je me repose, je me lève tôt demain matin.

Khalil se déplaça, l'empêchant de bouger et demanda d'une voix douce :

— Pourquoi mentez-vous ?

Elle croisa son regard : ses yeux brillaient avec une lueur ambiguë. Il fixait sa bouche. Ils se défièrent ainsi quelques secondes, puis elle le contourna, passant devant la fenêtre. Il l'attrapa par le bras, la ramenant vers lui.

— Attendez.

Aija sentit sa gorge se nouer. Les Arabes étaient parfois brutaux. Avec un Finlandais, elle n'aurait eu qu'à claquer des doigts pour qu'il se couche.

— Il faut que vous partiez, fit-elle.

Sans lui répondre, Khalil l'attira contre lui.

— Non, répliqua-t-il tranquillement.

— Pourquoi ?

— Vous êtes très belle.

Sa voix était un peu plus rauque. Brusquement il posa la main sur sa poitrine. Elle recula.

— Laissez-moi.

— Mais non.

Son ton était léger, presque insouciant. Il la souleva soudain sans effort et la porta sur le lit où il la fit basculer, la recouvrant aussitôt de son corps. Aija voulut se débattre, le repoussa, cria.

— Laissez-moi, je vais appeler la police !

— Mais non, fit le Palestinien, la tutoyant brusquement, tu n'appelleras pas la police.

Son genou pesa, séparant ses jambes. Puis il releva la robe, remontant jusqu'à l'entre cuisses, malgré les protestations de la jeune femme. Il se pencha sur sa poitrine et, à travers le tissu de sa robe, elle sentit des dents mordiller le bout de son sein. En même temps, il était en train de faire glisser ses collants le long de ses hanches.

— Non ! cria Aija, non !

Elle venait de réaliser qu'elle était en train de se faire violer. Il se souleva et elle pensa qu'il se décourageait. Le crissement d'un zip la détrompa : il venait seulement de libérer son sexe. De nouveau, elle se

retrouva écrasée sous lui. Le collant se déchira sous sa poigne et elle se souvint, paniquée, qu'elle n'avait rien dessous.

— Arrêtez ! Arrêtez ! supplia-t-elle.

Le viol n'était pas dans les habitudes des Finlandaises et elle ne savait comment réagir. Khalil semblait parfaitement sûr de lui et cela ajoutait à sa terreur. Installé sur elle, il se guida calmement entre ses cuisses, tenant son sexe de la main gauche. Lorsqu'elle sentit le membre tendu effleurer l'entrée de son ventre, elle hurla, se débattit.

Trop tard. D'un glissement presque doux, Khalil entra un peu en elle, et, aussitôt, d'un coup de reins puissant, l'embrocha de toute sa longueur. Aija hurla de nouveau. Ce qui n'empêcha pas Khalil de commencer à s'agiter en elle, le pantalon sur les chevilles, sa main libre lui palpant la poitrine, soufflant comme un phoque.

Fredrik Skytten avait l'impression que tout son sang s'était concentré dans ses jambes. Tout s'était passé si vite qu'il n'avait pas eu le temps d'intervenir. Maintenant, il voyait « l'Arabe » s'agiter rythmiquement sur Aija écartelée, un genou replié. Il ne distinguait plus que les grosses fesses blanches du violeur monter et descendre.

Horrible. Il rabaissa les jumelles, tremblant de tous ses membres. Des envies de meurtre dans la tête. Soudain, deux phares blancs l'éblouirent. Un véhicule montait Kalapajankatu, venant vers lui. Il aperçut à temps les gyrophares sur le toit. Une voiture de police. En toute hâte, il mit le contact, lança son moteur et démarra. Croisant la Saab bleue et blanche. Au passage, il aperçut le visage intrigué d'un policier... S'ils l'arrêtaient maintenant, avec la dose d'alcool qu'il avait dans le sang, ils allaient être féroces... En bas, il tourna dans Satamakatu, puis dans Kanavakatu, des pensées horribles s'entrechoquant dans sa tête.

Ce salaud d'Arabe avait violé Aija ! Il en tremblait de haine.

Khalil avait beau se retenir, la sève montait de ses reins. Aija ne réagissait plus, les yeux fermés, très pâle, comme morte. Ce viol la laissait de glace, pourtant le Palestinien s'était donné beaucoup de mal pour l'exciter. Il avait longuement léché ses seins sortis de sa robe et cette caresse qui, d'habitude, l'inondait en quelques secondes ne lui avait procuré aucun plaisir...

Aux mouvements désordonnés de son violeur, elle comprit qu'il allait jouir. Pour s'en débarrasser plus vite, elle avança le bassin, accrochant le talon de son escarpin dans la maille du couvre-lit. Khalil

crut qu'elle participait enfin, et glissa une main sous ses fesses.

— Tu aimes, hein ! fit-il, on recommencera souvent...

Un spasme brutal le jeta contre elle et Aija sentit son sexe se tendre encore plus à l'intérieur du sien tandis qu'il éjaculait. Elle n'avait plus qu'une idée : qu'il parte. Ensuite, elle allumerait son sauna et se purifierait.

Effondré sur elle, Khalil cuvait son orgasme. Elle l'écarta et le sexe en partie dégonflé s'arracha d'elle. Aussitôt, elle se dressa, rabattit sa robe, remit ses seins en place et se débarrassa des restes de ses collants. Ses joues étaient en feu et du sperme commençait à couler le long de ses cuisses. Réprimant un haut-le-cœur, elle se rua dans la salle de bains. Lorsqu'elle en ressortit, Khalil était debout, rajusté, une lueur moqueuse dans ses yeux noirs. Macho comme pas deux. Il avança la main pour l'enlacer mais elle fit un bond en arrière.

— Foutez le camp ! lança-t-elle d'une voix blanche. Demain matin, je vais à la police.

— Je reviendrai, répliqua l'Arabe d'un ton plein d'arrogance, je te rebaisera et tu n'iras pas à la police.

Ils se défièrent du regard et Aija baissa les yeux la première. Sans vouloir se l'avouer elle savait d'où venait la nouvelle attitude du Palestinien.

Sans se presser, il sortit de la chambre, Aija sur ses talons, le poussant pour hâter son départ. Il ricana. Ivre de rage, elle regarda autour d'elle, cherchant une arme et ne trouva qu'une gerbe de branches de bouleau qui servait à se fouetter après un sauna, l'hiver. Quand il se retourna, elle la brandit.

— Salaud !

Son visage superbe était défiguré par les larmes. Khalil la toisa, ironique.

— Tu as aimé à la fin, non ? On aurait dû recommencer.

Instinctivement, elle cingla son visage et Khalil fit un bond en arrière avec un cri de douleur. Il revint aussitôt sur elle, lui tordit le poignet, arrachant les branches de bouleau et la colla au mur de tout son poids. Serrant son ventre contre le sien, lui coupant le souffle.

— Si tu continues, je reste et je te défonce tes belles fesses, gronda-t-il. Au lieu de le faire gentiment la prochaine fois.

Elle avala sa salive.

— Il n'y aura pas de prochaine fois. J'irai à la police...

— Mais non, fit-il.

Par surprise, il réussit à l'embrasser et s'écarta aussitôt, pour ouvrir la porte.

— À bientôt, lança-t-il avant de sortir. Si tu es gentille, je fermerai ma gueule.

Aija resta quelques secondes collée au mur, hébétée, dégoûtée,

sonnée. Jamais, elle n'aurait pensé que cela puisse lui arriver à elle. Le pire était de se sentir aussi impuissante...

Fredrik Skytten fumait encore de rage quand la haute silhouette de Khalil Aynam émergea de l'entrée du 7 Satamakatu. Il avait fait le tour de Katajanokka et ensuite, avait repris son poste de guet. La nuit n'était pas encore totalement tombée et il était certain de ne pas se tromper.

Le Palestinien partit à pied vers Kanavakatu. Fredrik Skytten démarra, le suivit à bonne distance, et le vit monter dans une Volvo garée un peu plus loin. Ce qui augmenta encore sa fureur. « L'Arabe » avait tout combiné pour se retrouver chez Aija.

Au lieu de continuer tout droit et de franchir le pont, la Volvo tourna à droite, juste avant, s'engageant sur une petite esplanade déserte où se trouvait le *Kultainen Sipuli*, un des meilleurs restaurants d'Helsinki, bien entendu fermé à cette heure tardive.

Fredrik Skytten en fit autant, sans se soucier d'être vu. La haine l'aveuglait. Il serrait son volant comme s'il s'agissait du cou de l'homme qui avait violé Aija.

Ce dernier ralentit et stoppa sur le parking vide du restaurant. Pris de court, Fredrik Skytten continua dans Kanavaranta, qui tournait à angle droit et s'arrêta aussitôt après. Au moment où il allait descendre de voiture, ses yeux tombèrent sur une boîte posée sur le siège à côté de lui. Elle contenait un *puukko*, le traditionnel poignard finlandais utilisé dans la chasse au renne pour achever et découper l'animal. Un solide manche de corne et une lame très large de plus de vingt centimètres. Fredrik l'avait acheté le jour même pour le mettre dans son *môki*⁽²⁾. À défaut de chasse au renne, cela avait des tas d'usages. Dans un état second, il ouvrit la boîte, prit l'arme et la glissa dans sa ceinture. Puis, il partit à pied vers le parking du restaurant. L'air frais ne fit pas tomber sa rage.

Une force impérieuse le poussait en avant. Il découvrit à nouveau l'esplanade déserte, à part la voiture de son rival. En s'approchant, il s'aperçut qu'elle était vide ! Il regarda autour de lui. « L'Arabe » entrait dans une cabine téléphonique nichée au pied de la falaise rocheuse sur laquelle était bâtie la cathédrale Uspenki.

Le dos tourné, ignorant visiblement la présence du Finlandais, il était en train de composer un numéro.

Fredrik Skytten s'immobilisa, indécis. L'alcool le faisait légèrement tituber. Mécaniquement, il glissa la main dans sa ceinture et referma les doigts sur le manche du *puukko*. Il sortit l'arme et, la tenant à l'horizontale, le bras tendu, il fit un pas en avant, puis un autre... Un tram passa avec un grondement sourd sur le pont.

Le Finlandais arriva à cinquante centimètres de la cabine téléphonique. « L'Arabe » était silencieux. Fredrik hésita une fraction de seconde, puis son bras se détendit comme une bielle de locomotive et le *puukko* s'enfonça dans le dos de son rival, à la hauteur des reins, jusqu'à la garde, avec une facilité déconcertante.

Khalil Aynam poussa un hurlement, lâcha le récepteur et voulut se retourner dans l'étroite cabine. Il n'en eut pas le temps. Comme un robot déréglé, Fredrik avait retiré la lame de la blessure et s'était mis à frapper. Toujours à l'horizontale, avec une force terrible. À chaque coup, il prenait son élan et jetait en avant tout son corps trapu.

Le Palestinien, perdant son sang en abondance, parvint enfin à se retourner. Il vit un rouquin au regard fou, la bouche réduite à un fil, le visage crispé de haine. Les mains en avant, il fit un pas hors de la cabine. Un nouveau coup de poignard, le douzième, peut-être, le frappa en plein estomac, lui tranchant une artère.

Un voile rouge passa devant ses yeux, il tomba à genoux et Fredrik Skytten en profita pour lui enfoncer sa lame à la base du cou, à la verticale cette fois, la méthode pour achever les rennes blessés.

La pointe atteignit le cœur et Khalil Aynam bascula en avant, les mains griffant le gravier du parking. Fredrik se pencha et lui donna encore un coup de toutes ses forces, dans la nuque. Il aurait voulu continuer, car ce meurtre presque rituel lui procurait un plaisir inouï, un soulagement divin. D'un coup, il avait l'impression de liquider tous les amants de la femme qu'il n'avait jamais eue.

Il se redressa enfin, poussé par l'instinct de conservation, et s'éloigna, le poignard sanglant à bout de bras, vers sa voiture. Il jeta le *puukko* sur le plancher, démarra, effectua un demi-tour pour reprendre le pont menant à la ville. Le corps de Khalil gisait devant la cabine téléphonique. On risquait de ne pas le trouver avant l'aube.

Esplanaden, la grande avenue partant du port, était absolument déserte. Il remonta jusqu'à Mannerheimintie et fila vers le nord, par l'autoroute E 79. Très vite, il n'y eut plus autour de lui que des sapins. La circulation était quasiment nulle. Machinalement, il mit la radio et tomba sur Radio-Moscou, reconnaissable à son indicatif. C'était de la musique, il la laissa. Soixante kilomètres plus loin, il tourna à gauche sur la route 54.

Arrivé au village de Loppi, il prit à droite, s'enfonçant dans un chemin étroit, sinuant à travers les sapins. Quelque deux kilomètres plus loin, un petit lac en longueur apparut en contrebas. Fredrik Skytten ralentit et s'engagea dans un sentier longeant le lac, qui desservait une douzaine de cabanes rustiques, des *möki*, se composant généralement d'une unique pièce et du sacro-saint sauna. Il stoppa devant le troisième, presque luxueux avec son apprentis-garage. Il y gara la Fiat Uno, prit le *puukko* et se dirigea en titubant vers la porte.

Le silence était absolu à part quelques cris d'oiseaux de nuit.

À peine à l'intérieur, il jeta le *puukko* sur la table, prit une bouteille de vodka et en but une rasade. Ensuite, il alluma le sauna et s'assit à la table. Il ferma les yeux, revoyant le corps de « l'Arabe » allongé sur le parking et le récepteur qui pendait dans la cabine.

Tandis que le sauna chauffait, il prit le *puukko* et le planta brusquement dans le bois de la table. Comme s'il tuait une nouvelle fois l'amant d'Aija.

CHAPITRE II

À gauche des bouleaux, à droite des sapins... De l'aéroport à Helsinki, le freeway 137 serpentait au milieu d'une forêt dense, trouée parfois d'une clairière ou d'un petit lac. Malko doublait des automobilistes roulant comme des escargots, tous phares allumés malgré le soleil de plomb. Les trois quarts de l'année, les journées étaient très courtes. Les Finlandais avaient pris l'habitude de ne jamais éteindre leurs phares...

Il bâilla.

C'était rare que la Central Intelligence Agency l'envoie dans un pays aussi calme que la Finlande... Deux tiers de la surface de la France, un pays couvert de bois et de lacs avec cinq millions d'habitants, enneigé neuf mois sur douze avec un ensoleillement moyen de 17 jours par an...

Bien sûr, il y avait la longue frontière avec l'Union Soviétique. Mais, là aussi, c'était hypercalme. Parfois un défecteur passait à l'Ouest à hauteur de la Carélie et les policiers finlandais lui indiquaient discrètement le chemin de la Suède. Malgré les accords passés avec l'Union Soviétique qui les obligeaient à renvoyer dans leur pays d'origine les gens comme eux. Ça et quelques autres contraintes s'appelaient la Finlandisation et avait évité à la Finlande, alliée de l'Allemagne durant la Seconde Guerre mondiale et ennemie héréditaire de la Russie, les beautés du Socialisme Scientifique...

Ici, le rideau de fer était en papier, tant les Soviétiques avaient confiance dans leurs alliés forcés... Pas de miradors, pas de barbelés, ni de mines. Juste des panneaux et de rares patrouilles. Pourtant on n'était qu'à quelques centaines de kilomètres de Leningrad, seconde cité de l'Union Soviétique.

Au volant de sa Volvo 140 de location, Malko s'orienta, entrant en ville. Il ignorait encore tout de sa mission et s'était arrêté à Paris pour un peu de shopping, avant de prendre un vol via Stockholm. Tous les Paris-Helsinki étaient bourrés, à longueur d'année. La Finlande se développait à vue d'œil... En dépit des quinze vols par semaine, il avait eu du mal à trouver une place en classe « affaires ».

Tournant à droite, il déboucha dans Mannerheimintie et deux kilomètres plus loin se gara en face de l'*Intercontinental*. Le soleil tapait comme en Sicile ! Béats, les Finlandais profitaient de cet été exceptionnel pour travailler le moins possible.

À peine dans sa chambre, il appela le chef de station de la CIA, Donald Gast. Ce dernier se trouvait sous couverture USIS⁽³⁾.

— Je viens d'arriver, annonça-t-il dès qu'il l'eut en ligne.

— On peut avoir un briefing dans une demi-heure ? proposa aussitôt l'Américain. Je suis juste en face de la gare. Au 10 Kaivokatu. Katu, ça veut dire rue. Quatrième étage.

Il semblait vraiment pressé de le voir.

Malko raccrocha, intrigué par cette hâte. À travers sa vitre, il apercevait un petit lac et de paisibles trams.

— Donald Gast !

Le chef de station de la CIA secoua la main de Malko comme s'il voulait la détacher de son poignet.

L'Américain était rond comme un tonneau avec une bonne bouille de jouisseur, de grosses lunettes et des cheveux gris très courts. La cinquantaine. Quand il s'assit, la masse de ses cuisses tendit tellement le tissu de son pantalon que Malko crut qu'il allait exploser. Celui-ci avait garé sa Volvo sur le trottoir, les rues encombrées de tramways étant imperméables au parking. En face, la gare ressemblait à un monument stalinien des années trente. Massive et grisâtre. Gaie comme un camp de concentration. Quelques hippies traînaient devant, prenant le soleil.

— Café ?

L'éternel et insipide breuvage américain heureusement amélioré par beaucoup de sucre. On frappa à la porte et une tête chevaline se pointa avec un sourire. Donald Gast lui fit signe d'entrer.

— *Come on in, Jimmy.*

Jimmy était aussi long et maigre que Donald était rondet. Ce dernier fit les présentations.

— Jimmy Mac Lane. FBI *spécial agent*.

Malko ne montra rien de sa surprise. C'était rarissime de voir collaborer les hommes des deux agences fédérales, leurs « maisons » se détestant cordialement. Jimmy s'installa et prit sa ration de café.

— Vous avez fait bon voyage ? s'enquit poliment Donald Gast.

— Excellent, fit Malko. Que se passe-t-il ? Les Soviétiques se préparent à envahir le pays ?

— Non, non protesta Gast en riant, ils sont déjà sept cents à l'ambassade, ça suffit ! Ils se tiennent très tranquilles. *Gentleman's agreement*. On vous a peut-être fait venir pour rien ; mais on a une histoire bizarre sur les bras. Je vais laisser Jimmy vous la raconter.

Le *special agent* du FBI exhiba ses incisives énormes et jaunâtres avec un hennissement rentré.

— Voilà, dit-il, vous savez que ma boîte se lance de plus en plus dans l'antiterrorisme. Nous avons maintenant une « proactive policy⁽⁴⁾ ». Ce qui signifie qu'on se démène vraiment et qu'on a des crédits.

Malko en avait entendu parler. Cette nouvelle attitude faisait grincer des dents la CIA. Donald Gast souriait jaune. Le *special agent* du FBI continua :

— J'ai monté à Helsinki un petit réseau d'informateurs concernant le terrorisme moyen-oriental. Comme dans chaque grande capitale européenne.

— Il y a des Arabes ici ? demanda Malko.

C'est Donald Gast qui répondit.

— Environ deux cents : des Palestiniens, des Irakiens, des Libanais. Beaucoup sont mariés à des Finlandaises. Elles adorent les peaux brunes et vont à la chasse en Grèce ou en Italie. Plus une poignée d'Iraniens. Cependant les Finlandais sont très stricts sur l'immigration. Le PLO⁽⁵⁾ a également un bureau ici.

— Et ces gens-là sont impliqués dans le terrorisme ?

— Ce n'est pas le cas à ce jour, remarqua prudemment Donald Gast. Jimmy, continuez.

— Donc, fit le *special agent* du FBI, j'avais recruté un informateur chez les Palestiniens, Payé au mois. Un certain Khalil Aynam. Avec pour mission de « checker » tous les Arabes du coin et les Finlandaises maquées avec eux. Dont une journaliste finlandaise, Aija Sunblad, qui, selon des rumeurs, aurait un mystérieux amant moyen-oriental. Nous l'avons déjà fait cribler. Apparemment, cette jeune femme a un excellent back-ground et on ne lui connaît aucune activité politique.

— Pour que je sois ici, il doit bien y avoir quelque chose de plus, objecta Malko.

— Mon Khalil Aynam a été assassiné la semaine dernière, annonça Jim Mac Lane. Poignardé sauvagement dans une cabine téléphonique. Au moins vingt blessures.

— Qu'en dit la police finlandaise ?

— Elle a conclu au crime d'un fou. L'arme était vraisemblablement un *puukko*, le poignard finlandais traditionnel. Khalil Aynam n'a pas été volé, ni même fouillé. À ce jour, on n'a encore arrêté personne.

— C'est tout ? interrogea Malko, déçu.

Nouveau sourire chevalin.

— Non, pas vraiment. Quelques heures avant sa mort, Khalil Aynam dansait avec notre « cible » Aija, dans un night-club. Interrogée, la journaliste a déclaré qu'il était monté boire un verre chez elle pour repartir une demi-heure plus tard. Elle ignorait ce qu'il avait fait ensuite...

Un ange passa. Cela ressemblait à tout, sauf à une affaire de terrorisme.

Malko se racla la gorge.

— Je suppose qu'en Finlande, il y a des fous, comme partout ailleurs...

— Bien sûr, approuva Donald Gast. Mais il y a quand même un petit détail que Jimmy a oublié. Quand Khalil a été tué, il était en train de lui téléphoner. D'une cabine publique située à deux pas de chez Aija Sunblad... Il a eu la femme de Jimmy qui lui a demandé de patienter. Quand Jimmy a pris l'appareil, il n'y avait plus personne. Le tueur était passé par là.

— On peut donc supposer, compléta Jimmy Mac Lane, que Khalil avait appris quelque chose d'important chez Aija et qu'il a voulu me le communiquer immédiatement, se sentant menacé. Quelque chose d'assez « hot » pour qu'on l'élimine en pleine rue...

Malko hocha la tête.

— Chez les terroristes, c'est plutôt l'arme à feu...

— Certes, admit Donald Gast, mais le tueur craignait peut-être d'attirer l'attention. Ou avait une autre raison que nous ignorons. Khalil Ayman a dû être suivi depuis sa sortie de chez Aija Sunblad...

— Donc, elle serait complice ? demanda Malko. La police n'y a pas pensé ?

— Si, bien sûr, mais ils n'ont rien trouvé. Ils prétendent qu'elle est transparente, qu'elle n'a même pas eu une aventure avec lui. Elle avait rencontré Khalil dans un cocktail professionnel et il l'avait « tamponnée », à notre demande.

L'ange repassa. On était en plein fait divers. Loin de l'espionnage et du terrorisme.

— Qu'attendez-vous de moi ? demanda Malko.

— Une petite enquête, répondit aussitôt Donald Gast. Officiellement pour la station d'ici mais c'est sur le budget de Jimmy. Il a demandé à ses patrons, ils sont d'accord. Ici, ils n'ont personne pour ce genre de job. La police finlandaise piétine, n'ayant aucune piste... Ils attendent d'arrêter un dingue. L'interrogatoire d'Aija n'a fourni aucun élément. Pas de témoins. Rien. Les gens du PLO sont aussi étonnés que nous. Seulement, je ne crois pas aux coïncidences. Khalil n'était pas un excité. Il n'a pas appelé Jimmy simplement pour lui raconter qu'il avait sauté Aija. Il avait un truc à lui dire. Un truc urgent et grave. Jimmy lui avait recommandé de ne l'appeler chez lui qu'en cas d'extrême nécessité. Les Finlandais ont beau jurer que les écoutes téléphoniques n'existent pas chez eux, nous nous méfions. Donc, je voudrais que vous repreniez l'enquête, à zéro.

— À partir de quoi ?

— Aija Sunblad. S'il y a un loup, c'est autour d'elle. D'après les policiers finlandais, tous les Libanais et les Palestiniens d'ici sont innocents comme des agneaux.

Malko dissimulait mal sa surprise devant cette offre bizarre.

— Je ne vois pas pourquoi cette Aija Sunblad se confierait à moi. En plus, mon finnois est très limité.

— Elle parle quatre langues, dont l'anglais, coupa Donald Gast. Vous êtes un vrai professionnel, vous allez vite sentir si elle est claire.

— Comment vais-je la rencontrer ?

L'Américain consulta sa montre.

— Dans une heure exactement. À un cocktail à l'*Intercontinental* organisé par MTV, la chaîne privée finlandaise. Si vous ne trouvez rien, vous passerez peut-être quelques moments agréables avec une très jolie femme.

— Merci, dit Malko. Mais Helsinki ne me paraît pas follement gai...

— Vous verrez, on s'y fait...

— Il faut un « montage » pour aborder cette Aija, objecta Malko. Si vous soupçonnez qu'elle puisse être mêlée à quelque chose...

L'Américain eut un sourire fin.

— Bien sûr. Avant ce cocktail, vous allez faire la connaissance d'un de nos meilleurs *stringers*. Un journaliste de l'agence STT pour laquelle travaille Aija Sunblad, Ilnari Kaarnola. C'est lui qui va vous présenter, sous votre vrai nom. Comme un confrère autrichien...

Décidément, Malko ne cessait plus d'être journaliste. Mais à Helsinki cela présentait moins de risques qu'à Kaboul...⁽⁶⁾

L'Américain griffonna une adresse et la lui tendit.

— Voilà, il vous attend. Il est au courant de beaucoup de choses, parce qu'il a des copains chez les flics. Et il est farouchement antisoviétique, c'est la raison pour laquelle il collabore avec nous. Vous verrez : un type très bien, un peu porté sur la vodka comme tous les Finlandais... Ensuite, vous volez de vos propres ailes.

Le *special agent* du FBI montra ses grandes dents jaunes dans une mimique inquiète.

— J'espère que vous obtiendrez un résultat. À Washington, on commence à dire que je suis parano...

Un sourire de bouddha sur son large visage piqué de taches de rousseur, les yeux presque complètement fermés, Ilnari Kaarnola, assis derrière son bureau encombré de papiers, parlait d'une voix douce, la bouche collée à un téléphone. Il souleva une paupière, le temps de dire à Malko de s'installer... Son bureau, au 22 de la rue Yrjönkatu, un box vitré au fond d'une grande salle de rédaction, était minuscule.

Une somptueuse blonde avec des jambes qui n'en finissaient pas entra pour déposer des papiers, et ressortit, ignorant Malko. Ilnari Kaarnola finit par raccrocher et rouvrit enfin les yeux avec un sourire

angélique.

— Vous êtes l’ami de Donald ?

Plus une affirmation qu’une question. Malko opina de la tête et le Finlandais reprit un crayon, penché sur une feuille pleine de signes cabalistiques.

— Je suis en train de planifier les vacances de mes collaborateurs, expliqua-t-il avec un sourire. Si cela vous intéresse, Aija Sunblad part justement le 22 juin. Les congés c’est un vrai casse-tête et je n’ai pas beaucoup de temps à vous consacrer maintenant. Je sais ce qu’on attend de moi. Je vous présenterai à Aija tout à l’heure, au cocktail. Comme un confrère autrichien. Votre nom, c’est quoi ?

— Malko Linge.

Le Finlandais griffonna et se leva.

— À tout à l’heure.

— Vous ne savez rien sur l’affaire Khalil ? demanda Malko, un peu déçu par cet entretien hyper rapide.

— J’apprendrai peut-être quelque chose cette nuit. Je ne veux pas en discuter au téléphone, j’ai un ami à la SUPO⁽⁷⁾, mais il faut que j’aille le voir. Vous savez, on n’en parle déjà presque plus, c’était un étranger...

Les Finlandais n’étaient pas racistes, juste un peu xénophobes. L’habitude de vivre entre eux. Dans ce pays, les étrangers se comptaient par centaines, pas par millions. Malko se retrouva dans Yrjönkatu, bordée de massifs immeubles de pierre taillée, un peu tristounets. Il avait hâte de faire la connaissance de la journaliste finlandaise.

Aija Sunblad valait le détour. Malko n’arrivait pas à détacher son regard d’elle. Ses yeux étaient si étirés en amande qu’on aurait dit une Orientale. Quant à sa bouche, charnue, bien dessinée, elle semblait prête à avaler tous les sexes du monde. Il était fasciné par le long cou qui lui donnait un air romantique en diable, démenti par la sensualité du visage. Elle trônait comme une déesse blonde au milieu d’un cercle d’admirateurs, une coupe de champagne à la main.

Une centaine de Finlandais des deux sexes s’empiffraient de toutes les variétés connues de harengs dans un brouhaha d’enfer, tassés comme dans le métro, dans la salle à manger de l’*Intercontinental*. Une majorité d’hommes. Malko avait retrouvé Ilnari Kaarnola en conversation animée avec un gros tas de saumon fumé, les lunettes sur le front, assis sur une banquette. Il lança à Malko un regard égrillard.

— Jolie fille, non ? Et, en ce moment, on ne lui connaît aucune liaison.

Il venait de la lui désigner. Effectivement, Aija ressemblait à une

Rolls perdue dans un océan de Deux Chevaux... Sa stricte robe bleue accentuait les courbes de son corps mince, avec pourtant une chute de reins cambrée à souhait. Très gaie, secouant ses cheveux bouclés au moindre éclat de rire, mesmerisant les mâles qui l'entouraient.

Malko l'observa un bon moment. Elle bougeait avec grâce, sans l'espèce de raideur qu'on trouve parfois chez les Scandinaves.

Ilnari Kaarnola avala une dernière miette de saumon, comme un lézard gobe une mouche, lampa une vodka et se leva.

— Allons-y !

Au moment où ils rejoignaient le groupe entourant Aija, tous s'esclaffèrent. Le journaliste finlandais se pencha à l'oreille de Malko :

— Ils lui proposent de partager leur sauna collectif tout à l'heure.

Ilnari Kaarnola prit le bras d'Aija qui se retourna et l'embrassa aussitôt chaleureusement. Quelques phrases en finnois où Malko saisit son nom et Aija Sunblad lui tendit la main avec un sourire ravageur. De près, elle était encore plus séduisante.

— Bienvenue en Finlande, Mr Linge. Qu'êtes-vous venu étudier ?

— La civilisation du sauna ! répliqua Malko, improvisant.

Aija ne parut pas surprise et éclata de rire.

— C'est vrai ! Chez nous, c'est une folie ! Le sauna et la bicyclette. C'est très sain. Vous avez déjà essayé ?

— Pas encore, avoua Malko.

Les yeux verts en amande auraient rendu fou le plus borné des ayatollahs. En dépit de son maintien strict, Aija dégageait une aura sexuelle hors du commun. À part sa bouche, elle était à peine maquillée, et ne portait qu'un seul bijou. Un somptueux bracelet en or, brillants et ébène, un crocodile enroulé autour de son poignet droit. Pas le genre d'objet qu'on trouvait en Finlande...

Ilnari Kaarnola s'éclipsa et Malko se retrouva presque seul avec la jeune femme. Les invités commençaient à s'en aller, le buffet nettoyé comme par un vol de sauterelles...

Il attrapa une coupe de Moët sur le plateau d'un garçon et la tendit à la journaliste. Celle-ci jeta un coup d'œil à sa montre.

— Vous êtes pressée ? demanda Malko.

— Je voulais prendre un sauna, mais il est déjà tard.

— J'ai des tas de questions à vous poser, dit-il. Voulez-vous dîner avec moi ?

Elle hésita à peine. Visiblement, l'introduction d'Ilnari Kaarnola avait du poids.

— Oui, à condition de ne pas rentrer trop tard.

— J'espère que cela ne dérange pas votre mari que je vous emmène dîner.

Aija Sunblad eut un sourire amusé.

— Je n'ai pas de mari et je vis seule. Nous sommes beaucoup dans ce

cas en Finlande. Il y a plus de femmes que d'hommes. Et ceux-ci ne pensent qu'à travailler, à faire du sport et à boire. Et puis, une femme cela coûte cher et les impôts sont très élevés.

— Où allons-nous ? demanda-t-il.

— Il y a un endroit agréable, proposa-t-elle. Le *Kulosaari Casino*, sur l'île de Kulosaari.

Soudain, alors qu'il s'apprêtait à partir, une femme le frôla, tendant la main pour saisir un verre sur le plateau d'un serveur. Son geste trop brusque le fit se renverser sur la manche de Malko et la maladroite poussa une exclamation désolée.

— *Oh, I am so sorry !*

Malko se trouva nez à nez avec l'opposé d'Aija. Une grande brune pulpeuse au nez aquilin, avec une énorme bouche entrouverte sur des dents d'un blanc éblouissant et de grands yeux marron qui le fixaient sans ciller, avec audace. Les yeux d'une femme qui a envie de se faire baiser. La poitrine somptueuse était moulée par un pull de fine laine blanche et une longue jupe ample dissimulait les jambes...

Malko lui sourit.

— Ce n'est que du champagne, cela porte bonheur !

Il se retourna vers Aija, mais la jeune femme avait déjà été happée par un des derniers hôtes du cocktail. La brune se mit à lui frotter la manche de sa veste maladroitement avec une serviette.

Un groupe s'était reformé autour d'Aija et Malko voulut la rejoindre, mais la nouvelle venue se planta devant lui et demanda d'un air gourmand :

— Je ne vous connais pas. Vous êtes nouveau à Helsinki ?

— De passage, dit Malko. Malko Linge, je suis journaliste autrichien. Le visage de la brune s'éclaira encore plus.

— Ah, je connais bien Vienne ! Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Reportage. Sur la vie en Finlande.

— Vous avez de la chance, moi je suis réfugiée politique, fit-elle. Libanaise. Je donne des cours de français et d'arabe. À la jeune femme qui est avec vous, entre autres. Si vous voulez, je pourrai vous raconter quelques histoires amusantes sur les Finlandais et les Finlandaises.

Ses yeux étaient vrillés dans les siens. Elle était carrément en train de le draguer...

— Pourquoi pas ? dit Malko, sans se compromettre.

— Appelez-moi. Je m'appelle Samira Beaj, 134543. Le matin surtout. Et vous ?

— J'habite ici, dit-il Chambre 345.

Il nota le numéro et elle se décolla enfin. Malko rejoignit Aija qui lui lança avec un sourire mi-figue mi-raisin :

— Vous vous faites vite des amis.

— Je crois que vous la connaissez.

— Oui, bien sûr, c'est une réfugiée. Elle a rencontré un Finlandais dans la Finul et il l'a aidée à obtenir un permis de séjour. Elle me donne des leçons d'arabe et de français.

— Allons-y, dit Malko.

Au moment de franchir la porte, il aperçut Ilnari Kaarnola et alla vers lui pour le remercier. Ce dernier lui glissa à l'oreille :

— Si vous avez le temps, après, passez à mon bureau, j'y suis jusqu'à minuit. Je crois que je vais avoir du nouveau sur le meurtre de Khalil Aynam.

Aija Sunblad attendait dans le hall, couvée des yeux par un groupe de Japonais et il l'entraîna vers sa Volvo. Se demandant qui, d'elle ou du *stringer* de la CIA, allait lui apprendre quelque chose.

CHAPITRE III

Aija Sunblad regardait d'un air absent le petit lac paisible bordé de sapins qui s'étalait au milieu de la majestueuse bâtisse rococo du *Casino*. On se serait cru très loin de la ville et pourtant, le freeway 170 qui traverse Helsinki d'est en ouest ne passait qu'à un kilomètre. L'atmosphère, plutôt surannée – style Deauville des années 30 – avec l'orchestre jouant des valse, incitait plutôt à la mélancolie. La salle était presque vide. En Finlande, on mange tôt.

Les derniers rayons du soleil se reflétaient dans les grandes baies vitrées. Sournoisement, Malko remplit pour la sixième fois le verre de sa voisine. Aija, les joues empourprées, croisait et décroisait ses longues jambes sous la table. Jusque-là, ils avaient surtout échangé des banalités entre deux bouchées de saumon, la jeune femme évitant soigneusement les questions personnelles. De toute évidence, elle avait accepté de dîner avec Malko pour faire plaisir à son patron, mais cela s'arrêtait là. Il n'arrivait jamais à accrocher le regard de ses yeux verts. Il leva son verre.

— À la Finlande !

Aija se dérida imperceptiblement.

— J'espère que vous apprendrez tout sur le sauna, dit-elle. Si vous restez assez longtemps, je vous ferai inviter à une sauna-partie au bord d'un lac. C'est très amusant. On prend un sauna brûlant et ensuite on se plonge dans l'eau glacée. Quand on a trop froid, on se fouette mutuellement avec des branches de bouleau, jusqu'à ce que la peau soit toute rouge... C'est fantastique.

Les Finlandais avaient vraiment une curieuse idée du plaisir. Malko décida de briser la carapace d'indifférence de la jeune femme, à cette évocation, sinon, il n'en sortirait jamais rien.

— Et ensuite, on fait l'amour ? avança-t-il.

Aija secoua la tête, choquée.

— Non, ce sont les Suédois qui font cela. Nous sommes très chastes en Finlande, il n'y a même pas de saunas mixtes.

— Pourquoi, dit-il, volontairement agressif, on ne fait pas l'amour en Finlande ?

— Si, si, fit-elle. Mais pas dans les saunas.

— C'est curieux qu'une aussi jolie femme que vous ne soit pas remariée, dit Malko pour la seconde fois.

Elle secoua ses boucles blondes.

— Oh, il y a beaucoup de femmes superbes. Et moi, j'ai mon travail, c'est très prenant, très passionnant, je me déplace beaucoup.

— Personne n'a voulu vous enlever, au cours de vos voyages ?

— Les gens n'ont pas envie de venir vivre en Finlande, dit-elle. Le climat est très dur et il y a ces nuits interminables neuf mois de l'année. C'est difficile pour ceux qui n'y sont pas habitués. Mais je vis très bien toute seule.

— Cela ne vous manque pas, de ne pas avoir d'homme ?

Cette fois, elle lui coula un regard carrément choqué.

— Je m'en passe très bien, dit-elle sèchement.

Ostensiblement, elle alluma une cigarette, le regard fixé sur le lac. Inutile de la brusquer. Malko demanda l'addition. Sa soirée ne lui avait pas apporté grand-chose : Aija Sunblad était aussi lisse que l'eau du lac.

Malko paya une addition monstrueuse : tout était cher en Finlande et la nourriture tout juste mangeable. Aija semblait pressée de partir. Sur le chemin du retour, tandis qu'ils longeaient la baie semée de multiples îles, ils n'échangèrent que des propos sans importance. Aija paraissait ailleurs et Malko ne savait plus comment renouer le contact.

Elle le guida jusqu'à Satamakatu et lui tendit la main, avant de sortir de la Volvo.

— Merci. Bonsoir. Vous pouvez m'appeler à l'agence si vous avez besoin de renseignements.

— Vous avez un sauna chez vous ?

— Oui, pourquoi ?

— Un jour, nous pourrions nous fouetter avec des branches de bouleau, dit-il, mi-figue mi-raisin...

Aija sourit à peine.

— Cela ne se fait pas en ville, dit-elle. Bonne nuit.

— Je vous appellerai, promit-il.

Malko la regarda pénétrer dans son immeuble. Déçu et frustré. Son enquête tournait court.

Il allait rentrer à son hôtel lorsqu'il se souvint du rendez-vous fixé par Ilnari Kaarnola. Pour équilibrer sa décevante soirée, le Finlandais aurait peut-être des nouvelles un peu plus excitantes. Un tram passa à côté de lui dans un glissement presque silencieux, vide. Malko continua sur Mannerheimintie, passant devant le Parlement, un énorme bâtiment noir et sinistre dominant le lac Tölviken, copie conforme en miniature du Reichstag de Berlin. Tout aussi avenant. Les rues étaient déjà quasi désertes. Helsinki se couchait tôt.

Ilnari Kaarnola souleva une paupière et cligna de l'œil à Malko. Affalé sur son bureau, il semblait dormir. Il se leva, enfila une veste et entraîna son visiteur.

— Venez, on va boire un verre au *Mikado*. C'est le seul endroit où il y a un peu de vie à cette heure-ci.

Ils descendirent à pied jusqu'à Mannerheimintie. Le *Mikado* se trouvait au premier étage d'un immeuble abritant deux cinémas, juste en face de l'énorme grand magasin Stockman, la fierté d'Helsinki. Une succession de salles terminée par un bar bruyant où de tristes ivrognes ingurgitaient d'énormes chopes de bière. Ilnari Kaarnola avait déjà attrapé une bouteille et deux verres au bar. Ils se glissèrent dans un box le long des fenêtres. Malko demanda aussitôt :

— Vous connaissez une certaine Samira Beaj, une Libanaise ?

Le Finlandais plissa les yeux selon son tic habituel, amusé.

— Bien sûr ! Une fille sympa, réfugiée. Elle était au cocktail ce soir. Pourquoi ?

— Oh, elle m'a parlé, dit Malko. Alors, vous avez des nouvelles ?

Ilnari demeura une bonne minute les yeux clos, avec un sourire angélique, son verre de vodka à la main.

— Oui, dit-il, je crois que la police a identifié le meurtrier de Khalil Aynam.

— C'est officiel ?

— Pas encore. Les flics ont bien travaillé. C'est un petit pays et tout le monde se connaît... La SUPO a découvert qu'Aija avait un ami d'enfance, un certain Fredrik Skytten, qui avait toujours été fou amoureux d'elle et qu'elle voyait encore. Or, le soir du meurtre, une patrouille de police a repéré tout près de chez elle une voiture avec un type au comportement bizarre. En pleine nuit, il était arrêté sur le parvis de la cathédrale orthodoxe. Il a filé quand il les a vus. Ils ont relevé le numéro de la voiture, mais quand ils sont repassés, celle-ci avait disparu.

— Quel lien avec le meurtre ?

— Leur enquête leur a également fait découvrir qu'Aija avait passé la soirée au night-club de l'*Hesperia* avec la victime, continua le Finlandais en se versant une rasade de vodka à étouffer un renne. Et qu'ils étaient partis ensemble dans la voiture de la jeune femme.

Les yeux presque fermés, il souriait béatement. Le chahut au bar était de plus en plus fort. La bière coulait à flot.

— La voiture repérée par les policiers était celle de l'amoureux d'Aija ? demanda Malko.

Le Finnois gloussa.

— Tout juste... sacrée coïncidence ! Du coup, ils ont cherché de ce côté et découvert que le Fredrik Skytten s'était pété la gueule au *Margona* et qu'il semblait bizarre. Bien sûr, ici, un type qui titube, ça

ne se remarque pas plus qu'un bouleau, mais avec ce qui est arrivé plus tard...

— Ils ne font pas questionné ?

Nouveau gloussement.

— Ils auraient bien voulu, mais il a disparu de son appartement ! Comme il est représentant de commerce, cela ne veut rien dire, mais ils ont lancé un avis de recherche et vont interroger demain matin Aija, au cas où elle saurait où le trouver...

Malko écoutait, à la fois fasciné et déçu. La police avait fait du bon boulot, mais cela fleurait de plus en plus le crime passionnel. Ce Fredrik Skytten s'en était pris à un rival heureux...

— Aija sait-elle qu'on soupçonne son ami ? demanda-t-il.

— Pas encore. Moi je l'ai appris par un copain de permanence à la SUPO. Ils vont lui parler. Elle le connaît depuis tant d'années...

— Qu'est-ce qui lui aurait fait commettre ce meurtre, juste maintenant ?

Ilnari Kaarnola haussa les épaules.

— C'est peut-être un fou ! En ce moment, il fait trop chaud. Quand on sort de l'hiver, il y en a à qui cela fait perdre leur équilibre mental. Ils se mettent à boire et deviennent comme fous, obéissent à toutes leurs pulsions...

Le bar du *Mikado* était de plus en plus bruyant. Les salles de cinéma venaient de s'y vider. Pratiquement que des hommes ! On se serait cru en Italie. Ça gueulait, ça buvait et les Finlandais avaient même l'air de s'intéresser aux rares femmes. Malko bâilla. En face de lui, le *stringer* de la CIA se tassait doucement sur la banquette, comme alourdi par le poids de la vodka.

— Vous me tenez au courant ? demanda Malko.

Ilnari Kaarnola émit un vague grognement qui pouvait passer pour une réponse. Ses paupières ne se soulevaient plus du tout. Malko se glissa hors du *Mikado*. Nouvelle déception ! Il n'avait plus qu'à téléphoner à Alexandra qu'il revenait vite pour être certain de la retrouver au château de Liezen. Comme les marins, il prévenait toujours de ses retours.

Aija Sunblad monta à pied les trois étages de l'immeuble de la SUPO au 12 de Ratakatu, une petite rue perpendiculaire à Mannerheimintie, en plein centre. À part les caméras automatiques embusquées à chaque palier, on se serait cru dans un immeuble ordinaire. Pas un planton, pas un uniforme, des portes closes et d'étranges plafonds rose bonbon. Depuis la réception, on l'avait annoncée au chef de la SUPO, Jan Luotsi. Il avait tenu à la voir lui-même. Un petit pincement au cœur.

Que lui voulaient les policiers ? On l'avait prévenue le matin même par téléphone.

Jan Luotsi l'accueillit en personne sans qu'elle ait à passer par une secrétaire. Un plateau avec du thé les attendait dans son bureau. Le policier inclina sa haute taille devant Aija Sunblad.

— Je vous ai vue souvent en photo, dit-il, mais jamais je n'ai eu le plaisir de vous rencontrer.

Une partie de sa dentition semblait rongée par un acide, ce qui le faisait siffler légèrement en parlant. Un haut fonctionnaire intègre et gris, sans relief ni ambition. Il avait son bâton de maréchal et la criminalité étant ce qu'elle était en Finlande, n'espérait guère mieux... Aija s'assit en face de lui, sur un canapé, et croisa ses longues jambes gainées de noir, les yeux baissés. À tout hasard, elle avait ouvert un bouton de plus à son tailleur et s'était parfumée.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle.

— Vous connaissez un certain Fredrik Skytten ?

Ses prunelles s'agrandirent légèrement et elle mit presque une seconde à retrouver son souffle.

— Oui, mais... Que... ?

— Nous avons des raisons de penser qu'il est l'auteur du meurtre de Khalil Aynam, dit calmement le policier.

Les yeux en amande d'Aija Sunblad se fermèrent presque. Le menton relevé, elle demanda d'une voix mal assurée.

— Mais pourquoi ? Je le connais depuis des années, c'est un ami d'enfance, un garçon très doux.

— Il a toujours été amoureux de vous, n'est-ce pas ?

Le policier paraissait carrément mal à l'aise. La Finlandaise hochait la tête.

— Oui, bien sûr, mais je le considérais surtout comme un ami.

— Lui pas, laissa-t-il tomber. Nous avons des témoignages. Le soir du meurtre, il vous a suivie dans la boîte de nuit de l'*Hesperia*. Plus tard, sa voiture a été vue tout près de chez vous. Il a dû suivre la victime quand elle est sortie de chez vous.

— Mais cet homme n'était pas mon amant ! protesta la jeune femme. Il venait pour la première fois, il est juste resté une demi-heure.

Un peu d'air s'échappa en sifflant, filtrant entre les dents du policier.

— Je vous crois, fit-il, balayant l'objection, mais il se peut que Fredrik Skytten ait imaginé autre chose. C'est la seule explication que nous ayons trouvée.

Aija Sunblad baissa les yeux, cherchant une contenance. De toute évidence, l'homme en face d'elle était plus intéressé par sa bouche pulpeuse que par ses révélations possibles. Il la croyait visiblement

hors du coup. Ce qui était vrai. Mais cet incident risquait de poser un délicat et dangereux problème. Elle hésita longuement avant de demander d'une voix timide :

— Il a... avoué ?

L'autre écarta ses énormes battoirs.

— Nous ne l'avons pas encore retrouvé. Il a quitté son domicile. Comme il est représentant, nous ignorons où le joindre. Son patron n'attend pas de ses nouvelles avant une semaine. C'est pour cela que j'ai voulu vous voir. Puisque vous le connaissez depuis si longtemps, vous n'avez pas idée de l'endroit où il pourrait se cacher ? S'il se cache. Nous savons qu'il possède un *möki* dans la région des lacs, mais nous ignorons où. Vous ne savez pas où il se trouve ?

Aija croisa ses ongles rouges sur ses genoux, la tête penchée. Le policier était fasciné par ses yeux verts en amande, protégés par les deux bosses des pommettes, et par le long cou gracile. Il comprenait que Fredrik Skytten soit devenu fou de cette femme hors du commun. Un peu de vodka sur un fantasme et ça flambait. Il soupira intérieurement : il n'était pas là pour avoir des états d'âme, mais pour arrêter des criminels. Dieu merci, la Finlande était un pays paisible. La voix d'Aija Sunblad lui parvint, ferme et claire.

— Non, j'ignore où se trouve le *möki* de Fredrik, monsieur le directeur. Il est peut-être dans sa famille, à Hämeenlinna...

— Nous avons vérifié, il n'y est pas.

La jeune femme regarda ostensiblement sa montre.

— Vous avez encore besoin de moi ? Je dois signer une déposition ?

Le policier sourit, rassurant.

— Non, non... Vous ne buvez pas votre thé ?

La tasse était encore pleine avec deux morceaux de sucre posés sur la soucoupe. Aija secoua ses cheveux bouclés.

— Non merci, j'ai une interview.

Elle se leva d'un geste gracieux et lui tendit la main qu'il prit avec un sourire maladroit.

— S'il vous contactait, ajouta Jan Luotsi en la raccompagnant, vous nous prévenez, bien entendu. Et vous ne lui dites rien. Il n'est encore que suspect. Nous pouvons nous tromper.

— Je l'espère, fit Aija Sunblad en s'engageant sur le palier.

Elle se força à demeurer calme tandis qu'elle descendait les trois étages puis hâta le pas pour regagner sa Golf blanche, une folie dans ce pays où les voitures valaient leur poids d'or. Au volant, elle redescendit vers Mannerheimintie, puis jusqu'au port où elle tourna à droite, longeant les quais où étaient amarrés d'énormes ferry-boats.

Son cœur battait la chamade. Jamais elle n'aurait pu imaginer une telle complication. Évidemment, elle avait joué avec le feu.

Au croisement d'Arkadiankatu, elle aperçut une cabine

téléphonique et se décida. Après s'être garée, elle entra dans la cabine et composa un numéro pris dans son carnet. La gorge nouée par l'angoisse. Quand elle eut enfin en ligne l'interlocuteur qu'elle voulait joindre, elle se mit à lui parler avec une nervosité inaccoutumée. C'est lui qui dut la calmer pour obtenir un récit ordonné.

Elle raccrocha quelques minutes plus tard, un peu rassurée. Dans ces moments-là, elle avait besoin de directives. Mais l'épée de Damoclès demeurait. Elle était si énervée qu'elle cala trois fois avant de redémarrer en direction du centre.

Après avoir parcouru quelques centaines de mètres, elle se ravisa. De nouveau, elle chercha des yeux une cabine téléphonique et la trouva avant d'arriver au port. Elle refit le même numéro. Son interlocuteur l'écouta et finit par se laisser convaincre.

— Attendez-moi demain vers midi à la sortie de Kulosaari, dit-il, je ne peux pas avant.

Aija raccrocha, priant le ciel que, d'ici là, il n'y ait pas de catastrophe.

CHAPITRE IV

Jim Mac Lane et Donald Gast écoutaient le rapport de Malko, muets comme des carpes. Le *spécial agent* du FBI mâchonnait une allumette d'un lent mouvement de sa mâchoire chevaline, le regard fixé sur les briques jaunâtres de la gare, de l'autre côté de la place.

— Ça a l'air de tenir, lâcha-t-il lorsque Malko se tut. Pourtant, cela ne nous explique pas pourquoi Khalil a cherché à me joindre en sortant de chez Aija Sunblad.

Donald Gast ne dissimulait pas son scepticisme.

— Je n'arrive pas à croire que c'est un simple crime passionnel, dit-il en allumant une cigarette. Je vais faire cribler ce Fredrik Skytten. Mais, étant donné son profil, ça m'étonnerait qu'il ait un lien quelconque avec un Service. Et Aija, vous n'en avez vraiment rien tiré ?

— Lisse comme le lac Inari ! confirma Malko. Ravissante et dure, sûrement intelligente, une femme de tête, mais ce n'est pas un crime...

L'Américain lui glissa un regard allumé.

— Et... rien.

— Rien.

— *Shit, shit, shit !*

— Il y a peut-être une double explication, avança Malko. Le meurtre de Khalil Aynam serait un vrai crime de fou, sans rapport avec ce qui nous intéresse. Mais avant d'être tué, Khalil Aynam aurait découvert quelque chose chez Aija Sunblad.

— *Yeah*. Possible, admit le chef de station de la CIA. Mais, dans ce cas, il faut reprendre l'affaire à zéro. Cela peut demander un sacré bout de temps.

— En plus, il vaudrait mieux la traiter avec quelqu'un d'ici, proposa Malko qui n'avait aucune envie de s'éterniser à Helsinki.

Donald Gast consulta sa montre.

— Il est cinq heures du matin à Langley. Je vais télexer, pour savoir si vous rentrez ou non. On aura la réponse dans la journée. Si c'est négatif, vous prendrez l'Air France de demain matin, 9 h 45. En attendant, imprégnez-vous des beautés de la ville.

Malko retrouva sa voiture sans même une contravention et regagna l'*Intercontinental*. Il était en train de lire dans le *Herald Tribune* l'annonce des négociations USA-PLO quand son téléphone sonna. C'était Ilari Kaarnola.

— Vous pouvez passer au bureau ? demanda le *stringer* de la CIA. J'ai un truc pour vous...

— J'arrive, dit Malko.

Intrigué. Cinq minutes plus tard, il se garait devant le 22 Yrjönkatu, siège de l'agence de presse STT. Ilnari Kaarnola se trouvait dans son box, au téléphone. Il termina sa conversation et leva la tête.

— Je viens d'avoir un tuyau que les flics n'ont pas encore, annonçait-il. À propos de Fredrik Skytten, l'assassin présumé.

— Ah bon, quoi donc ?

— Il pourrait bien se cacher dans son *möki*, une cabane près d'un lac. Quelqu'un de chez nous qui s'occupait de l'enquête est tombé par hasard sur un de ses copains que Fredrik avait emmené à la pêche. Si vous voulez y faire un tour avant les flics...

— C'est loin ?

— Une cinquantaine de kilomètres au nord. Tenez, venez voir la carte.

Il fit le tour du bureau, amenant Malko devant une grande carte de Finlande.

— Regardez, c'est près de Loppi, sur la route 54 : quand vous sortez de Loppi, il y a un sentier sur la droite qui mène à un petit lac sur les rives duquel se trouvent plusieurs *möki*. Celui de Fredrik Skytten est le troisième en partant de la route, avec une porte verte et un petit garage attenant.

— La police n'y a pas encore été ?

— Non, ils ne l'ont pas encore découvert.

— Il va bien falloir que vous le leur disiez.

— Je vous laisse la priorité. Vous pouvez y être en une heure, Skytten se planque peut-être là-bas.

Il lui tendit un papier où il avait noté l'itinéraire et se remit au travail. Visiblement débordé et modérément intéressé par la suite donnée à son information. Malko ressortit de son bureau. Pas mécontent de s'activer un peu. Cinq minutes plus tard, il roulait sur le freeway E 79, dans un océan de sapins. Souhaitant que le meurtrier parle autre chose que le finnois. Il n'avait pas d'arme mais ne se sentait pas vraiment en danger : il n'avait pas affaire à un tueur professionnel.

Depuis Loppi, la route étroite serpentait entre deux murailles de bouleaux entre lesquelles on apercevait parfois les eaux d'un lac. Malko roulait lentement, cherchant à s'orienter dans ce paysage bucolique... Il aperçut sur sa droite le sentier indiqué avec le lac en contrebas. Une douzaine de cabanes en bois s'alignaient le long des berges, toutes fermées. Les gens n'y venaient guère que le week-end.

Il s'arrêta, examinant les lieux. Il n'eut aucun mal à repérer le *möki* à la porte verte. Fermé comme les autres, ainsi que le garage. Aucun signe de vie. Il remit en route et tourna à droite dans le sentier rejoignant les rives du lac.

Il cahota dans des ornières boueuses jusqu'à une clairière où il stoppa, à quelques mètres de l'eau. Le temps était splendide et il faisait presque chaud. Silence absolu, sauf les oiseaux. Le claquement de la portière retentit comme un coup de tonnerre. Il avança sur le sentier en direction du *möki* à la porte verte. L'herbe étouffait le bruit de ses pas et le lieu semblait totalement désert.

Arrivé devant la porte du petit garage, il colla son visage au panneau de bois fendillé par le gel. Son cœur fit un bond dans sa poitrine. Il distinguait vaguement la forme d'un véhicule dans la pénombre !

Bien sûr, la voiture pouvait passer l'hiver là, mais c'était très peu probable. Il s'écarta un peu : l'assassin présumé de Khalil Aynam devait se trouver à quelques mètres ; il en éprouva un bref malaise, réalisant quand même qu'il n'était pas armé. Cette expédition était d'une imprudence rare. D'autant que le fugitif n'allait sûrement pas lui confesser gentiment son crime. La sagesse eut été de repartir avertir la police. Seulement, dans ce cas, il renonçait à toute information exclusive. Soudain, alors qu'il réfléchissait, il entendit venant de l'intérieur de la cabane quelques notes de musique : le début du « Temps des Cerises » !

Plus la peine de se poser de questions. Il examina la porte. Le battant était plein, impossible de voir à l'intérieur. Il fit le tour, apercevant une ouverture dans le mur de rondins, une sorte de lucarne rectangulaire. Il se dressa sur la pointe des pieds et il eut une vue panoramique de la pièce.

Un homme était assis sur un banc, accoudé à une table de bois, presque de face. Un rouquin au visage rond avec de grosses lunettes et les épaules très larges. Il écoutait la musique qui sortait d'un transistor posé sur la table, un radio-cassettes blanc avec un énorme haut-parleur sur le flanc et des boutons partout. De toute évidence, l'homme ne s'était pas aperçu de la présence de Malko.

Celui-ci quitta son poste d'observation, revenant vers la porte à laquelle il frappa. Il entendit un remue-ménage à l'intérieur et le battant s'ouvrit brusquement sur le rouquin qui lui jeta un regard peu amène.

Malko lui répondit par son sourire le plus charmeur.

— Fredrik Skytten ?

— Yo⁽⁸⁾.

Il continua en finnois et Malko l'interrompit en anglais.

— Mr Skytten, puis-je entrer ? Je voudrais vous parler. C'est important.

— Qui êtes-vous ?

Son anglais était mauvais mais compréhensible.

— J'aimerais bavarder avec vous, commença Malko. Je viens d'Helsinki et...

Fredrik Skytten poussa une sorte de grognement. Il se retourna à demi, prit quelque chose sur la table et, lorsqu'il fit de nouveau face à Malko, ce dernier ne vit que le poignard à la lame impressionnante qu'il serrait dans sa main droite. Son bras se détendit et il effectua une sorte de moulinet horizontal, forçant Malko à reculer.

— Mr Skytten, dit Malko, je ne...

Le Finlandais fit un nouveau pas en avant, balayant l'air de son poignard. Il semblait affolé, de la sueur coulait sur son visage rond. Malko pensa qu'il voulait gagner son garage. Mais il fila sur sa gauche, suivant le sentier bordant le lac. Il courait maladroitement, son *puukko* toujours à la main.

Malko, sans même réfléchir, démarra derrière lui. Si seulement il pouvait savoir pourquoi cet homme avait tué un informateur du FBI ! Le Finlandais ne paraissait pas bien redoutable en dépit de son poignard. En tout cas, le tuyau d'Ilnari Kaarnola était bon... Malko courait souplement dans les herbes grasses de la berge, dérangeant quelques oiseaux. La distance qui séparait les deux hommes se mit à diminuer à vue d'œil.

Aija Sunblad aperçut d'abord la Volvo garée non loin du *möki* de Fredrik Skytten, puis, quelques instants plus tard, deux hommes qui couraient le long du lac, s'éloignant d'elle ! À sa silhouette, elle identifia immédiatement son ami d'enfance, mais ne reconnut pas Malko qu'elle n'avait rencontré qu'une fois. Son pouls monta à 120 et elle réprima une envie folle de repartir aussitôt.

L'homme assis à côté d'elle poussa une exclamation de surprise.

— Que se passe-t-il ?

— Je... je ne comprends pas, balbutia Aija. Le premier est mon ami, l'autre, je ne le connais pas...

— La police, grommela son voisin.

— Non, non, ils auraient une voiture bleue et blanche.

L'homme regardait à présent la porte du *möki* restée ouverte. Ils ignoraient qui se trouvait à l'intérieur... Il sauta à terre. En temps ordinaire, il avait une apparence plutôt comique avec ses grandes oreilles de Mickey, son gros nez et son visage ingrat, surmonté d'une épaisse tignasse noire. Il portait une chemise sans cravate boutonnée jusqu'au cou et un costume mal coupé.

— Faites demi-tour, remontez un peu qu'on ne vous voie pas d'ici et

attendez-moi, ordonna son compagnon. Et cessez de paniquer.

Il lui parlait brutalement comme à un enfant. Après avoir claqué la portière, il s'éloigna en direction du *möki*. Aija suivit aussitôt ses instructions et alla se garer un peu plus haut dans un endroit invisible du lac. Torturée par une question lancinante : qui était l'inconnu lancé à la poursuite de Fredrik Skytten ?

Elle se retourna : l'homme au visage de Mickey était entré dans le *möki*. De l'autre côté du lac, les deux silhouettes s'étaient rapprochées au point de n'en faire qu'une.

D'un plongeon de rugbyman, Malko encercla les jambes de Fredrik Skytten le faisant lourdement chuter en avant. Il était temps. Un point de côté sournois commençait à enfoncer une aiguille de feu à la hauteur de son poumon droit, là où il avait jadis été blessé à Hong-Kong⁽⁹⁾.

Fredrik Skytten poussa un grognement et roula sur le côté. L'herbe épaisse avait amorti sa chute et il n'avait même pas lâché son poignard. Malko se releva le premier. D'un coup de pied précis au poignet, il fit voler le *puukko* dans les hautes herbes. Le Finlandais se redressa sur un genou avec un cri de rage.

Il avait perdu ses lunettes et Malko fut confronté au regard affolé et flou de ses yeux de myope. Il respirait fortement, épuisé lui aussi, malgré sa carrure.

Malko tomba sur lui de tout son poids, passant une main autour de son épaule droite, le plaquant au sol, et en même temps, appuyant de son avant-bras sur sa gorge. Fredrik Skytten émit un gargouillement prolongé, fut secoué d'un spasme et s'immobilisa, évanoui, le sang n'arrivant plus à son cerveau. Malko se hâta de desserrer sa prise, ne voulant pas tuer le Finlandais. Il le tira ensuite par un bras et l'autre, reprenant connaissance, se releva sans offrir de résistance, secouant la tête et grognant des mots incompréhensibles. Malko profita de son désarroi pour lui prendre le bras dans un « over arm stroke », une prise de judo apprise jadis dans un camp d'entraînement de la CIA. Le poignet droit du Finlandais tenu solidement dans la main droite tandis que son bras gauche à lui était passé sous celui de sa victime. Si ce dernier manifestait de la résistance, une simple pression lui déboîterait le coude, ce qui était extrêmement douloureux...

Fredrik Skytten essaya d'abord de lutter, puis cessa avec un hurlement, comme Malko pesait sur son poignet.

— Laissez-vous faire, avertit ce dernier, sinon je vous casse le bras. Je ne suis pas de la police, je veux seulement parler avec vous.

— Yo, fit le Finlandais. *Who are you ?*

— Peu importe, dit Malko.

Son idée était simple : ramener son « prisonnier » au *möki* et tenter de le confesser. Ensuite, la police ferait ce qu'elle voudrait. La tête baissée, le Finlandais se laissait traîner, presque avec docilité. Ils approchaient. Brutalement, Malko réalisa que la porte du *möki* qu'ils avaient laissée grande ouverte n'était plus qu'entrebâillée.

Quelqu'un était venu !

Il regarda autour de lui, sans rien repérer d'anormal, mais les bois de bouleaux étaient assez épais pour que quelqu'un puisse s'y cacher.

— Vous êtes seul ici ? demanda-t-il à Fredrik Skytten.

— Oui, bougonna l'autre.

— Vous n'attendez personne ?

— Non.

Il n'aimait pas cela du tout. Sur ses gardes, il s'arrêta, fixant le *möki*. S'il devait y avoir des complications autant confesser Fredrik tout de suite.

— Pourquoi avez-vous tué Khalil Aynam ? demanda-t-il.

Il s'attendait à ce que le Finlandais nie violemment, mais Fredrik Skytten se contenta de baisser la tête en murmurant quelques mots en finnois, incompréhensibles pour Malko. Le finnois était comme le basque et le magyar, une langue totalement différente des autres langages européens.

— Pourquoi l'avez-vous tué ? répéta-t-il. Vous le connaissiez ?

— Non, grommela Fredrik Skytten, mais il l'avait violée.

— Qui ?

— Aija.

— Aija ! répéta Malko incrédule. Mais comment le savez-vous ? Elle vous l'a dit ?

— Je l'ai vu, avoua de mauvaise grâce Fredrik Skytten, de la rue d'en face je la surveillais. C'était un salaud. C'est une femme tellement merveilleuse.

Il semblait plongé dans un monde irréel, parlant d'une voix absente. Comme s'il répondait à un interrogatoire de police... Malko ne comprenait plus. Pourquoi Aija Sunblad n'avait-elle soufflé mot à la police de ce viol ? Si cela avait été le cas, le *stringer* de la CIA l'aurait su.

Du coup, il ne regrettait plus d'être venu jusque-là...

— Vous allez me raconter tout cela, dit-il.

La détonation claqua trois secondes plus tard. Fredrik Skytten poussa un cri étouffé. Malko sentit soudain le Finlandais peser très lourd à son bras puis s'effondrer d'un bloc, la tête dans l'herbe.

Le silence était retombé. Malko se jeta à terre et retourna son prisonnier. Fredrik Skytten avait un trou, d'où le sang s'échappait, juste sous l'œil gauche, près du nez. Ses yeux étaient déjà vitreux et un

filet écarlate coulait sur son visage, contournant la bouche, suivant le menton, pour se perdre dans le cou.

— Mr Skytten ! Mr Skytten !

Penché sur lui, Malko ne recueillit qu'un faible gémissement. Le cerveau atteint, le Finlandais était mort ou mourant. Malko redressa la tête au moment où une autre détonation claquait. Il eut l'impression qu'on lui frottait le cuir chevelu avec de la toile émeri. D'un bond, il traversa l'espace découvert qui le séparait du bois et s'abrita derrière le plus gros des bouleaux.

Le poulx à 120, il essaya de percer le rideau de verdure. Où se trouvait le tueur embusqué qui venait de mettre fin à l'existence de Fredrik Skytten et avait failli le tuer lui aussi ? Il se retourna avec la sensation horrible que le tueur inconnu était dans son dos, en train de l'aligner tranquillement. Il resta immobile, la respiration courte, l'estomac noué, se sentant complètement nu. À part les oiseaux, la forêt était silencieuse. Plusieurs minutes s'écoulèrent. Le calme bucolique rendait la situation encore plus irréelle. Quelques grosses mouches tournaient déjà au-dessus du mort. Malko quitta son abri et fit un pas en avant. Salué aussitôt par un coup de feu.

Il se laissa tomber à terre. Impossible de voir d'où était parti le coup. La route lui sembla tout à coup horriblement loin. Il vit soudain des branches bouger non loin de lui et distingua, dans la végétation, le rond noir d'un canon de pistolet braqué sur lui.

CHAPITRE V

C'est un réflexe fou qui sauva Malko ! Au lieu de reculer vers le bouleau derrière lequel il s'était déjà abrité, il se releva et bondit en direction du *möki*. Deux coups de feu claquèrent derrière lui, mais son adversaire, surpris par sa brusque manœuvre, n'avait pas eu le temps d'ajuster son tir... Malko franchit la porte en trombe, trébucha sur un tabouret, referma à la volée. Il chercha alors un angle mort où se réfugier.

Collé à la cloison de rondins, il guetta les bruits de l'extérieur. Les secondes s'écoulaient, interminables, et, peu à peu, sa tension se calmait.

Un bruit de moteur venant de la route attira son attention. Cela pouvait être un piège. Il attendit quelques secondes, puis se décida : restant plaqué au mur de rondins, il ouvrit brutalement la porte comme s'il se préparait à sortir.

Rien. Aucune réaction.

Enhardi, il se risqua dehors, et ne vit que le corps de Fredrik Skytten et sa Volvo. Au bout du sentier la route était déserte. Un virage, à une centaine de mètres, empêchait de voir plus loin. Le tueur était parti... Il revint au cadavre, le fouilla rapidement, sans rien trouver d'intéressant. Le sang avait cessé de couler et Fredrik Skytten était mort. Pourquoi l'avait-on tué ? Pour venger Khalil Aynam ? Pour une autre raison ? Mais laquelle ?

L'histoire semblait pourtant à Malko, qui avait pratiquement recueilli les aveux du mort, d'une simplicité biblique... Il réalisa que la police risquait d'arriver. Ce à quoi le tueur avait dû penser. Encore un mystère : pourquoi ce dernier s'était-il attaqué à Malko ? Craignait-il que Fredrik Skytten lui ait fait des révélations ? Mais lesquelles ? Il n'avait pas répondu à toutes ces questions lorsqu'il reprit la petite route menant à Loppi.

C'est en rejoignant l'autoroute qu'il prit conscience d'une anomalie. Le gros transistor Toshiba qui se trouvait sur la table du *möki* n'y était plus lorsqu'il s'y était réfugié.

Une seule personne pouvait l'avoir pris : le tueur. Pourquoi ?

C'était vraiment une histoire de fou. Apparemment, il n'était pas prêt de quitter la Finlande...

Les deux Américains écoutaient Malko, muets de stupeur. Surtout Jim Mac Lane, le *spécial agent* du FBI. Cette fois, la réunion se tenait à l'ambassade US sur la colline de Kaivopuisto. Une bâtisse de brique rouge nichée dans un bois dominant le port. Sa seule protection consistait en un simple policier armé d'un walkie-talkie, faisant les cent pas devant la grille.

Donald Gast demanda :

— Vous n'avez pas vu cet homme ? Le tueur ?

— Non, dit Malko. Je n'ai aucune idée de ce qu'il peut être, ni même de sa voiture. Il avait dû la garer sur la route. En tout cas, il était venu tuer Fredrik Skytten. Ma présence l'a dérangé et il a voulu sûrement m'éliminer pour ne pas laisser de témoins...

— C'est bizarre, remarqua l'homme de la CIA, personne ne semblait encore connaître l'existence de cette cabane. Comment l'a-t-il trouvée ? À moins que ce ne soit un membre de la police.

— Nous avons réussi à la découvrir, remarqua Malko, d'autres ont pu avoir accès aux mêmes informations... La question est de savoir pourquoi on a voulu tuer cet homme.

— L'histoire de ce transistor volé est bizarre aussi, remarqua Jim Mac Lane.

Donald Gast hocha la tête.

— Qu'en pensez-vous, Malko ?

— Rien, dit ce dernier : quelque chose m'échappe. Skytten m'avoue son crime, il a agi sur une impulsion personnelle, et quelques minutes plus tard, il est abattu comme un témoin gênant.

Jim Mac Lane cogna du poing dans sa paume.

— Khalil Aynam avait quelque chose d'important à me dire. Sinon, il n'aurait pas appelé le soir. Et il avait une mission précise : débusquer des filières terroristes. Je le payais pour cela.

— Fredrik Skytten n'était sûrement pas un terroriste, objecta Malko. Il a pu être payé ou manipulé, mais même cela me semble improbable. Évidemment, le personnage d'Aija Sunblad est ambigu. Ce qui me frappe c'est qu'elle ait caché aux policiers le fait d'avoir été violée. Si Fredrik m'a dit la vérité.

— Elle a peut-être eu honte, remarqua Donald Gast.

— Possible, admit Malko. Mais effectivement, Khalil avait quelque chose à dire lorsqu'il a appelé. Et il ne pouvait l'avoir découvert que chez Aija.

Un ange déguisé en fantôme traversa la pièce. À moins de faire tourner les tables, Khalil risquait de garder son secret.

Jim Mac Lane hennit tristement.

— Malko, fit-il, il ne faut pas laisser tomber. J'ai encore plein de

crédits pour cette affaire.

— Qu'est-ce que je peux faire ?

— Chercher ce que Khalil avait trouvé. Donc vous intéressez à Aija Sunblad. Les Finlandais ne le feront jamais.

— Mais cela risque de me prendre des semaines, objecta Malko.

Donald Gast prit une fiche où il avait noté quelques informations et se tourna vers Malko.

— Aija Sunblad va tous les jours prendre des cours d'arabe avec cette Samira Beaj, au 6 Kauppkatu. Une école privée. C'est dans Katajanokka. Elle termine à sept heures. Essayez de la piquer là, mais si elle a quelque chose à se reprocher, en ce moment, elle doit se méfier.

Le bâtiment où Samira Beaj donnait des cours était coincé entre deux immeubles majestueux aux teintes pastel, rehaussés de sculptures imposantes. Malko planquait de l'autre côté de la rue, au volant de sa Volvo de location. À la réunion FBI-CIA, ils avaient échafaudé des dizaines d'hypothèses sans parvenir à se départager. Jim Mac Lane s'accrochait à son idée. On ne tue pas un homme pour rien. Celui qui avait liquidé Khalil l'avait fait pour l'empêcher de communiquer une information importante à son « traitant ». Or, Khalil travaillait sur le terrorisme... Imparable... Et pourtant, ni Fredrik Skytten ni Aija Sunblad n'étaient liés au terrorisme, selon la police finlandaise...

Malko mobilisa son attention. Il était sept heures cinq. Des gens commençaient à sortir de l'immeuble. Hommes et femmes mélangés. Pas d'Aija. Soudain, un tram vert et jaune, s'arrêtant presque en face du numéro 6, lui boucha la vue. Malko sauta de sa voiture et fit le tour du tram arrêté, surgissant sur le trottoir du 6. Il n'eut pas le temps de battre en retraite : Samira Beaj sortait de l'immeuble, à trois mètres de lui !

La Libanaise le regarda avec surprise. On ne voyait vraiment que sa grosse bouche et ses immenses yeux noirs. Les cheveux tirés en arrière la rajeunissaient et sa lourde poitrine se balançait sous son pull blanc. Malko nota que la mini rouge s'arrêtait largement au-dessus du genou.

— Vous êtes venu me chercher ?

La jeune femme était mi-ironique, mi-intriguée, fixant un regard brûlant sur Malko. Le tram redémarra et ils restèrent plantés l'un en face de l'autre. Malko choisit la vérité.

— Non, dit-il, je voulais voir Aija Sunblad, je l'ai ratée à son agence : On m'a dit qu'elle venait ici tous les soirs...

Samira Beaj eut une moue faussement désolée.

— Elle n'est pas là. Elle rate souvent les cours, vous savez, car elle a

beaucoup de travail. Mais si je peux vous aider...

Là, elle se moquait carrément de lui.

— Hélas, non, fit Malko, c'étaient des questions sur la Finlande.

— Tant pis, soupira la Libanaise. Par contre, *vous* pouvez m'aider ?

— Ah, bon, comment ? demanda Malko surpris.

— En me ramenant en ville ! J'ai horreur du tram et je n'ai pas les moyens de m'acheter une voiture, elles sont hors de prix ici...

— Avec joie.

Elle monta à ses côtés et la jupe découvrit ses cuisses, révélant des collants noirs. Ils franchirent le pont et Malko tourna à gauche. La Libanaise l'observait avec curiosité.

— Qu'êtes-vous venu faire à Helsinki ? interrogea-t-elle, il ne s'y passe absolument rien. Quand je pense à Beyrouth...

Évidemment, ce n'était pas la même ambiance... Il passait devant l'ambassade de Suède, plus grande que le palais gouvernemental, lorsque Samira Beaj demanda :

— Vous n'avez pas envie de boire un verre ? Il fait si beau. Il y a un bateau-bar juste en face, le *Margona*.

— Pourquoi pas ?

Samira était une source d'informations potentielle sur Aija Sunblad. Il se gara sur le marché désert et ils longèrent la passerelle menant au *Margona*. Trois accortes serveuses distribuaient d'énormes chopes de bière à des consommateurs vissés à leurs tabourets, le regard bovin, fixant le vide. En bas, il y avait un restaurant où des gens dînaient déjà... L'un d'eux, plus sophistiqué, réchauffait dans ses grosses mains un verre de Gaston de Lagrange... Ils choisirent un coin tranquille, et s'installèrent face à face. Malko commanda une vodka pour lui et un Cointreau pour la Libanaise. Celle-ci mettait carrément ses seins dans la figure de Malko. Ses yeux brillaient d'une lueur animale.

— Vous connaissez Beyrouth ? demanda-t-elle.

— Un peu, dit prudemment Malko.

Elle lui glissa un regard allumé.

— Comme journaliste, vous devez aller dans des tas d'endroits... On sent que vous aimez le danger.

— C'est une obligation, reconnut Malko, songeant aux pierres de son château de Liezen soudées avec le sang de ses ennemis ; le ton de la jeune femme avait changé, muant son ironie en quelque chose de plus doux, de très oriental et sensuel.

— Comment êtes-vous arrivée à Helsinki ? demanda-t-il, c'est plutôt loin de Beyrouth...

Samira eut une moue mélancolique.

— J'ai fait comme les Palestiniens ! Quand ils n'ont pas de passeport, ils épousent des Finlandaises draguées en vacances, en Grèce ou en Italie. Elles raffolent des peaux mates. Moi, j'ai rencontré

un Finlandais de la Finul à Saïda qui n'avait jamais vu une femme comme moi.

« Quand il est reparti, il a voulu m'épouser. Et voilà comment je m'appelle Samira Oiltamaki. Heureusement, j'ai divorcé, mais j'ai toujours mon passeport...

— Pourquoi avoir divorcé ? demanda Malko.

— D'abord, il voulait m'emmener dans le nord, là où il n'y a que des rennes. Et puis, surtout, il faisait horriblement mal l'amour...

Son regard fixait Malko effrontément. Il se sentit soudain chaud au ventre. Mais il était obsédé par Aija et le meurtre mystérieux de Khalil Aynam.

— Pourquoi Aija Sunblad apprend-elle l'arabe ? demanda-t-il.

Samira trempa les lèvres dans son Cointreau avant de répondre :

— Comme toutes les Finlandaises, elle adore le Sud. Chaque été, elles se ruent sur les bords de la Méditerranée pour se faire une orgie de bruns, membrés comme des ânes. J'en connais une qui s'amuse à photographier chacun de ses amants en érection et elle met ensuite les photos dans un cadre près de son lit. Ça l'aide à passer l'hiver qui dure neuf mois.

Son langage avait la verdeur charmante d'un corps de garde. Malko se demanda si elle cherchait à le choquer ou à l'exciter...

— Ce n'est pas une raison suffisante pour apprendre l'arabe, insista-t-il.

— Non, mais elle en a besoin pour son travail de reporter, paraît-il.

Malko tiqua. C'était, à ce jour le seul élément minuscule de début de piste. Un lien entre Aija et le Moyen-Orient. Samira l'observait.

— Elle vous fait rêver, Aija, remarqua-t-elle. C'est vrai qu'elle est très belle avec ses yeux en amande, sa bouche et ses pommettes hautes. Je voudrais bien être aussi mince. Vous avez vu ses hanches...

— Vous êtes superbe, corrigea Malko, qui commençait à s'intéresser sérieusement à la Libanaise.

Après tout, par elle, il pourrait remonter à Aija.

— Voulez-vous dîner avec moi ?

— Bien sûr, fit Samira avec simplicité. Je suis seule moi aussi. Si vous aimez les restaurants russes, il y en a un pas très loin, en bas de la cathédrale orthodoxe, le *Bellevue*, le seul qui ne soit pas pour les touristes. Je vais aller me changer.

— Pas la peine, dit Malko, vous êtes très belle comme ça.

Samira Beaj avait les yeux dans le vague. Ses seins pointaient sous le pull blanc comme si le vin du Caucase l'avait émoustillée. Trois guitaristes moulinaient d'approximatives chansons russes pour la

trentaine de clients. Le *Bellevue* n'aurait pas eu une étoile même rouge au Michelin. Le riz avait la consistance d'un abri anti-atomique et la viande ne se découpait qu'à coups de hache. Seuls les *zakouskis* et la vodka tenaient la route. Mais l'ambiance n'était pas désagréable... À deux, ils avaient vidé sans effort une bouteille de *Stolychnaya*. Parfois, leurs mains se frôlaient sur la table et Samira ne retirait pas la sienne.

Malko se sentait bien. Avoir échappé à la mort quelques heures plus tôt lui donnait comme toujours une furieuse envie de faire l'amour et Samira devait s'en apercevoir car la sensualité filtrait de tous ses pores. Elle le fixa avec un sourire provocant.

— Venez, je vais vous offrir un café libanais à la maison. Ici, ils sont infects...

L'air frais lui fit du bien. Spontanément, il prit la jeune femme par la taille et comme si elle n'avait attendu que cela, elle pivota et se colla aussitôt contre lui, écrasant ses seins contre son alpagu, le visage levé.

— Merci pour ce dîner, murmura-t-elle.

Sa langue savait très bien dire merci. Son ventre aussi, qui ondulait contre Malko. Il prit un sein à pleine main et elle gémit, lui mordant la lèvre. Son regard avait chaviré et sa respiration était trop rapide pour être honnête.

— Venez, ce n'est pas loin, dit-elle.

Elle le guida dans les petites rues de Katajanokka. Il était dix heures et demie et il faisait encore grand jour. Un vieil immeuble, un ascenseur, si petit qu'ils se retrouvèrent imbriqués l'un dans l'autre. Au sixième, Samira fit entrer Malko dans un minuscule studio avec une loggia et un immense lit. Les murs disparaissaient sous les lithos du Liban. Elle posa son sac sur une table encombrée, prit Malko aux épaules et le poussa sur le lit.

— Attendez-moi.

Il s'installa et elle s'engouffra dans la salle de bains pour réapparaître dans une djellaba presque transparente. Les aréoles brunes de ses seins se découpaient sous le tissu aussi bien que le triangle sombre de son ventre. Elle avait chaussé des mules qui la grandissaient et s'était arrosée d'un parfum lourd et capiteux.

— Le café vient tout de suite, dit-elle.

Aussitôt, elle se colla à lui et reprit son baiser là où elle l'avait laissé... Tout son corps s'animait et Malko flaira une grande amoureuse. Dès qu'il lui caressa les seins au travers de la djellaba, elle se mit à se tordre dans ses bras, le palpant frénétiquement, glissant les mains dans ses vêtements, le déshabillant avec une furie tout orientale. On ne parlait plus de café. Samira semblait sexuellement morte de faim. Brutalement, elle se releva et mit une cassette de musique arabe, puis revint vers le lit en ondulant comme une danseuse du ventre, tout en demeurant hors de portée de Malko.

Ce dernier tenta de l'attraper, mais elle esquiva, et avec une lenteur calculée, commença à faire passer la fine djellaba par-dessus sa tête. Les reins cambrés, juchée sur ses talons, elle le contempla avec un sourire gourmand. Sa poitrine qu'il avait cru molle n'était qu'énorme ! Deux seins pleins, somptueux, lourds, qui tombaient un peu à cause de leur poids. Les cuisses le fascinaient par leur sensualité.

Soudain, elle se laissa tomber à genoux en face du lit et happa son sexe entre ses lèvres épaisses. Il eut l'impression d'être aspiré par une machine vivante qui le malaxait, le caressait, l'agaçait avec une habileté prodigieuse. La bouche se retira et Samira glissa le membre entre ses seins, l'y massant doucement, le faisant rouler entre les deux globes tièdes, l'amenant jusqu'à sa bouche pour un coup de langue rapide et agaçant. Du grand art. Il porta la main à son ventre et découvrit qu'elle ne jouait pas la comédie...

— Viens, dit-il.

Dressé, il l'attendait. Ses yeux brillants l'interrogèrent et sa bouche s'entrouvrit.

— Comment veux-tu me prendre ? demanda-t-elle d'une voix rauque. Comme les bergers prennent les chèvres ou comme une femme du monde que je ne suis pas ?

Il la fit pivoter, la saisit aux hanches et la poussa sur le lit. Elle émit un soupir rauque.

— Tu es un vrai homme. Fais ce que tu veux.

Accroupie sur le lit, le dos légèrement courbé, les cheveux noirs répandus autour de sa nuque, Samira ressemblait à une contrebasse dont Malko aurait tenu la partie la plus renflée.

Ses mains crochées dans les hanches élastiques, il s'enfonçait de toutes ses forces dans le ventre offert, heurtant chaque fois les merveilleuses fesses rondes, dures et cambrées. Les gémissements de Samira faisaient écho à sa respiration saccadée.

— Prends-moi les seins ! demanda-t-elle.

Il obéit, et elle gémit de plus belle. Son corps nu était parfait, dégageant une sensualité sulfureuse qui l'avait mis dans un état inouï. Il avait joui une première fois dans sa bouche et maintenant, raide comme fer, il la besognait avec lenteur, savourant chaque seconde. Une femelle soumise, offerte, ouverte. Il sentait son sexe se frayer un chemin jusqu'au fond du ventre, et Samira criait des mots obscènes avec son rauque accent arabe.

— Tu es gros ! Tu as un sexe énorme ! Je te sens si fort en moi.

Il fallait être finlandais pour résister à cela... Tout en continuant à la pilonner, il lâcha les seins et caressa l'entrée de ses reins avec douceur.

Aussitôt, elle rua sous lui, et il vit les fronces de l'ouverture palpiter comme une bouche... Il s'enhardit pour une caresse plus précise, effleurant de l'ongle l'anneau plissé, lui arrachant des petits cris, des soupirs.

Une authentique salope.

— Arrête ! Arrête ! Tu me rends folle, soupira-t-elle d'une voix mourante.

Il arrêta. Juste pour retirer son sexe de son ventre et le poser à l'endroit que sa main venait d'abandonner. Les reins de Samira se cambrèrent.

— Non, tu es trop gros, tu vas me faire mal.

Il était déjà entré ! De se sentir accepté, aspiré, le déchaîna. De tout son poids, il pesa, et son sexe disparut dans l'étroit canal d'un coup, arrachant à Samira un gémissement émerveillé et hypocrite. Malko sentait le sang battre dans son sexe et s'immobilisa pour ne pas exploser tout de suite. Instant de rêve exquis. Il continua avec une lenteur calculée, jouissant de chaque millimètre de pénétration. Prosternée, les mains crispées sur le drap, Samira couinait, secouée parfois d'un brusque sursaut. Sa main gauche rampa jusqu'à son ventre, se faufila entre le drap et la peau et, à d'infinitésimales contractions, Malko devina qu'elle se caressait. Il était temps : la semence jaillit de ses reins et il se répandit avec un cri rauque au moment où Samira parvenait elle aussi à un superbe orgasme.

À quatre heures du matin Helsinki était aussi désert que le Sahara. Malko, les reins légers et l'âme en paix, remonta dans sa voiture. Samira était parvenue à lui arracher encore un peu de plaisir après une longue pause. À part cela, son enquête n'avait pas avancé d'un millimètre.

Malko n'avait pas parlé du meurtre de Khalil, mais ce mystère l'obsédait : presque autant que l'étrange disparition du transistor qui ne valait pas plus d'une centaine de dollars...

— Aija Sunblad a demandé un congé de vingt-quatre heures pour se rendre à Paris, annonça au téléphone Jim Mac Lane.

— Vous voulez que je la suive ? interrogea Malko encore mal réveillé, mais heureux à l'idée de quitter la Finlande.

— Oui. La police a trouvé ce matin le corps de Fredrik Skytten. Votre vol part à 16 h 20, précisa l'Américain. Prenez-le. Aija Sunblad est réservée sur Finnair, à 17 h 45. C'est plus prudent de ne pas voyager

avec elle. Vous la récupérerez à Roissy.

— Pas de problème, dit Malko.

Il raccrocha et commença à faire ses bagages. Se demandant où allait le mener la Finlandaise.

CHAPITRE VI

Accoudé à la rambarde dominant les salles d'arrivée de Roissy I, Malko guettait les passagers en train d'accomplir les formalités de police. Le vol de la Finnair venait de se poser. Lui était arrivé à l'heure pile à Roissy II, sur un Airbus bourré. Lesté de Moët et de foie gras, il se sentait en pleine forme. Intrigué aussi. À côté de lui, John Purdall, un « clandestin » de la CIA à Paris, discrètement venu le récupérer à l'arrivée du vol. C'est lui qui allait entreprendre la filature de la jeune femme, quand elle quitterait l'aéroport.

Malko n'interviendrait qu'en second échelon, pour ne pas risquer d'être reconnu.

— C'est elle ? demanda l'Américain penché à son oreille.

Malko suivit son regard. Repérant parmi les passagers débarquant du 737 d'Helsinki une jeune femme blonde en tailleur blanc. Le long cou d'Aija Sunblad se voyait de loin. Très élégante, avec ses escarpins et son sac Hermès. Même de loin, ses étonnants yeux en amande attiraient le regard.

— C'est elle, confirma Malko.

— OK, fit John Purdall. Elle est superbe...

C'était son premier poste à l'étranger et il était encore émotif. Cette femme ne ressemblait pas aux « tas » qu'il avait l'habitude de fréquenter, naviguant dans les milieux syndicaux.

Malko suivait Aija des yeux. Les passagers s'agglutinaient devant un des guichets de l'Immigration. À son immense surprise, il vit soudain la jeune Finlandaise fendre la foule et continuer tout droit, restant dans la zone de transit ! Elle gagna le bureau des correspondances et Malko la vit sortir un billet d'avion de son sac ! Derrière lui, le jeune Américain murmura :

— On dirait qu'il y a un changement de programme...

Aija Sunblad n'allait pas à Paris. Premier indice encore fragile de quelque chose d'anormal. Mais où se rendait-elle ? Il y avait bien une douzaine de vols en partance... Sans billet, Malko ne pouvait pénétrer dans la zone des départs internationaux. L'employée tendit à la Finlandaise quelques instants plus tard une carte d'embarquement et elle s'éloigna sans se presser, flânant parmi les boutiques. Il la perdit de vue, se déplaça pour l'apercevoir finalement qui sortait du Freeshop, un paquet à la main.

Avec une lenteur exaspérante, elle se dirigea alors vers une salle d'embarquement et s'y assit. La 6.

— Filons, dit Malko à John Purdall.

Le temps de dégringoler au rez-de-chaussée, il se rua vers un panneau d'affichage des départs.

— La 6, c'est Zurich, annonça le jeune Américain.

Malko était déjà au comptoir des ventes. Une longue queue. Il passa froidement devant tout le monde et s'adressa à la jeune préposée avec son sourire le plus ensorcelant.

— Mademoiselle, je pars pour Zurich, j'ai besoin d'un billet.

Elle consulta son écran et annonça, désolée :

— Le vol vient de fermer, monsieur.

Malko crut que son cœur s'arrêtait. Derrière lui, cela commençait à grogner.

— Appelez la Swissair, demanda-t-il. Je n'ai pas de bagages et je dois absolument partir. Un cas de force majeure.

Ses yeux d'or accomplirent un miracle. La fille décrocha son téléphone, expliqua son cas et redressa la tête.

— Votre nom ?

— Linge, Malko Linge.

Elle raccrocha.

— Très bien. Je vous établis votre billet. Ensuite, vous partez porte 6 immédiatement. L'embarquement a commencé. Quelle classe ?

— Première.

Lorsque Malko parvint à la salle 6, il n'y avait plus qu'une hôtesse... Les passagers avaient embarqué. Il s'engouffra dans le couloir. De loin, il avait vu à sa carte verte qu'Aija voyageait en classe touriste. Elle ne viendrait donc pas à l'avant. À l'arrivée, il sortirait le premier et n'aurait plus qu'à l'attendre.

Qu'allait-elle faire à Zurich ? Ou qui allait-elle retrouver ?

Les couloirs immenses du petit aéroport de Kloten semblaient interminables à Malko. Sorti le premier de l'avion, il pressait le pas pour précéder largement Aija à l'Immigration. D'un autre côté, il ne voulait pas trop s'éloigner d'elle. Pour éviter une seconde fois le coup de Paris... Arrivé aux boutiques, il se posta devant le Freeshop et attendit. Il la vit surgir, marchant d'un pas rapide, le regard braqué droit devant elle, un gros sac de voyage en cuir marron au bras. Cette fois, elle fila vers la sortie.

Malko se hâta de prendre une autre file.

Ils se retrouvèrent dans le hall, à quelques mètres l'un de l'autre. Apparemment, personne ne venait la chercher : elle se dirigea vers les

taxis. Malko dut prendre un risque et s'engouffra dans le suivant ; pas le temps de louer une voiture...

— Où allez-vous ? demanda le chauffeur, un bon « schweizer deutche ».

Malko lui tendit un billet de cent dollars. Monnaie universelle.

— Je ne sais pas encore. Vous suivez votre collègue, celui qui vient de charger la jeune femme blonde.

L'autre mit bien cinq secondes à comprendre. Heureusement. Malko avait parlé allemand...

— *Ach so !* Vous êtes de la police !

— *Ja wohl*, dit Malko.

Pour un chauffeur de taxi zurichois, se faire passer pour un policier sans l'être était impensable. L'âme en paix, il démarra derrière le premier taxi.

Les deux véhicules s'engagèrent sur Nationalstrasse, le freeway menant au centre de Zurich, observant scrupuleusement les feux. Vingt minutes plus tard, le premier taxi s'arrêtait dans Sihlstrasse, petite rue donnant dans la Bahnhofstrasse, en face de l'hôtel *Seidenhof*.

Malko attendit dans le sien, le temps que la Finnoise descende et s'engouffre dans l'hôtel. Les deux véhicules repartis, il resta sur le trottoir à réfléchir. Cet hôtel plutôt modeste était trop dangereux. Il ignorait totalement ce qu'Aija était venu faire à Zurich, mais sa façon de voyager était curieuse.

Il était plus de onze heures du soir. Ou elle ressortait tout de suite, ou elle se couchait... Stoïque, il se planta au coin de Sihlstrasse son sac de voyage à ses pieds, guettant l'entrée de l'hôtel *Seidenhof*. Une heure plus tard Aija n'était pas réapparue et le centre de Zurich était aussi animé qu'un cimetière... Rassuré, il se résigna à s'éloigner. Le *Baur en ville* se trouvait dans Poststrasse un peu plus bas en allant vers le lac par la Bahnhofstrasse. Un des meilleurs de Zurich. Il connaissait le concierge. Il n'y avait plus qu'à trouver une voiture de location, afin d'être paré pour le lendemain matin. En ce moment, Aija Sunblad était peut-être en train de faire des folies de son corps. Cela aurait ressemblé à une escapade amoureuse, mais il y avait quand même un petit loup : pourquoi passer par Paris quand on pouvait prendre le vol Helsinki-Zurich direct et arriver avant, en partant plus tard ?

En Suisse allemande, on se lève avec le soleil. La circulation était déjà intense à sept heures du matin dans la Bahnhofstrasse. Posté au coin de la Sihlstrasse, au volant d'une Ford Sierra, Malko ne quittait pas des yeux l'entrée du *Seidenhof*, espérant qu'Aija Sunblad ne ferait pas la grasse matinée... Il avait laissé un message à la station de la CIA

de Berne, mais ne comptait pas trop sur eux pour une aide logistique...

À huit heures, il sortit de la Sierra pour se dégourdir les jambes.

À huit heures trente, il fit toutes les vitrines de la Sihlstrasse, se repaissant de maroquinerie et de montres.

À neuf heures, Aija Sunblad apparut, le visage protégé par des lunettes noires, avec le même tailleur blanc que la veille et le même sac de voyage marron. Le balancement de ses hanches faisait se retourner les passants, plus accoutumés aux banquiers qu'aux créatures de rêve. Elle s'éloigna à pied vers la Bahnhofstrasse, Malko sur ses talons. Arrivée dans la grande artère, elle tourna à droite, allant vers la Hauptbahnhof, s'engageant dans la partie piétonnière. La foule était assez dense pour que Malko ne se fasse pas remarquer...

Arrivée au numéro 6, devant les majestueuses colonnades signalant l'entrée de la Société de Banque Suisse, Aija Sunblad s'y engouffra.

Malko passa devant, puis traversa et s'arrêta en face de la banque. Qu'est-ce qu'une journaliste finlandaise venait faire là ? Le salaire d'Aija ne lui permettait guère d'avoir un compte en Suisse. Malko se souvenait qu'elle s'était plainte de la modicité de ses revenus et de la férocité des impôts finlandais.

Aija Sunblad ressortit de la banque à neuf heures et demie et reprit le chemin de son hôtel.

Malko en fit autant. À dix heures et quart, un taxi-radio s'arrêta devant le *Seidenhof* et Aija Sunblad y monta. Il suivit dans sa Sierra et réalisa très vite que la Finlandaise prenait la route de l'aéroport. Malko avait eu le temps de vérifier les horaires : il y avait un vol Zurich-Helsinki à midi. À tout hasard, il avait pris une réservation dessus en première. Son chauffeur, dopé par 50 francs suisses, l'amena le premier à Kloten. Malko, déjà en possession d'un billet et de sa carte d'embarquement, eut le temps de voir Aija Sunblad enregistrer et passer l'Immigration.

La Finlandaise gagna ensuite la salle A 83. Malko resta à quelque distance, observant le tarmac à travers les grandes baies vitrées. Un Falcon 50 vint se garer en face, portant sur son fuselage l'inscription « Romeo International ». Il se retourna pour regarder Aija Sunblad.

Qu'était-elle allée faire dans cette banque ?

Dans ce genre d'établissement, on prend de l'argent ou on en apporte...

On appela le vol. Malko attendit la dernière seconde pour gagner sa place en première.

Il était sorti le premier de l'avion. Planqué dans la boutique de fourrures de l'aéroport d'Helsinki, il guettait Aija Sunblad. Les

passagers du vol de Zurich défilaient devant lui. Tous sauf elle... Était-elle partie pour une nouvelle destination ?

Il commençait à se faire sérieusement du souci lorsqu'il aperçut enfin la jeune Finlandaise parmi les derniers passagers. Un détail le frappa aussitôt : elle n'avait plus son sac en cuir ! Elle traversa la petite aérogare et prit un taxi dans la file. Inutile de la suivre, il était à peu près certain qu'elle rentrait chez elle... Il resta encore un moment, vérifiant que personne ne sortait avec le sac marron et sortit à son tour.

Cette fois, il tenait enfin quelque chose de concret. Finalement, sa filature, loin d'être inutile, confirmait qu'Aija avait une activité clandestine, un schéma clair. Elle avait été chercher de l'argent dans une banque suisse, et pour ne pas passer la douane finlandaise avec, soit l'avait déposé dans une consigne automatique, soit l'avait remis à quelqu'un.

Cette fois, l'ambiance était électrisée dans le petit bureau dominant les briques de la gare d'Helsinki. Les deux Américains du FBI et de la CIA cogitaient sur les découvertes de Malko. Ce dernier, arrivé directement de l'aéroport, avait déjà pu vérifier par Ilnari Kaarnola qu'Aija Sunblad avait repris sa place à l'Agence STT après un voyage réussi à Paris...

Donald Gast rompit le silence.

— Il faut savoir pour qui est ce fric. Ça ressemble fort au financement d'un réseau « dormant » de terroristes. On commence à avoir quelques éléments. Le fait que cette fille apprenne l'arabe, que Khalil ait découvert quelque chose chez elle et maintenant ce voyage. Cela fait beaucoup d'indices concordants. Il faut savoir pour qui elle roule...

— À mon avis, elle va sûrement repartir très vite, remarqua. Malko. Elle ne peut pas laisser son sac indéfiniment dans une consigne. Par votre *stringer* on doit pouvoir connaître ses déplacements.

Il but un peu de son café tiède et pas assez sucré et se leva.

— Je suis à l'hôtel, dit-il. Contactez-moi s'il y a du nouveau. Vous n'avez personne à la station de Berne qui pourrait savoir ce qu'Aija est allée faire à la SBS ?

— Je vais essayer, promit Donald Gast.

— Nous avons des gens à Zurich qui collaborent avec la police suisse pour les comptes suspects, renchérit Jim Mac Lane, mais ce n'est pas facile. Il faut leur fournir tout un dossier prouvant que le propriétaire du compte est engagé dans des activités criminelles... Ce n'est pas vraiment le cas pour Aija Sunblad.

— Faites de votre mieux, recommanda Malko.

— Malko ?

C'était la voix gaie de Samira Beaj. Il venait de finir son petit déjeuner et regardait CNN.

La jeune Libanaise continua.

— Tu avais disparu... Je voulais déjeuner avec toi.

— J'étais en voyage, dit Malko.

— Avec Aija ?

Il tiqua, étonné.

— Pourquoi dis-tu cela ?

— Elle était partie, elle aussi, expliqua Samira. Vous vous êtes retrouvés sur une île déserte ?

— C'est une coïncidence, affirma-t-il. J'ignorais qu'elle avait quitté Helsinki. Et je serai ravi de déjeuner avec toi.

— Eh bien, retrouvons-nous dans une demi-heure au *Happy Days*, juste en haut de Esplanaden. La bouffe est dégueulasse, mais il y a une terrasse avec du soleil...

On se serait presque cru dans le Midi. Béats, les clients du *Happy Days*, la tête rejetée en arrière, les yeux fermés, s'imprégnaient d'un pâle soleil qui leur semblait merveilleux. Il y avait plusieurs salles allant du self-service à la pizzeria avec beaucoup de jeunes. Plus l'inévitable table de roulette et quelques machines à sous. Le tout flottant dans un nuage de graillon. Malko eut un choc agréable en voyant arriver Samira Beaj. Elle portait une blouse échancrée très bas, découvrant une partie de sa poitrine et des pantalons hyper-moulants qui disparaissaient dans de hautes cuissardes de daim noir lacées jusqu'à mi-cuisses.

La bouche brillait comme un phare et les grands yeux noirs achevaient d'affoler les populations. Muets d'admiration, les clients finlandais la suivirent du regard, nourrissant des envies de meurtre à l'encontre de Malko. Elle l'embrassa et la masse d'un sein effleura fugitivement sa main. Ses yeux disaient clairement ce dont elle avait envie. Elle commanda un Cointreau avec beaucoup de glace pilée au garçon et s'étira.

— C'est bon le soleil ! C'était bien ton voyage ?

— Une interview, fit sobrement Malko. J'ai fait un saut à Paris.

— Ah, Paris ! soupira-t-elle d'un ton plein de nostalgie, quand j'habitais le Liban, j'y allais tout le temps. À quel hôtel étais-tu ?

— Au *Plaza*.

Elle rit.

— Trop cher pour moi, mais il y a toujours beaucoup de Libanais.

Sa cuisse appuyée contre la sienne, elle fixait sur lui un regard provocant.

On leur apporta des pizzas, qui n'auraient pas été homologuées dans un camp de concentration. Malko observait les seins de Samira, jouant librement sous le tissu. Visiblement, elle ne portait rien sous son pantalon, qui moulait son sexe d'une façon presque indécente, attirant comme un aimant le regard de tous les hommes.

Un jeune homme brun apparut soudain à l'entrée de la terrasse, regardant autour de lui. Des cheveux frisés, un visage poupin déjà empâté, une silhouette lourde. Cela sentait le loukoum et l'huile d'olive. Il adressa un sourire à Samira Beaj et s'approcha de leur table.

Après avoir salué Malko d'un signe de tête, il s'adressa à la jeune femme en arabe. Samira lui répondit assez sèchement. Il se replia aussitôt sur une table voisine. Intrigué, Malko demanda :

— Qui est-ce ?

— Un de mes élèves. Un jeune Libanais, réfugié comme moi, mais lui a de l'argent. Il part bientôt aux USA.

— Tu as l'air de lui plaire beaucoup, remarqua Malko.

Elle haussa les épaules avec un sourire ironique.

— Oh, il fait aussi un peu la cour à Aija. Il est très jeune. À cet âge, on baiserait n'importe qui.

— Il a déjà bon goût, conclut Malko, avec un demi-sourire. Tu avais l'air contrarié de le voir.

— Oh, il me colle toujours et me regarde avec des yeux de poisson frit. C'est agaçant.

Curieusement, il eut l'impression qu'elle ne lui disait pas la vérité, sans pouvoir deviner ce qu'elle essayait de lui cacher. Il repoussa sa pizza à peine entamée.

— C'est vraiment du poison !

Le visage de Samira s'éclaira d'une lueur franchement lubrique.

— Je t'offre le café à la maison.

Il la suivit et à peine dans la Volvo, Samira commença à se conduire comme une chatte en chaleur. Parfois un automobiliste finlandais ou les passagers d'un tram leur jetaient un regard effaré.

Dans son studio, la Libanaise se colla à Malko.

— Prends-moi comme l'autre jour, implora-t-elle.

Un message attendait Malko à l'*Intercontinental* lorsqu'il le regagna, Samira lui ayant arraché sa dernière étincelle d'érotisme. « Rappelez Donald d'urgence ».

— Aija Sunblad s'en va à Leningrad après-demain, annonça l'Américain dès qu'il l'eut en ligne.

CHAPITRE VII

– Il faut suivre Aija Sunblad à Leningrad, déclara péremptoirement le *spécial agent* du FBI. Elle y va théoriquement en reportage, Donald s'est renseigné. Le voyage était prévu de longue date par son agence. Un truc de tourisme. Mais peut-être lié à son passage à Zurich.

Malko lui adressa un sourire froid.

– Leningrad n'est qu'à 300 kilomètres d'Helsinki, remarqua-t-il, mais je vous rappelle que c'est en Union Soviétique... Et qu'ils, me connaissent là-bas. J'ai déjà été à Cuba et en Afghanistan, il ne faut pas tenter le diable...

– Jamais deux sans trois ! coupa Donald Gast avec un ton un peu grinçant. J'ai pensé au problème. Je suis très bien avec Serguei Chokolovov, le consul soviétique. Il m'a déjà dépanné. Il y a un groupe de touristes américains qui partent après-demain sur Aeroflot. On va vous filer un passeport de chez nous et vous partirez avec eux. Pour le visa, j'en fais mon affaire. Je lui expliquerai que vous êtes un ami personnel qui veut se joindre au voyage.

– Et votre ami Serguei va me réserver aussi un aller simple sur Air Goulag, continua Malko. Depuis la Perestroïka, il doit y avoir des premières.

Jim Mac Lane arborait un sourire chevalin et muet, plutôt gêné. Donald Gast fit avec une gaieté forcée :

– Malko est toujours pince sans rire. Il n'y aura aucun problème pour entrer en Union Soviétique avec ce groupe.

– OK, admettons, dit Malko. Et ensuite ?

– Vous ne vous éterniserez pas... Ici, les Soviétiques accordent des visas de cinq jours qui ne sont même pas portés sur le passeport. Ils ne vérifient pas avec Moscou. Ils sont juste valables pour Leningrad. Il y a trop de touristes pour qu'ils effectuent un criblage sérieux. Ils n'auront pas le temps de vous repérer...

« S'il y avait un vrai pépin, on pourrait vous exfiltrer par la Carélie qui est à cheval entre l'Union Soviétique et la Finlande. Là, il n'y a pas de rideau de fer. Nos amis finlandais nous donneraient un coup de main. Mais on n'en est pas là. J'ai besoin de trois photos de vous et je me charge du reste... OK ?

– *Inch Allah*, acquiesça Malko, de mauvaise grâce.

À ce petit jeu-là, il allait finir par se retrouver au goulag. Les gens du

KGB en saliveraient de le voir entre leurs mains... Il avait tant de choses à leur apprendre et eux tant de comptes à régler... Son débriefing prendrait une petite vingtaine d'années, glasnost ou pas.

— Aija Sunblad va-t-elle souvent en Russie ? demanda-t-il.

— À notre connaissance, c'est la première fois, admit le *special agent* du FBI, j'ai vérifié avec nos amis de la SUPO. Les Finlandais n'aiment pas beaucoup les Russes, qui les ont envahis en 1938.

— Elle peut entrer en Union Soviétique avec des devises étrangères, si elle en possède ?

— Absolument, affirma Donald Gast, les Russes s'en foutent. Tous les dollars qui entrent sont les bienvenus. Je vous en donnerai, en petites coupures, pour vous faciliter la vie de tous les jours. C'est la seule vraie monnaie qui a cours en URSS.

— Je croyais que c'était le rouble, remarqua ironiquement Malko.

— C'est du papier-chiotte, fit avec mépris le chef de station de la CIA. Ils ne peuvent rien acheter avec. Tandis que dans les « beriozkas⁽¹⁰⁾ », il y a du matériel hi-fi étranger, Akaï ou Samsung, du Johnny Walker, du Gaston de Lagrange, des cigarettes.

Malko, bien que parlant parfaitement russe, n'avait pas mis les pieds en Union Soviétique depuis trente ans... En dépit du risque, l'idée l'excitait intellectuellement. Il avait toujours été fataliste.

— Vous êtes sûr d'obtenir un visa ? redemanda-t-il.

— À 90 %, affirma, péremptoire, le chef de station de la CIA. Sergueï me prend pour un diplomate « ordinaire ». Je l'aurai, même si je dois me prostituer. Je veux savoir qui Aija Sunblad va rencontrer à Leningrad.

De chaque côté de l'autoroute rectiligne et défoncée qui menait au cœur de Leningrad en devenant Moskovski Prospekt, la campagne morne et plate s'étendait à perte de vue, coupée par les blocs grisâtres des clapiers socialistes. Quelques trams brinquebalants qui tenaient uniquement par la peinture se traînaient à une vitesse d'escargot. Le ciel était gris, les gens mal habillés, on se serait cru pendant la guerre. Les voitures étaient d'une uniformité décourageante, toutes soviétiques. Des Volga, des Moskovitch, des camions copies des vieux GMC. D'interminables queues s'allongeaient devant les arrêts de trolleybus. La voiture minuscule où Malko s'était entassé avec un autre Américain et une guide de l'Intourist qui ne parlait que trois mots d'anglais ralentit devant un énorme rond-point enjolivé de statues de bronze, la place Pobiedy.

— Monument aux Défenseurs héroïques de Leningrad, annonça la guide d'un ton pompeux.

La seule phrase qu'elle sache dire en anglais d'une seule traite. Malko s'était bien gardé de faire étalage de sa connaissance du russe.

Le vol Helsinki-Leningrad, dans un antique Illiouchyne de l'Aeroflot qui perdait ses rivets, au service purement symbolique, avait été une dure épreuve.

L'aéroport de Leningrad ressemblait à celui d'une petite ville américaine du Middle West avec un bâtiment carré au plafond de cathédrale auquel on avait adjoint des baraques en bois pour l'agrandir.

Lorsqu'il avait tendu son passeport au soldat garde-frontière portant les épaulettes vertes du KGB, Malko avait quand même senti s'accélérer les battements de son cœur. Mais le Soviétique avait tamponné son visa avec indifférence après avoir feuilleté rapidement son passeport fabriqué par la CIA.

La douane n'avait pas été plus féroce... Visiblement, ils avaient des instructions pour faciliter la vie des touristes.

— Moskovski Prospekt, annonça la guide.

Une immense avenue bordée de vieux immeubles noirâtres en pierre de taille, mal entretenus, alternant avec de hideux buildings modernes décorés de fresques d'art socialiste exaltant les ouvriers et les paysans d'Union Soviétique. Partout des trams, des trolleybus et des queues qui s'allongeaient devant la moindre boutique. Les vitrines auraient donné le cafard au paysan le plus démuné. À perte de vue, rien de beau, rien de gai. Tous les cent mètres, une cabine téléphonique peinte en rouge où généralement les vitres manquaient. D'énormes numéros, comme dans les pays scandinaves, indiquaient les immeubles.

La petite Moskovitch continuait à rouler. Leningrad était une ville immense que la Wehrmacht n'avait jamais pu prendre, en dépit d'un siège de neuf cents jours. Plate comme la main, avec de majestueuses demeures qui n'avaient jamais été rénovées. Et des centaines de trams verdâtres. La Moskovitch franchit un pont sur des canaux qui faisaient de Leningrad une triste caricature de Venise. Après avoir emprunté Nevski Prospekt quelques centaines de mètres et être passés devant l'architecture rococo aux teintes pastel du musée de l'Hermitage, ils débouchèrent au bord de la Néva. Seules les couleurs des immeubles du siècle dernier apportaient un peu de gaieté : ocre, vert, jaune. Le reste était austère et triste. Des bateaux-mouches sillonnaient la Néva, bordée d'impressionnants palais ; quand Leningrad s'appelait encore Saint-Pétersbourg, cela avait dû être une des plus belles villes du monde, avec ses esplanades, ses avenues monumentales et cette rivière majestueuse, enjambée de ponts énormes.

Malko commençait à se sentir nerveux. Aija arrivait sur Finnair, deux heures plus tard. Comme tout en Russie était planifié, il savait

qu'elle descendait à l'hôtel *Sovietskaya*, plus modeste que le *Leningrad* où il se trouvait. Seulement, ils seraient séparés par plusieurs kilomètres et les transports n'avaient pas l'air d'être faciles.

— *Le Leningrad*, annonça la guide, meilleur hôtel de la ville.

Elle emmena Malko à la réception où après lui avoir donné la clef de sa chambre on l'abandonna avec son sac Vuitton. Ici, le service était inconnu... Le hall grouillait d'étrangers, surtout américains. Sa chambre ressemblait à celle d'un hôpital. Par la fenêtre, il aperçut, ancré sur un bras de la Néva, le croiseur *Aurore*, vestige de la Grande Révolution de 1917, avec ses trois cheminées, envahi par les touristes comme par des fourmis... À côté de l'hôtel, les cadets d'une école d'officiers balayaient le trottoir avec des balais de bouleaux... Tout cela sentait le XIX^e siècle. On avait l'impression que la vie s'était arrêtée un siècle plus tôt. Il regarda sa montre. Il lui restait une heure pour récupérer Aija.

Les bureaux d'Intourist étaient au premier. Des petites tables avec des employées débordées et aimables. Malko s'approcha de la section « transport ».

— J'aurais besoin d'un taxi, dit-il.

— C'est très facile, répondit l'employée dans un anglais parfait, attirant un bloc à elle. Pour quand ?

— Maintenant.

Elle resta le stylo en l'air et dit d'un ton plein de reproche :

— Maintenant c'est impossible. Demain.

— Pourquoi ?

Elle leva les yeux au ciel.

— Vous autres, Occidentaux, vous pensez que tout est facile ! Il faut prévenir le chauffeur, passer par le bureau Central de l'Intourist. Voulez-vous neuf heures demain matin ? Où voulez-vous aller ?

— Merci, dit Malko.

Ça commençait bien. Il dévala l'énorme escalier menant au hall. La CIA n'avait pas pensé à ce genre de problèmes. Parce que ses gens n'y avaient jamais mis les pieds. Du perron, il regarda les véhicules garés en face du *Leningrad*. Beaucoup de bus et quelques taxis, reconnaissables à leur macaron sur le toit. Il s'approcha du premier et demanda :

— *Airport* ?

Le chauffeur, plongé dans la *Pravda*, ne répondit même pas... Malko attaqua le second qui lui fit un signe de dénégation. Au troisième, il montra quelques billets de 10 roubles, une somme énorme. L'autre le fixa d'un œil torve et dit en mauvais anglais, avec une moue de dégoût :

— *I don't want roubles...*

— *Dollars* ?

— *Dollari ? Da, da, karacho.*

Malko se refusait à étaler son russe. Trop dangereux. Les chauffeurs étaient sûrement tous des mouchards. Il tira un billet de cinq dollars que l'autre lui arracha presque des mains. Descendant même pour lui ouvrir la portière.

— *Airport ?* demanda Malko.

Le chauffeur secoua la tête.

— *Niet, Tovaritch. Nie dokumenti.*

Tant pis. Il était obligé de faire l'impasse sur l'aéroport. Pourvu qu'Aija n'y rencontre personne.

— *Hotel Sovietskaya ?*

— *Da, karacho.*

Trente secondes plus tard, ils roulaient sur les pavés défoncés du pont de Liteiny Prospekt.

L'énorme hall du *Sovietskaya* était gai comme un crématorium. Des centaines de valises alignées au milieu attendaient leurs propriétaires. Cela sentait le chou et la crasse. De l'extérieur ce n'était guère mieux avec sa façade lépreuse et grisâtre. Deux anciens combattants bardés de décorations pour avoir arrêté la Wehrmacht devant Leningrad veillaient à la porte, interdisant l'entrée aux « hooligans » et aux femmes suspectes d'être des putes. Malko essayait de s'intéresser à l'étalage sinistre de la Beriotzka où on vendait, au poids de l'or, des poupées de bois emboîtées les unes dans les autres. Visiblement, les Soviétiques, plutôt que de tuer les capitalistes, avaient décidé de les presser comme des citrons...

Il guettait les nouveaux arrivants. Beaucoup de Russes. Des Stakhanovistes de l'Oural ou de Silésie venant admirer l'Hermitage et le croiseur *Aurore*... Fagotés comme des clochards avec des valises en carton et des bonnes femmes en foulards, avec plusieurs épaisseurs de jupes.

Enfin, arriva une créature qui détonnait totalement dans cet environnement sinistre. Avec sa robe de toile bleue, ses escarpins, son long cou et ses cheveux blonds, Aija Sunblad avait l'air de venir d'une autre planète. Le cœur de Malko battit plus vite. À bout de bras, elle traînait deux sacs, dont celui en cuir fauve. Donc, elle n'avait vu personne à l'aéroport. Elle paraissait seule. Son guide de l'Intourist lui donna une clef et elle partit vers les ascenseurs. Malko attendit un moment puis s'approcha de la fille qui distribuait les clefs et demanda en anglais :

— *Miss Sunblad, what room ?*

Sans méfiance, la Soviétique consulta son tableau.

— 1634, *gospodine*.

Malko était déjà dans l'ascenseur. L'hôtel vieillot était immense, avec au moins cinquante chambres à chaque étage. Au seizième, il tomba sur une « baba », une grosse femme en foulard et tablier qui veillait sur la bonne marche de l'hôtel et recueillait les clefs. Il lui adressa un gracieux sourire et prit le couloir. La 1634 était à quelques mètres. Il se hâta de regagner les ascenseurs, après avoir repéré les lieux. Trop dangereux. Il n'y avait plus qu'à attendre. Pour tromper son ennui, il redescendit et repéra les alentours immédiats de l'hôtel. Plusieurs taxis officiels et officieux traînaient dans le coin. Le mot « dollari » les attirait comme les chats la valériane... Donc, pas de problèmes de transport. Quelques filles baguenaudaient sur le perron, refoulées par les cerbères médaillés. Pendant qu'il attendait, on lui proposa du haschich, des filles et surtout on lui demanda des dollars...

C'était le mot magique.

Son estomac commençait à se creuser quand Aija Sunblad apparut, seule. Elle se dirigea vers un groupe agglutiné devant un bus et y monta. Malko avisa un accompagnateur.

— Où va ce bus ?

Le Soviétique lui jeta un regard soupçonneux.

— C'est pour le ballet. Vous avez un billet ?

— Non, dit Malko en s'éloignant.

Aija Sunblad allait au ballet, un des rares plaisirs de Leningrad. Pas de boîtes, pas de discos, pas de cafés. Seulement le cirque et le ballet. Le Soviétique voulut rattraper Malko, soufflant à son oreille :

— Si vous avez des dollars, on peut s'arranger.

Malko, vertueux, s'éloigna.

Tranquille pour deux bonnes heures. Aija Sunblad n'était pas venue à Leningrad seulement pour regarder le Lac des Cygnes. Au seizième étage, la baba avait disparu. En face de son cagibi, au pied du samovar cabossé où il y avait toujours du thé, se trouvaient les clefs des clients. Après un coup d'œil où il s'assura que personne ne rôdait dans le couloir, Malko s'empara de la clé 1634 et gagna la chambre.

Clic-clac. Il se retrouva dans une pièce minuscule. Deux lits tête-bêche, une chaise et un fauteuil dont on n'aurait pas donné dix francs aux puces, une grande télé, une table basse et une salle de bains grande comme un placard à balais avec des serviettes grisâtres et une douche qui fuyait...

À ce niveau-là, on ne parlait même plus d'étoiles. C'étaient « 3 cafards » qu'elle méritait. Il y avait deux sacs sur la table. L'un ouvert d'où débordaient quelques affaires féminines, l'autre fermé, celui en cuir fauve. Malko le prit et vit tout de suite le cadenas. Impossible à forcer. Il aurait fallu l'éventrer. À travers le cuir, il tâta le contenu, sentit des masses oblongues et dures. De toute évidence, des liasses de

billets... Il fouilla rapidement l'autre sac sans rien trouver et entrouvrit la porte.

Pour la refermer aussitôt.

La baba était revenue et veillait, à cinq mètres de lui. Fatalement, elle le verrait sortir de la chambre.

Il referma vivement. Pour l'instant, il n'y avait pas péril en la demeure, mais si la situation se prolongeait, cela deviendrait risqué... Il fit un autre essai un quart d'heure plus tard. Idem. Il alla inspecter la fenêtre. Aucune possibilité de sortie... Il était bel et bien coincé. Rongeant son frein, il attendit. Enfin, une heure plus tard, un ronflement sonore s'éleva dans le couloir : la baba s'était endormie à son poste ! À pas de loup, Malko sortit de la 1634, n'osant pas donner un tour de clef et passa devant la Soviétique sur la pointe des pieds. Pas question de déposer la clef sur le plateau. Le bruit la réveillerait.

Les battements de son cœur ne se calmèrent que dans l'ascenseur. En bas, il posa la clef sur le desk et dit « good night ». La fille ne leva même pas la tête.

Trois taxis se battirent pour le prendre. Il traita pour un paquet de Marlboro et 1 dollar, avec un jeune Russe blond aux yeux immenses, déguisé en rocker des années 50. Au *Leningrad* tout le monde dormait. Malko sortit son réveil, Aija risquait de partir tôt. Il espérait que ce serait plus facile de trouver un taxi le matin.

Cette fois, il allait avoir une partie de la clef du mystère.

CHAPITRE VIII

Le grand blond en jeans et blouson de cuir avec d'étonnants yeux bleus délavés dégustait un saucisson à l'ail accompagné de pain noir, à demi allongé sur le siège de sa vieille Volga, ses jambes dépassant par les portières ouvertes, la radio à tue-tête. Un milicien avait bien essayé de le faire bouger, mais il l'avait envoyé promener. Il adressa un clin d'œil à Malko lorsqu'il passa devant lui.

De jour, le *Sovietskaya* était encore plus sinistre avec sa façade grisâtre de béton fatigué. Malko faisait les cent pas derrière les rangées de bus attendant les groupes de touristes. Ceux-ci franchissaient sans cesse la porte et se ruaient vers leurs guides respectifs. Huit heures et demie. Il était là depuis sept heures et, grâce aux dollars, avait même conservé le taxi qui l'avait amené du *Leningrad*, celui du grand blond qui avait foncé s'acheter des cassettes rock et une bouteille de Gaston de Lagrange avec les dollars qu'il lui avait déjà donnés.

Des paquets de kolkhosiens dévalaient le perron, mais pas de Aija. Il n'y avait pourtant qu'une sortie. Un à un les bus démarraient. Enfin, une silhouette blonde au long cou franchit la porte, aidée galamment par un milicien coiffé d'une casquette au bandeau rouge. Malko eut un petit choc au cœur : Aija Sunblad portait le sac en cuir fauve à la main... Comme il y avait peu de chance que ce soit pour faire un dépôt dans une banque soviétique, c'était forcément pour le remettre à quelqu'un. Elle se dirigea vers un des derniers bus et y monta. Malko s'approcha à son tour et fut aussitôt interpellé par la guide de l'Intourist.

— *Ruski Museum* ?

— *Niet, spasiba*,⁽¹¹⁾ répondit Malko.

Il savait ce qu'il voulait. Son chauffeur lampait une bonne rasade de cognac pour faire passer le saucisson à l'ail lorsqu'il se laissa tomber sur la banquette défoncée de la Volga.

— *Ruski Museum*, annonça-t-il.

Le Soviétique se retourna avec un sourire ravi.

— *Karacho* !

Il entrevoyait un avenir radieux avec tous ces dollars qui pleuvaient. Ils dévalèrent Zagorodny Prospekt jusqu'à une petite place où se dressait le musée d'Art russe, au fond d'un jardin. Dieu merci, la circulation était modeste... Toutes les rues se ressemblaient, seule

variante : la longueur des queues qui s'allongeaient devant les rares magasins.

Des couples flirtaient sur les bancs du jardin au fond duquel se dressait le musée. Malko laissa son chauffeur à son saucisson et se posta non loin de l'entrée. Dix minutes plus tard, l'autocar d'Aija Sunblad s'arrêta place Ingenernaia et la jeune femme en descendit, mêlée aux autres touristes, presque tous des Soviétiques à leur allure.

Malko la laissa prendre de l'avance. Pour une raison inconnue, l'entrée principale était condamnée et on pénétrait dans le musée par une porte de côté, à droite, suivant ensuite un long couloir en sous-sol, avant de remonter au rez-de-chaussée. La cohue était telle que Malko ne craignait guère d'être vu. Comme les autres visiteurs, Aija commença par explorer les salles de peinture du rez-de-chaussée, sans se presser. Malko ne la quittait pas des yeux, sinuant entre des groupes immobilisés devant une œuvre plus ou moins révolutionnaire, écoutant gravement les commentaires des guides.

À un moment, il se retrouva coincé derrière un groupe compact et Aija Sunblad prit de l'avance. Il dut alors commettre sa première imprudence : traverser deux salles d'icônes, presque vides. Hélas, la troisième était une rotonde en cul-de-sac ! Il parvint à l'entrée juste au moment où la Finlandaise faisait demi-tour.

D'un brusque pas de côté, il disparut de sa vue, bousculant au passage une vieille baba assise sur un pliant, surveillante théorique des lieux. Elle grogna sans même lever la tête. Payée cent roubles par mois, elle se contentait de faire de la présence... Malko demeura de dos à la salle, plongé dans la contemplation d'une rarissime icône du XVII^e. Lorsqu'il se retourna, Aija Sunblad avait disparu. La salle suivante était vide. Il se rua vers le palier donnant sur un monumental escalier menant au premier étage. Encombré par plusieurs dizaines de visiteurs. Il parcourut les groupes du regard.

Aucune trace d'Aija.

Malko explora deux salles proches de l'escalier, abritant des peintures 1900, puis revint sur ses pas. Il était pris dans un affreux dilemme : chercher activement la Finlandaise et peut-être se trouver nez à nez avec elle, ou la perdre définitivement.

Revenu au pied de l'escalier majestueux qui menait au premier étage, il hésita. Une chance sur deux de se tromper. Finalement, il l'emprunta. En haut, les salles contenaient d'immenses tableaux de guerre gardés par des babas somnolentes, soulevant de temps à autre une paupière lourde.

Il traversa comme un trait plusieurs salles, de plus en plus angoissé.

Et aperçut enfin les cheveux blonds d'Aija Sunblad au milieu d'une forêt de casquettes de stakhanovistes béats, subjugués par un tableau représentant des ouvriers et des paysans montant à l'assaut de la contre-révolution.

Il demeura en arrière du groupe. Rassuré. Aija en émergea et Malko eut un coup au cœur : le sac marron avait disparu. Machinalement, il la suivit quelques mètres, puis revint sur ses pas. Qu'en avait-elle fait ? Il scrutait tous les visiteurs, mais personne ne portait de sac semblable. Il réalisa soudain que celui à qui elle l'avait donné allait fatalement ressortir du Musée, quel que soit l'endroit où il se trouvait !

Fendant frénétiquement la foule à contresens, il fonça vers la sortie, empruntant le passage du sous-sol. Il émergea dans le jardin, essoufflé, regarda autour de lui. Un jet d'adrénaline. Un groupe de trois hommes franchissait la grille. Celui du centre, les épaules larges serrées dans un blouson de cuir, balançait le sac de cuir fauve à bout de bras !

Malko démarra comme Ben Johnson sous anabolisant, intriguant les amoureux agglutinés dans tous les coins. Lorsqu'il atteignit la grille, les trois inconnus avaient disparu ! Une Volga grise démarrait et il vit plusieurs passagers à l'intérieur, sans pouvoir distinguer leurs visages. Il se rua à la recherche de son taxi. Hélas ce dernier était coincé par trois bus ! La Volga avait disparu. Furieux et déçu, il se retourna. Nouveau choc : Aija Sunblad arrivait par l'allée centrale ! Il fit aussitôt demi-tour, mais leurs regards s'étaient croisés, et il fut presque certain que la jeune femme l'avait vu. Mais l'avait-elle reconnu ?

D'une humeur de chien, il remonta dans son taxi et se fit reconduire au *Leningrad*. Plus la peine de suivre Aija. La jeune femme avait délivré son paquet sous le nez de Malko. Il réalisait maintenant que sa manœuvre d'évitement avait été volontaire... C'était une professionnelle de la vie clandestine. Inattendu chez cette journaliste... Il donna encore 5 dollars à son chauffeur et entra à l'hôtel.

Il n'avait plus rien à faire à Leningrad.

Un « hooligan » aux yeux injectés de sang, imprégné de vodka comme une éponge, s'amusait à déchirer son vieux blouson de cuir avec ses dents, pour le plus grand plaisir de ses copains. Une vieille Américaine, ravie, mitraillait au Nikon ces éléments anti-sociaux, tout en sirotant un Gaston de Lagrange.

Le bar au rez-de-chaussée du *Leningrad* n'acceptait que les devises, ce qui en faisait le QG des étrangers et des Soviétiques impliqués dans tous les trafics. Fonctionnaire comme tous les Russes, le barman jouait aux cartes dans l'arrière-salle et n'apparaissait qu'au douzième appel. Malko en était à sa seconde vodka. Après un bref moment de

découragement, il s'était remis mentalement au travail.

Pourquoi avoir choisi l'Union Soviétique, pays très surveillé, pour cette opération clandestine ? La réponse était simple : il s'agissait de gens protégés à l'Est et recherchés à l'Ouest. Ce qui s'appliquait à tous les groupes terroristes palestiniens et assimilés. Certes, les Soviétiques n'aimaient pas beaucoup ce genre d'activités, mais ils avaient toujours peu ou prou protégé les groupuscules se livrant au terrorisme, les entraînant et leur permettant de transiter librement dans les pays sous influence du KGB. Il n'avait vu les trois hommes que de dos. Impossible de dire s'ils étaient arabes ou non.

À côté de lui, le « hooligan » dévorait à belles dents la manche de son blouson. Malko laissa quelques marks finlandais sur la table et se leva. Son chauffeur attiré l'accueillit avec des manifestations de joie touchantes.

— *Sovietskaya*, dit Malko.

L'autre parut quand même surpris : dans une ville comme Leningrad, se contenter de faire la navette entre deux hôtels, il n'y avait que ces fous de capitalistes pour faire ça. Mais les porteurs de dollars avaient tous les droits.

Malko surveillait le hall d'entrée du *Sovietskaya*, allant de la Beriotzka, dans l'autre bâtiment, à l'esplanade où les bus chargeaient les touristes. Ignorant même si Aija Sunblad se trouvait à l'hôtel. Peut-être allait-elle revoir celui à qui elle avait remis le sac.

Deux heures plus tard, il la vit entrer. Portant quelques modestes paquets. Qu'avait-elle bien pu trouver à acheter ? Il était sept heures. Stoïque, il continua sa garde jusqu'à neuf heures, assistant au départ pour les ballets et le cirque. Son chauffeur commençait à se décourager. Malko lui redonna encore un paquet de Marlboro et cinq dollars, au cas où il aurait besoin de lui et alla grignoter un sandwich au saucisson à l'ail dans la petite cafétéria de l'hôtel.

Neuf heures ! Les restaurants soviétiques fermaient tôt. Aija n'allait pas dîner. Ou quelqu'un était venu la voir. Malko pensa soudain à l'immense restaurant du dernier étage et s'y rua. Plein de kolkhosiens, mais pas de Finlandaise. S'enhardissant, il redescendit au seizième étage, un peu au hasard.

La babouchka n'était pas là. La porte du 1634 l'attirait comme un aimant. Que faire ?

Aija Sunblad, assise sur le lit étroit, maquillée, habillée, guettait les

bruits du couloir, le cœur battant la chamade. Il était près de dix heures du soir et les occupants du *Sovietskaya* étaient tous dans les restaurants. Ensuite, on ne pouvait plus manger en Russie. Mais elle n'avait pas faim. Quand on frappa à la porte, elle se leva si brutalement qu'elle renversa un verre.

La porte s'ouvrit en grinçant sur une silhouette trapue. Un homme vêtu d'un gros blouson de cuir foncé avec une chemise ouverte et des jeans. D'un élan sauvage, Aija se jeta contre lui, écrasant sa grosse bouche sur la sienne. La moustache fournie lui piqua délicieusement la peau, l'odeur du cuir la fit chavirer. Son corps en tremblait d'excitation. Une cuisse massive se glissa entre les siennes et elle la serra de toutes ses forces, frottant son mont de Vénus contre le jeans. Elle sentait des mains qui la palpaient, qui lui arrachaient les bretelles de son soutien-gorge. Une main releva la jupe de son tailleur, atteignit son ventre. Appuyée au mur de la salle de bains, elle défaillait...

Comme une poupée molle, elle se laissa glisser le long de l'homme, sans un mot.

À genoux sur la moquette râpée, elle défit avec des gestes maladroits et fébriles la ceinture et le zip du jeans qui tomba à terre. Son crissement lui envoya une décharge électrique dans la colonne vertébrale. Son cœur cognait contre ses côtes comme si elle avait couru un marathon.

Violamment, elle tira sur le slip qu'elle baissa sur les cuisses velues. (Un ridicule slip orange en coton.) Puis, émerveillée, elle contempla quelques secondes ce qu'elle venait de libérer. Un sexe extraordinairement long, bien qu'encore au repos. Le gland décalotté reposait sur la cuisse, près de vingt centimètres plus bas. Elle leva la tête, rencontra le regard fat de son propriétaire. Depuis son plus jeune âge, ce dernier avait été habitué à cette admiration, mais il ne s'en lassait pas. Depuis qu'il s'était dévoué corps et âme à la politique, il joignait l'utile à l'agréable. Aija n'était pas la première femme qu'il mettait à son service de cette façon. Il n'en éprouvait qu'un plaisir fugitif et violent, son cerveau cessant rarement de fonctionner, axé sur une idée fixe : la destruction d'Israël. Ses traits réguliers, ses yeux clairs et son charme auraient pu en faire un play-boy : il avait choisi une autre voie. Ses doigts saisirent la nuque d'Aija, approchant son visage de son ventre.

Goulûment, elle l'enfourna dans sa bouche, le soulevant entre ses deux mains réunies en coupe. Bien entendu, étant donné sa taille, il lui était impossible de l'avalier complètement, mais elle sentait sa masse heurter le fond de sa gorge et les larmes lui en venaient aux yeux.

Bien calé sur ses jambes légèrement écartées, l'homme se laissait faire, caressant distraitement les cheveux blonds. Peu à peu, sous la bouche et les doigts de sa partenaire, son sexe se dressait le long de son

ventre. Véritablement monstrueux. Il n'avait guère augmenté de longueur, mais le sang se ruait dans le corps caverneux, le transformait en un mât d'une rigidité impressionnante. Aija ne se lassait pas de le caresser, passant de l'énorme extrémité cramoisie à la hampe veinée de bleu, légèrement recourbée. Subrepticement, elle glissa ses doigts dans son ventre à elle et elle jouit immédiatement... L'homme n'en avait cure. Le sang affluait dans son bas-ventre et son plaisir augmentait sans cesse. Il avait l'impression d'avoir à ses pieds la plus docile des putes. Ce n'en était pas une et c'était encore meilleur.

Maintenant, Aija faisait rouler la hampe entre ses doigts comme un monstrueux cigare, tandis que sa bouche engouffrait l'extrémité mafflue. Cette combinaison arracha une plainte de plaisir à l'homme et elle lui offrit en écho un gémissement passionné.

— Jamais je ne t'ai vu aussi gros ! murmura-t-elle pendant une courte pause.

Dès leur première rencontre, ce sexe avait été sa folie. Une envie irréprensible. Son amant s'était amusé à la prendre dans les endroits les plus invraisemblables, elle n'avait jamais dit non. Le seul fait de toucher ce gros cylindre à travers son jeans dans un endroit public la faisait jouir.

Sans vraie douceur, il la releva et regarda autour de lui. Docile, elle attendait, le ventre en feu et trempé. Il la traîna jusqu'à la table de bois, la débarrassa d'un revers et la fit s'y allonger sur le dos, la tête renversée en arrière, légèrement pendante dans le vide. Juste à la hauteur de son sexe. D'elle-même, elle ouvrit la bouche. Dans cette position, sa gorge était dans l'alignement de sa cavité buccale. Avec une lenteur sadique, l'homme s'y enfonça bien dans l'axe, jusqu'à ce que tout son sexe s'y soit englouti. C'était hallucinant ! Les larmes perlaient aux yeux d'Aija, elle avait l'impression d'étouffer, et, en même temps, ce viol inhabituel inondait son ventre.

L'homme commença à aller et venir, se servant de sa bouche comme d'un sexe ! Elle aurait voulu lui dire qu'elle aurait préféré qu'il prenne son ventre, mais il s'en moquait. Elle en était folle. L'idée d'être privée un jour de ce membre gigantesque lui donnait des sueurs froides...

L'homme s'était penché et lui triturait les seins avec un sadisme dont elle raffolait. Son mouvement s'accéléra et brutalement, il lâcha dans sa gorge un jet de semence avec un cri rauque. Tout son corps en fut secoué. Encore en train de jouir, il la retourna d'un coup, l'amena à genoux contre le bord de la table et lui entra son membre par-derrière d'un seul coup, lui arrachant un hurlement de plaisir et de douleur. À peine dégonflé, le sexe faisait presque éclater son vagin et elle se sentait remplie jusqu'à la matrice.

En quelques coups de reins, il l'amena à l'orgasme, ressortit, tâtonna un peu et lui arracha un hurlement quand il força l'ouverture

de ses reins. Avant d'avoir joui, il n'y était jamais parvenu... Aija criait sans arrêt, parcourue de sensations si violentes qu'elle avait l'impression de mourir.

Les mains crispées sur ses hanches, l'homme se servait de ses reins comme il avait utilisé sa bouche, avec un égoïsme total. Ce qui l'excitait, c'était de se regarder, de voir l'énorme colonne brune s'enfoncer de toute sa longueur dans l'ouverture distendue et d'entendre les râles de la jeune femme.

Les hurlements d'Aija Sunblad s'entendaient jusqu'aux ascenseurs. Heureusement, la « babouchka » n'était toujours pas revenue et les voisins se trouvaient toujours au restaurant.

Malko, dans le couloir, surveillait à la fois la porte du 1634 et les ascenseurs... Il ne regrettait pas d'être revenu au *Sovietskaya*... Aija était presque à coup sûr avec l'homme à qui elle avait remis le sac marron. Il était passé sous le nez de Malko, qui, ne le connaissant pas, avait peu de chance de l'identifier. Maintenant, il fallait attendre qu'il sorte. Au minimum, voir son visage et, au mieux, le suivre.

L'homme donna un dernier coup de reins et, son désir ému, se retira, encore à des dimensions étonnantes. Aija était couverte de sueur, son cœur battait à 150 pulsations et elle ne sentait plus le bas de son corps. Et pourtant, elle était merveilleusement heureuse. Morte de plaisir, avec l'impression que cette grosse bielle était encore au fond d'elle. Son partenaire remonta tranquillement son slip orange et son jeans et s'assit sur un des lits jumeaux avant d'allumer une cigarette. Aija se remit debout et tituba jusqu'à lui pour se laisser tomber, blottie dans ses bras. Elle glissa une main sous sa chemise, caressant les poils noirs de sa poitrine. Il lui flatta le cou.

— Tu as été très bien au musée, remarqua-t-il.

— Merci, souffla-t-elle.

Il faisait rarement des compliments. Il élevait rarement la voix aussi. C'était un introverti qui pouvait passer des heures, seul, à réfléchir. La vie clandestine, avec ses contacts limités, avait encore accentué ce trait de caractère. Aija s'était aperçue qu'elle ne savait de lui que ce qu'il lui avait dit. D'ailleurs, dès qu'elle se trouvait en sa présence, son désir était tel que le reste s'estompait. Réalisant qu'il s'était à peine servi de son ventre, elle se sentait frustrée, mais il avait horreur d'être forcé. Elle attendrait un peu puis le prendrait dans sa bouche. C'est une caresse à laquelle il ne résistait pas.

— Maintenant, demanda-t-il d'une voix posée, dis-moi tout ce qui s'est passé à Helsinki.

Il était aussi calme que s'il venait juste de bavarder. Doué d'une insensibilité totale. À part quelques satisfactions sexuelles, c'était un ascète : pas de cigarettes, pas d'alcool et il se nourrissait n'importe comment...

Aija se lança dans un récit complet et circonstancié.

Il l'écouta d'abord sans l'interrompre, puis l'interrogea longuement sur le journaliste autrichien, et, pour conclure, hocha la tête.

— Tu as bien réagi.

Elle leva les yeux sur lui et dit d'une voix mal assurée :

— Cet homme... il était avec Fredrik quand... Et je suis presque sûre de l'avoir vu au musée, aujourd'hui. Il me surveillait. Il a dû te voir.

Elle sentit son voisin se raidir.

— Tu es sûre ?

Il n'y avait aucune tendresse dans sa voix.

Elle inclina la tête sans répondre. Se dégageant, il tira vers lui son attaché-case et l'ouvrit. À l'intérieur il y avait comme toujours plusieurs lettres prêtes à être envoyées. Ali écrivait beaucoup, ne pouvant guère voyager. Dessous se trouvaient un gros pistolet et un walkie-talkie. Il le prit.

Le bruit des portes de l'ascenseur qui s'ouvraient alerta Malko. C'était déjà arrivé trois fois depuis le début de sa planque. Il fit quelques pas dans la direction opposée au palier puis revint sur ses pas, comme s'il arrivait d'une chambre au fond du couloir. Juste après la chambre d'Aija, il croisa deux hommes qui s'effacèrent pour le laisser passer. La faible lumière du couloir ne lui permettait pas de voir leur visage.

Il allait atteindre le palier lorsqu'une main se plaqua brutalement sur sa bouche et un violent coup de genou dans les reins le projeta en avant. Il comprit trop tard que les deux hommes étaient revenus sur leurs pas. Ce n'étaient pas de simples clients du *Sovietskaya*. Absorbé par sa surveillance, il n'avait pas pensé à cette menace... Tout cela traversa son cerveau en quelques secondes.

Son menton heurta douloureusement le sol. Il voulut prendre appui sur une main pour se relever mais une chaussure la lui écrasa, le clouant au sol. L'autre n'avait pas lâché prise, l'empêchant de crier. Tous deux devaient être entraînés aux sports de combat car ils ne faisaient aucun mouvement inutile et ne disaient pas un mot. L'un d'eux lui tordit les bras derrière le dos pour le forcer à se remettre debout. Ils le poussèrent violemment à travers le couloir mal éclairé. Il

se débattit, mais ils le tenaient trop solidement. Il se demandait ce qu'ils voulaient. C'eût été facile de le poignarder, même s'ils ne souhaitaient pas utiliser d'arme à feu.

Ils arrivaient au fond du couloir. Brutalement, ils le projetèrent de toutes leurs forces contre le mur, l'étourdissant. En un clin d'œil, un des deux le lâcha, se rua sur la baie vitrée du fond du couloir et l'ouvrit. Il revint vers Malko, se baissa et lui saisit les chevilles, le décollant du sol. L'autre poussa, le rapprochant de la fenêtre.

Inexorablement, ils gagnaient du terrain. Il aperçut seize étages plus bas le ciment du parking faiblement éclairé.

Malko se débattit désespérément, poussa un hurlement. Maintenant, sa tête dépassait à l'extérieur. Il s'accrocha de toutes ses forces au rebord de la fenêtre, arc-bouté, sachant qu'il ne faisait que gagner quelques secondes sur l'éternité.

CHAPITRE IX

— Vous allez arrêter de vous battre comme des voyous !

La voix de femme avinée et éraillée retentit dans le couloir désert comme un coup de tonnerre. La silhouette massive de la « babouchka » qui venait de réapparaître, à l'autre bout du couloir ! Jamais Malko n'avait été aussi content de parler russe. À pleins poumons, il hurla :

— *Tovaritcha*, appelle la milice, ils veulent me voler. Ce sont des hooligans.

Ses deux agresseurs le tenaient toujours, mais il les sentait hésitants. Ils échangèrent rapidement quelques mots en arabe et il se démena de plus belle. D'un dernier effort, ils tentèrent de le faire passer par-dessus la rambarde de la fenêtre, mais Malko, galvanisé par l'arrivée de la Soviétique, s'accrocha comme un beau diable. La babouchka fonçait vers eux en tanguant, proférant des menaces effroyables à leur égard.

Brusquement, ils lâchèrent Malko qui tomba lourdement à terre. Il les aperçut du coin de l'œil s'engouffrer dans l'escalier de secours. Tandis qu'il se relevait, il vit la babouchka les mains sur les hanches, le foulard noué sous le menton, qui contemplait la déroute des deux tueurs.

— *Karacho* ! lança-t-elle d'une voix de stentor. Dans quelle chambre es-tu, *toravitch* ?

Grâce à l'éclairage chiche du couloir, elle prenait Malko pour un Russe. Il ne la détrompa pas.

— Je crois que je vais boire une vodka, avant de monter me coucher. Heureusement que tu étais là.

Elle retourna s'asseoir dans sa niche, derrière le samovar.

— Je suis là, proclama-t-elle, et si ces voyous reviennent, j'appelle la milice.

Malko appuya sur le bouton de l'ascenseur. Inutile de s'éterniser. Les deux tueurs avaient depuis longtemps filé, quant à l'homme qui se trouvait avec Aija, sa seule chance de l'identifier était de l'intercepter lorsqu'il sortirait de l'hôtel. Mais cela voulait dire passer la nuit en planque et risquer de se faire remarquer. S'il se faisait embarquer par la milice, cela se terminerait au KGB.

Arrivé en bas, il traversa le hall désert et eut un choc. Deux miliciens en casquette plate à parement rouge contrôlaient les sorties. Ils

barrèrent la route à Malko :

— *Dokumenti ?*

Il tendit son passeport US qu'ils feuilletèrent avant de lui rendre et de le laisser passer.

— *Spasiba. Losvidanya.*

Miracle : son taxi était toujours là ! Ils partirent dans les rues désertes de Leningrad. Malko était encore choqué. Sans le système soviétique, il serait en ce moment transformé en pulpe après une chute de seize étages. Malgré cet épisode, il ne regrettait pas son voyage. Un coin de voile s'était levé, mais il avait hâte de retourner à l'Ouest. Ceux à qui il s'était attaqué ne pouvaient être qu'au mieux avec les autorités soviétiques. À défaut de le défenestrer, le faire arrêter par le KGB ne serait pas mal non plus.

La file d'attente s'allongeait devant le vol Leningrad-Helsinki-Paris. Pas d'Aija Sunblad.

Malko était nerveux, redoutant un problème de dernière minute. L'agression de la veille était aussi inattendue que féroce. Qui était l'amant d'Aija pour que ses amis veulent défenestrer un indiscret ? Ce n'était sûrement pas pour protéger sa pudeur...

Il arriva devant l'Immigration, tendit tous ses papiers que le garde-frontière éplucha. Ensuite, ce fut le douanier. Il dut montrer ses kopeks. Bien que valant à peine son poids de papier, le rouble était interdit à l'exportation.

La salle d'attente était bourrée. Il ne fut tranquille qu'en montant dans l'Airbus et en retrouvant sa première coupe de Moët avec la civilisation. Les compagnies capitalistes étaient à Aeroflot ce qu'une Ferrari est à une Deux Chevaux. La campagne pelée fit place à la Carélie. Quarante minutes de vol jusqu'à Helsinki. Il regarda son passeport bidon : il le garderait en souvenir.

Il fut soulagé de trouver à l'aéroport d'Helsinki un vrai taxi qui ne demandait pas à être payé en cigarettes ou en saucisson. Direction l'ambassade US. Il avait beaucoup à raconter...

Quand il pénétra dans le bureau de Donald Gast, ce dernier posa son cigare, se leva et vint l'étreindre !

— Votre retour est la meilleure nouvelle depuis l'élection du Président ! fit-il chaleureusement. On était quand même inquiets. Ça s'est bien passé ? Vous avez réussi ?

— Presque, fit Malko, commençant son récit...

Trente secondes plus tard, ils furent rejoints par Jim Mac Lane. La mine des deux hommes s'allongea quand ils découvrirent qu'il n'avait pas identifié le mystérieux amant de la Finlandaise. Le récit de la tentative de meurtre dont il avait été victime leur arracha une exclamation furieuse.

— Des types comme ça sont protégés par le KGB, commenta le chef de station de la CIA. Autrement, c'est impensable. Ce sont des Palestiniens, mais lesquels ?

— Je n'en sais rien, avoua Malko.

Le *special agent* du FBI découvrit ses dents chevalines en un rictus dégoûté.

— Ça ressemble à une opération classique de « logistique ». L'amant d'Aija appartient à un groupuscule clandestin qui utilise la fille comme courrier et il la paie en nature. C'est courant. Seulement, il n'y a aucune preuve et les Finlandais ne nous aideront pas beaucoup.

— Je ne suis pas d'accord, objecta Malko. Ces gens-là ne tuent pas pour protéger leur logistique. Or, il y a déjà un mort – Fredrik Skytten – et il aurait dû y en avoir un second. Je pense que nous sommes tombés sur la préparation d'un attentat et ceux qui le préparent essaient de couper les pistes menant à eux.

— Dans ce cas, Aija Sunblad est en danger, remarqua Donald Gast.

— Ils doivent être sûrs d'elle, conclut Malko. Ou ils ne peuvent s'en passer. Vous n'avez pas de nouvelles de Zurich ?

— Pas encore.

— Alors, je ne vois pas ce que je peux faire de plus. Ce qui s'est passé à Leningrad prouve que je suis grillé. Même si Aija ignore qu'on a voulu me tuer, elle seule a pu signaler ma présence. Donc, on lui a recommandé de se méfier de moi... Elle va fuir le contact.

— Qu'est-ce que cela coûte d'essayer ? demanda Jim Mac Lane.

— Un coup de fil, fit Malko.

Une fois de plus, il allait jouer la « chèvre ». Il avait encore dans les oreilles les cris de plaisir de la jeune Finlandaise. Il ne la verrait plus jamais du même œil.

Ils prirent congé les uns des autres et Malko fila vers l'*Intercontinental*. Après l'Union Soviétique, Helsinki paraissait presque gai... Il sortait de sa douche lorsque le téléphone sonna. En une fraction de seconde, il eut reconnu la voix.

— *Yväpäiva*⁽¹²⁾, dit d'un ton léger Aija Sunblad.

— Quelle bonne surprise ! répondit Malko chaleureusement... Je n'osais pas vous rappeler, vous êtes si occupée.

— J'ignorais si vous étiez encore à Helsinki, fit la jeune femme.

S'engageant sur une telle base, la conversation ne pouvait qu'obtenir la médaille d'or de l'hypocrisie...

— Je suis toujours là et serai ravi de vous inviter à dîner.

Aija Sunblad soupira.

— Je vais voir si je peux me libérer ce soir. Je vous laisse un message tout à l'heure.

— J'espère qu'il sera positif, fit Malko.

Il raccrocha, pensif. Il n'aurait pas pensé qu'Aija revienne à l'assaut. Ce ne pouvait être de sa propre initiative... Elle devait avoir l'intention d'en savoir plus sur ce *qu'il* savait. De toute façon, la CIA allait être contente... Il hésita à prévenir Donald Gast, mais préféra attendre un peu.

Il était encore plongé dans ses pensées quand le téléphone résonna. C'était Aija.

— Bonne nouvelle ! annonça-t-elle. Pouvez-vous me retrouver vers dix heures et demie devant le *Kulosaari Casino*, où nous sommes déjà allés ? J'ai du travail à l'Agence jusque-là.

— Merveilleux, approuva Malko. À tout à l'heure.

Il faisait encore grand jour. Pour se distraire, Malko, qui était en avance, se mit à flâner dans les allées bien peignées de Kulosaari. Des ambassades, des villas cossues, des bois, c'était le Neuilly d'Helsinki. Alors qu'il redescendait vers le *Casino*, il dut freiner brutalement pour ne pas emboutir une Mercedes qui sortait d'un garage. Une plaque diplo avec un homme à bord. 25 CD 53. En passant, il vit à côté de la porte d'entrée d'une villa une plaque de cuivre signalant l'ambassade d'Iran.

Mais, à part l'habituel panneau de photos à côté de la porte révélant les « atrocités » irakiennes, aucun signe n'indiquait une ambassade. Même pas une antenne sur le toit... Il continua dans les allées tranquilles pour déboucher sur le grand parking juste en face du *Casino*. Il n'y avait guère qu'une dizaine de voitures. Pour gagner le restaurant il fallait franchir un petit pont sur un bras de mer, à une centaine de mètres.

Malko mit la radio. Il était presque dix heures et demie. Il écouta les nouvelles sur Radio-Moscou et quelques instants plus tard, regarda dans le rétroviseur si la voiture d'Aija Sunblad ne débouchait pas du chemin remontant vers le centre de Kulosaari.

Personne, sauf un piéton qui venait dans sa direction. Une tête bizarre avec de grandes oreilles et des cheveux abondants et très noirs. Agacé par la voix sucrée de la speakerine de Radio-Moscou, il se pencha pour chercher une autre station. Le sentiment d'être observé lui fit tourner la tête, quelques secondes plus tard. Le piéton venait de s'arrêter à la hauteur de sa portière. Il vit deux yeux noirs, une grosse bouche trop rouge presque féminine et ces étonnantes oreilles de

Mickey... Il crut d'abord que l'homme voulait lui demander un renseignement et posa la main sur le bouton déclenchant l'ouverture de la glace. Puis, quelque chose dans les yeux de l'inconnu l'alerta.

Instinctivement, il ouvrit brutalement la portière. Surpris, l'homme aux oreilles de Mickey tituba, sous le choc du lourd battant d'acier. Malko eut le temps de voir qu'il serrait dans sa main droite un pistolet automatique prolongé par un silencieux. Il leva son arme, visant Malko, et tira, déséquilibré. Le projectile heurta le montant de la porte, tandis que Malko se rejetait en arrière sur son siège.

L'inconnu recula encore, une lueur folle dans ses yeux noirs. Tenant le pistolet à deux mains, il visa cette fois soigneusement. Malko avait mis en route. Comme un automate, il passa la marche arrière et écrasa l'accélérateur.

Cette fois, il n'entendit même pas la détonation, mais un trou apparut dans la glace, à quelques centimètres de son visage... Il ne pensait plus, s'attendant à chaque seconde à recevoir une balle dans la tête. Du coin de l'œil, il aperçut le tireur, suivant le déplacement de la voiture. À moins d'être nul, il ne pouvait pas le rater.

Un coup de feu claqua.

Malko l'enregistra, surpris, et en même temps, aperçut l'homme au pistolet vaciller et abaisser son arme, comme pris d'une fatigue soudaine. Malko écrasa le frein, regarda autour de lui. Derrière sa voiture se dressait une silhouette féminine, un foulard dissimulant les cheveux, des lunettes noires en dépit du crépuscule et un pantalon. Elle aussi avait une arme : un automatique au très long canon. Malko reporta son attention sur le tueur. Celui-ci s'éloignait, tenant toujours son arme à bout de bras. Il le vit ouvrir la portière d'une Mercedes et se laisser tomber dedans. Malko déchiffra la plaque : 25 CD 53. Celle qu'il avait vue sortir de l'ambassade d'Iran.

Elle démarra aussitôt, s'engageant à toute allure dans le chemin menant au centre de l'île.

La femme qui avait tiré se jeta, elle, dans une Golf grise qui se lança à la poursuite de la Mercedes ! Malko fit jaillir le gravier sous ses roues et démarra à son tour, en proie à des sentiments multiples. Qui était le tueur et surtout, qui l'avait sauvé ?

Les trois véhicules débouchèrent sur Kulosaarentie, l'allée centrale filant vers le freeway 170. La Mercedes y plongea, en direction du centre, suivie des deux autres véhicules. La Mercedes roulait à tombeau ouvert, zigzaguant légèrement, talonnée par la Golf.

Ils traversèrent Helsinki en trombe et la Mercedes 190 bifurqua vers le nord, prenant l'autoroute 79. Le diplomate iranien cherchait-il à les semer ou allait-il dans un endroit précis ?

Vantaa. Une agglomération de petits immeubles plutôt modestes perdus au milieu des bois. Ils avaient depuis longtemps dépassé l'aéroport et traversé le premier et le second Ring. La Mercedes tourna à gauche, dans une sorte de sentier sinuant entre des buildings disséminés dans un bois de sapins. De loin, Malko vit s'ouvrir la porte télécommandée d'un parking souterrain. La voiture s'y engouffra et le battant se referma aussitôt derrière elle.

La Golf avait continué, pour stopper devant l'immeuble. Malko, gêné par des promeneurs qui venaient de déboucher devant lui, dut ralentir. Il vit la conductrice de la Golf se précipiter à l'intérieur du bâtiment. Lorsqu'il y parvint à son tour, elle avait disparu. Il inspecta rapidement la rangée de boîtes aux lettres. Tous les noms étaient finlandais, sauf un : Mr Moktar Godzadeh. Appartement 1208.

Un des quatre ascenseurs était là. Il appuya sur le bouton du 12^e. L'ascension lui parut interminable.

Quand la porte s'ouvrit au 12^e, il aperçut devant lui la femme qui l'avait sauvé, de dos. Elle se retourna au bruit, son pistolet prolongé par un silencieux à la main. Elle avait retiré ses lunettes noires. C'était Samira Beaj. La jeune Libanaise adressa à Malko un signe impérieux.

— Viens vite.

Elle attendait devant un des ascenseurs desservant les appartements en façade. Malko n'eut pas le temps de poser de questions : la cabine arrivait. La porte s'ouvrit, révélant le visage livide de Moktar Godzadeh. Il n'avait plus son pistolet à la main et comprimait sa chemise où s'élargissait une grande tache de sang. Il esquissa un geste de défense. Samira, le bras tendu, comme au stand, tira.

Deux fois, une rafale de deux. Deux projectiles dans le visage, deux dans la poitrine. Quatre petits « ploufs ». Moktar Godzadeh s'effondra le long de la paroi du fond, tandis que la porte de l'ascenseur se refermait. La Libanaise se retourna vers Malko, le visage à peine altéré.

— Il faut partir vite, fit-elle, retrouvons-nous chez moi. Je t'expliquerai.

Son pistolet disparut dans la poche de son pantalon et elle s'enfuit par l'escalier. Malko revint à l'ascenseur par lequel il était monté. Il dut l'attendre un peu, et, quand il débarqua au rez-de-chaussée, la Golf avait disparu. Personne ne semblait encore s'être aperçu du meurtre de l'Iranien. Il regagna sa Volvo et reprit la route d'Helsinki. Une foule de questions se pressaient dans sa tête.

Quel était le lien entre Godzadeh et Aija Sunblad ?

Qui était Godzadeh ?

Et surtout, qui était vraiment Samira ?

Il était encore sous le coup de ce qui s'était passé lorsqu'il parvint au centre. Il regarda sa montre : à peine onze heures et quart. Ce fut plus

fort que lui. Apercevant une cabine téléphonique, il stoppa et composa le numéro d'Aija Sunblad.

Pas de réponse. Il recommença pour plus de sûreté, puis pensa à l'agence STT. Cette fois, on la lui passa tout de suite.

— Aija ?

Il y eut un long « blanc », puis la voix de la journaliste demanda :

— Qui... Qui est-ce ?

— Vous avez oublié notre rendez-vous ? dit Malko.

Le « blanc » fut encore plus long... À distance, il pouvait sentir le trouble de la jeune Finlandaise. Elle parvint à dire avec une gaieté forcée :

— Oh, mon Dieu, je n'avais pas vu passer le temps. Il y a tellement de travail.

Sa voix ressemblait à un croassement.

— Ce n'est pas gentil, insista Malko, je meurs de faim.

— Mais tous les restaurants sont fermés maintenant, objecta-t-elle.

Il la sentait aux abois. C'était peut-être le moment de la faire craquer.

— Écoutez, fit-il, je viens vous chercher, nous trouverons bien un endroit pour grignoter quelque chose.

Il raccrocha sans lui laisser le temps de protester. Samira Beaj attendrait.

Aija Sunblad sortit du 22 Yrjönkatu et regarda autour d'elle. Malko agita le bras par la vitre ouverte de la Volvo et elle avança vers lui. Ses traits étaient crispés et elle prenait visiblement sur elle pour sourire. Elle prit place à côté de lui.

— J'ai un peu de saumon fumé et de harengs à la maison, dit-elle d'un ton enjoué, plutôt forcé. Si vous voulez vous en contenter... Avec de la vodka, ce n'est pas trop mauvais. Je suis désolée de vous avoir posé un lapin. Il fallait que je termine un article.

— C'est parfait, assura Malko, en redescendant vers Esplanaden.

Cette affaire était un théâtre d'ombres où les personnages changeaient d'allure selon la lumière. Aija Sunblad faisait partie de ses adversaires, mais à quel titre ?

Dans l'ascenseur, ils demeurèrent silencieux, elle évitait son regard. Son intérieur était comme il pouvait s'y attendre assez impersonnel et confortable. Pour donner un peu de vie aux meubles scandinaves, il aurait fallu tout le talent de Claude Dalle. Aija mit de la musique classique et disparut dans la cuisine, laissant Malko dans un petit living. Elle revint avec un grand plateau chargé de tout un assortiment de poissons fumés et une bouteille de Finlandia, dont elle remplit

aussitôt deux verres. Levant le sien, elle lança d'une voix plutôt fausse :

— À nos retrouvailles.

Elle but d'un coup. Il lui semblait qu'elle tenait absolument à prendre un peu d'assurance. Ses gestes étaient encore brusques et ses yeux le fuyaient.

Ils se mirent à manger. Elle picorait.

Le saumon était délicieux, la vodka glacée et chaque fois que Malko croisait le regard des yeux émeraudes, il entendait les cris de Leningrad. Le cou de la jeune femme le fascinait. On aurait dit une ouled-nail. Elle buvait autant que lui et ses pommettes rosissaient.

— Je vais faire du café, proposa-t-elle.

La tension, entre eux, était presque palpable. De toute évidence, Aija ne pensait jamais le revoir.

Malko demeura seul quelques instants. Puis, mû par une impulsion irrésistible, il se leva et franchit la porte de la cuisine. Aija se retourna et il vit de la panique dans ses yeux. Il s'approcha par-derrière et, se collant à elle, il emprisonna ses seins, dans ses mains, enfouissant sa bouche dans son long cou. Elle frémit à peine et dit d'une voix tremblante, presque suppliante :

— Soyez sage.

Malko n'avait pas envie d'être galant. Presque à coup sûr, Aija l'avait envoyé à la mort. Il la sentait fermée, sur la défensive. Elle avait eu le temps de se reprendre et il ne lui arracherait rien. Alors, autant se payer sur la bête... Il la fit pivoter et devina dans ses yeux verts une sorte de résignation muette.

Quand il l'embrassa, ses grosses lèvres s'écartèrent docilement. Puis elle lui échappa, filant dans le living.

Il la rattrapa sur le canapé. Elle ne luttait plus.

Il défit les boutons de son chemisier, révélant des seins aigus et pleins, puis fit glisser la jupe, découvrant un slip en dentelles noires. Quand Malko la caressa, elle se tendit juste un peu, mais le laissa faire. Elle se comportait comme une adolescente résolue à accomplir un rite sexuel sans en avoir vraiment envie.

Cette passivité résignée finissait par exciter Malko. Aija gardait ses yeux superbes obstinément fermés. Sa respiration s'était à peine accélérée. Il fit descendre le slip le long de ses cuisses, qui resta accroché à une de ses chevilles. Voulant voir jusqu'où irait cette étrange soumission, il se libéra et lui pencha la tête vers son membre raidi. Elle résista.

— Non.

— Si, dit-il.

Il pesa sur son long cou et, finalement, elle le prit dans son énorme bouche, lui administrant une fellation inouïe de délicatesse. Mais sans aucune passion. À tel point que ce fut Malko qui l'écarta. D'elle-même,

elle se retourna, agenouillée, la croupe haute sur l'étroit canapé et dit d'une voix sans timbre :

— Prenez-moi comme ça.

Il se rua en elle et eut du mal à la pénétrer tant elle était contractée. C'était presque un viol. La tête dans ses bras, elle le laissait la pilonner.

Quand il explosa au fond de son ventre, elle ne manifesta rien, demeurant dans la même position jusqu'à ce qu'il se retire. Puis, elle le fixa avec un regard absent et dit :

— C'était très bon.

D'une démarche souple, elle partit vers la salle de bains, laissant Malko partagé entre des sentiments contradictoires. Il aurait pu aussi bien faire l'amour à une poupée de son. Aija réapparut, drapée dans un peignoir en éponge rose et lui adressa un sourire misérable.

— Je suis très fatiguée, est-ce que vous pouvez me laisser ?

Malko, soulagé sexuellement, n'insista pas. Ce qui venait de se passer n'était qu'un bref épisode dans sa lutte contre ces ombres. Ce soir, Aija ne dirait rien. Elle n'avait pas craqué comme il l'avait espéré. Rajusté, il se leva et elle l'accompagna à la porte.

— À bientôt, dit-il en l'embrassant.

Ses lèvres étaient froides comme celles d'une morte.

— À bientôt, dit-elle.

Samira Beaj ouvrit en laissant l'entrebâilleur. Reconnaisant Malko, elle le fit entrer. Enveloppée dans une de ses djellabas quasi transparentes, elle était intensément provocante. Pourtant, ses grands yeux noirs semblaient figés.

Elle toisa Malko et laissa tomber :

— Vous n'avez pas pu vous empêcher d'aller voir Aija, n'est-ce pas ?

— C'est exact, reconnu Malko. Je voulais vérifier quelque chose.

— Vous l'avez vérifié ?

— En partie.

Elle eut un haussement d'épaules résigné.

— Elle sait donner le change quand il le faut. C'est une femme remarquablement intelligente. C'est dommage qu'elle se soit acoquinée avec des gens aussi dangereux...

Malko scruta son regard, soudain triste et froid.

— Pourquoi avez-vous abattu cet homme ? Qui êtes-vous ? Comment savez-vous tant de choses sur Aija Sunblad ?

— Je suis une amie.

— Mais encore ?

— Un de vos homologues, dit Samira Beaj. Je travaille pour mon pays, Israël. Et depuis des mois, je surveille Aija Sunblad.

CHAPITRE X

Le Mossad !

Tout devenait clair ! Malko se dit que ce métier réservait vraiment des surprises. Celle-là, il ne l'avait pas vue venir. Sachant pourtant que la Centrale israélienne avait beaucoup d'agents dormants sous des couvertures diverses dans des tas de pays. Il allait peut-être enfin en apprendre plus. C'est Donald Gast, le chef de station de la CIA à Helsinki, qui allait en faire une tête... *Lui* aurait dû repérer Samira.

— Vous n'êtes pas libanaise ? demanda-t-il.

Instinctivement, il s'était remis à la vouvoyer. Comme s'il avait affaire à une autre femme.

— Je suis juive, lança fièrement Samira. Israélienne et sabra, je parle arabe comme une Arabe et j'ai réellement vécu au Liban. Vous savez, on nous sélectionne très durement, mais je suis heureuse de servir mon pays. Après cette mission, j'irai me reposer quelques mois dans un kibboutz puis je repartirai. Nous sommes sans cesse en danger. Encore plus maintenant...

— Pourquoi ?

L'agent du Mossad eut un sourire amer.

— Les Palestiniens ont mis un quart de siècle à comprendre que, pour nous gêner, il fallait avoir l'opinion internationale avec eux... *L'Intifada* est notre plus grande menace. Peu à peu, l'image d'Israël se brouille et nous perdons certains de nos alliés.

— Vous en avez encore, remarqua Malko. Mais j'ai beaucoup de questions à vous poser.

— J'ai préparé du café, dit-elle, venez.

Il y avait un plateau sur le grand lit bas. Cette phrase rappela quelque chose à Malko. L'Israélienne croisa un bref instant le regard de ses yeux dorés et eut la même pensée. Elle vint s'asseoir à côté de lui.

— Je suis aussi une femme, dit-elle. Rien, dans ma mission, ne m'obligeait à devenir votre maîtresse. Il y avait d'autres moyens pour vous approcher. C'était – elle hésita sur le terme – une... incartade très agréable. Même si j'ai été obligée de le dire à mes chefs. Parce que cela représentait un risque de sécurité, à leurs yeux.

Elle parlait d'une voix douce et lente, pressée contre lui. Malko, pour pratiquer le même métier, savait qu'on ne faisait pas toujours les choses sur commande. Mais son ego en prenait un coup... Les deux

femmes avec qui il avait fait l'amour à Helsinki n'étaient pas vraiment motivées par des raisons personnelles. Samira se leva et sortit du réfrigérateur une bouteille de vodka et une de Cointreau. Elle remplit deux verres et en tendit un à Malko.

— Je connais tous vos goûts, vous savez. Je vous admire beaucoup. Même si parfois, nous n'avons pas eu les mêmes intérêts...⁽¹³⁾

Malko but d'un coup. Il avait hâte de comprendre ce puzzle. Samira trempa les lèvres dans son verre.

— Comment et pourquoi êtes-vous à Helsinki ? demanda-t-il.

— Au départ, j'ai été envoyée ici pour surveiller la délégation du PLO. Dans chaque ville où il y en a une, nous essayons de la « pénétrer ». Ce qui se passe en ce moment, le rapprochement des Palestiniens avec les États-Unis, est très grave pour nous. Et puis, il y a quelques mois, une de nos équipes a traqué un groupe terroriste à Chypre. Des mercenaires commandés par un chef que nous n'avons jamais pu identifier parce qu'il leur a filé entre les mains. Notre équipe a pu les liquider en faisant sauter le véhicule où ils se trouvaient. Dans les documents que nous avons ensuite récupérés, il y avait une photo à moitié brûlée.

— Celle d'Aija Sunblad ?

— Oui. Au départ, bien sûr, nous ignorions qui elle était. Nous n'avons pu la relier à aucun des quatre membres de ce commando.

— Ils appartenaient à quel groupe ?

— Aucun. C'étaient des mercenaires, d'anciens miliciens libanais sur le pavé, recrutés à travers différents intermédiaires, pour des gens qu'ils ne connaissaient même pas. Cela arrive tout le temps. Il y avait un chrétien et trois musulmans, dont deux Chiites. Nous les avons criblés sans trouver rien de significatif à leur égard.

— Et leur chef ?

— Rien non plus. Il a été très habile. Mais au dos de la photo il y avait le cachet d'un photographe finlandais d'Helsinki... Je vous passe les détails, mais nous avons finalement pu identifier Aija Sunblad. Mes chefs ont étudié le problème et décidé que je me concentre sur elle.

— Et qu'ont donné vos recherches ?

L'Israélienne baissa tristement la tête.

— Rien, jusqu'ici. Évidemment, j'ai fait une enquête d'environnement poussée, mais je n'ai pu devenir son intime. Ce qui était le but de ma mission. Elle se méfie. Je n'ai même pas réussi à aller chez elle. Et, ici, à Helsinki, nous n'avons pas d'équipe « action » pour pénétrer son appartement. De toute façon je pense qu'on n'y trouverait rien... Elle est extrêmement prudente.

Malko était de plus en plus intrigué.

— Mais enfin qu'est-ce qui vous fait « être certaine » qu'elle est impliquée avec des terroristes ? Cette photo a pu se trouver dans cette

voiture pour de multiples raisons.

Le visage de son interlocutrice se ferma.

— Vous parlez comme les Finlandais, dit-elle, avec une once de mépris. Jamais Aija Sunblad n'a mentionné un contact avec des gens du Moyen-Orient. J'ai fait le tour de tous ceux qui la connaissent. Elle prétend apprendre l'arabe pour faciliter ses reportages au Moyen-Orient. Or, c'est une région à laquelle la Finlande ne s'intéresse pas du tout. Donc, si elle dissimule ses liens avec un Arabe, c'est pour une bonne raison. D'ailleurs, ce qui s'est passé ensuite le prouve, conclut-elle triomphalement.

— Quoi ?

— Le meurtre de Khalil Aynam, d'abord. Nous savions qu'il travaillait pour les Américains. Ensuite celui de ce Finlandais. Fredrik Skytten.

— Savez-vous pourquoi il a été tué ?

— Non. Mais, maintenant, je suis presque certaine de savoir par qui !

— Qui ?

— Moktar Godzadeh, celui qui a voulu vous abattre ce soir. Celui-là aussi, je l'avais repéré. C'était un faux diplomate, une créature de Ali Akbar Mochtachami, le ministre de l'Intérieur d'Iran. Spécialiste en terrorisme.

« Ensuite, il y a eu le voyage d'Aija à Zurich et Leningrad. Tout cela nous confirme qu'elle est liée intimement à un important réseau terroriste.

— Pourquoi votre pays n'a-t-il pas demandé la collaboration de la police finnoise ?

L'Israélienne eut une moue pleine de mépris.

— Ils sont tout juste bons à attraper des voleurs de poules. Et leur loi interdit les écoutes téléphoniques... Quant aux terroristes, il n'en ont vu qu'à la télévision. Ils s'imaginent que parce que les étrangers sont très peu nombreux chez eux, ils sont à l'abri...

Malko se reversa un peu de vodka.

— Il y a quand même un mystère, dit-il. Comment vous êtes-vous trouvée tout à l'heure en face du *Casino*, armée et prête à intervenir ?

— Remerciez ma Centrale, fit l'Israélienne. Ils ont intercepté des communications radio entre Téhéran et Moktar Godzadeh. Lui donnant des ordres pour une « action ponctuelle » aujourd'hui. J'ai reçu l'ordre de le suivre... Et j'ai agi. Que faisiez-vous à cet endroit ?

— J'attendais Aija Suriblad, fit simplement Malko.

— Je crois que la cause est entendue, conclut l'Israélienne. Il me manque seulement un élément. Pourquoi ce groupe a-t-il pris deux fois le risque d'éliminer physiquement des adversaires, Fredrik Skytten et vous ?

— Pour moi, je crois savoir, fit Malko. Aija m'a vu à Leningrad, elle a dû croire que j'avais identifié celui avec qui elle avait rendez-vous. Quant à Skytten, il en savait sûrement trop sur Aija.

— Il y a sûrement un attentat important en préparation. Ils ont décidé d'utiliser pour base un pays « neuf » comme la Finlande, où la police n'est pas familiarisée avec les problèmes du terrorisme.

Un ange passa. Malko revoyait le long cou gracieux de Aija et entendait ses cris de plaisir dans la chambre de Leningrad. Comment une créature aussi féminine pouvait-elle s'être embarquée dans l'horreur ? Ce n'était hélas pas la première fois qu'un terroriste séduisait une « allumée » et s'en servait. Quelquefois, la victime y laissait la vie... L'Israélienne l'observait.

— Vous n'êtes pas d'accord ?

— Si.

Il lui raconta l'épisode amoureux de Leningrad et elle secoua la tête, accablée.

— L'idiot ! Ces Finlandaises sont tellement assoiffées d'amour qu'elles perdent la tête dès qu'on les baise bien. Il faut absolument identifier cet homme. Celui qui a récupéré le sac. C'est la piste qui nous mènera à quelque chose.

Malko se souvint soudain d'une brève rencontre.

— Et le jeune Libanais que nous avons vu au *Happy Days* ? Lui aussi connaît Aija.

— Walid Jaafar ? Nous l'avons criblé, ici, à Beyrouth et aux États-Unis. Il est complètement clair. Un fils de famille qui fait ses études et n'a jamais été mêlé à la politique. D'ailleurs, il repart bientôt aux USA. Il est amoureux comme on l'est à son âge et cela doit amuser Aija.

— Et ce Moktar Godzadeh ?

— Celui-là, nous le connaissons ! Il a été entraîné dans la Bekaa par les groupes de Hezbollah. Il a déjà commandité plusieurs actions contre nous. Il est sûrement intervenu à la demande de l'homme de Leningrad. Aija vous a vu et le lui a dit.

« À ce stade, vous êtes le seul susceptible d'avoir identifié le responsable de ce qui se prépare. Cela valait la peine de vous éliminer. C'est cela, la clef. Cet Iranien était diplomate, les risques étaient limités : une expulsion, mais les avantages énormes. Et Aija a essayé de vous donner le change ensuite en vous laissant la « séduire ».

— Vous ne risquez pas des problèmes, après ce qui s'est passé ce soir ? demanda-t-il.

Un sourire de l'Israélienne le rassura.

— Personne n'a pu m'identifier ni même me soupçonner. Le pistolet que j'ai utilisé est déjà dans notre ambassade. Et la SUPO n'a aucune expérience de ce genre d'affaires.

— La CIA sait qui vous êtes ?

— Non. Nous sommes alliés, mais nous ne nous disons pas tout... À cause de l'incident de ce soir, mes chefs m'ont autorisée à vous parler. Bien entendu, vous pouvez aussi rendre compte.

Elle avait un langage totalement militaire. Cela intriguait Malko. Comme sa double personnalité. Cette femme épanouie et sensuelle avait froidement tué un homme deux heures plus tôt.

— Sans me dire votre nom, dites-moi au moins qui vous êtes, demanda-t-il.

— J'appartiens à Tsahal, j'ai le rang de capitaine, j'ai même servi en uniforme avant d'être recrutée par la branche militaire du Mossad. C'est tout ce que je peux vous dire.

Son sourire était un peu crispé. Elle rappelait à Malko Natalya, la jeune Soviétique de Kaboul⁽¹⁴⁾. Même physique attirant, même dévouement à son pays, même froideur et même passion amoureuse. Une nouvelle race de femmes qui vivaient vraiment comme des hommes... Ils s'observèrent quelques instants.

— Et maintenant ? demanda-t-il.

— L'enquête continue. Il faut identifier l'amant d'Aija et ensuite essayer de prévoir ce qu'il prépare pour l'en empêcher. Yasser Arafat vient en Finlande dans quelques semaines. Ils ont peut-être l'intention de l'assassiner...

Malko sourit :

— Vous ne pleurerez pas des larmes de sang...

Samira ne broncha pas.

— Je hais tous les Palestiniens, dit-elle simplement. Ils veulent nous détruire comme les Nazis pendant la dernière guerre. Mais mon gouvernement peut avoir des raisons d'épargner Yasser Arafat. Pour le moment. Les Américains sont tombés amoureux de lui, ajouta-t-elle avec une ironie amère. Ils oublient vite les crimes qu'il a commis.

Malko se leva, il n'avait pas envie de prolonger cette discussion. Maintenant, un grand coin de voile s'était levé... Il savait où se trouvaient ses amis et ses ennemis. Le pivot de tout était Aija Sunblad, qui était sur ses gardes et prête à tout.

— Je vais rendre compte, dit-il. Nous nous parlerons.

— Pas au téléphone, précisa l'Israélienne. On ne sait jamais. Je ne crois pas totalement les Finlandais.

Elle se leva à son tour et l'étreignit, levant le visage vers lui avec un sourire très doux.

— Un jour, j'espère que nous connaîtrons la paix, dit-elle. Et que vous viendrez dans mon pays.

Son corps transmettait le même message. Elle le regarda prendre l'ascenseur.

La rue était calme et sombre et ses pas résonnaient sur le macadam. Helsinki dormait. Il longea le port avec ses gros ferry-boats, regagnant

l'Intercontinental. Se demandant comment remonter au mystérieux amant de la Finlandaise.

— Le Mossad ! Ah, les chiens !

Le chef de station de la CIA ne décolérait pas. Penser que les Services israéliens avaient implanté un réseau sous son nez et celui des Finlandais ! C'étaient vraiment les plus forts.

Une cellule de crise était réunie à l'ambassade U.S. Le meurtre du diplomate iranien faisait la une des journaux finlandais qui l'expliquaient par un règlement de compte. Les membres de la mission du PLO avaient tous été interrogés et juraient qu'ils n'y étaient pour rien... Jim Mac Lane rompit le silence :

— La présence de cette Israélienne prouve au moins que j'étais sur la bonne piste. Il faut conjuguer nos efforts.

Le représentant de la CIA fit la grimace.

— Je n'aime pas beaucoup travailler avec les « schlomos », dit-il. Ils nous ont souvent baisés dans le passé. Ils sont trop tordus et nous n'avons pas les mêmes intérêts...

— OK, OK, fit le *special agent* du FBI. Au moins, faisons semblant pour le moment.

— D'autant, continua Donald Gast, qu'ils n'ont rien trouvé. C'est Malko qui a débusqué le lièvre.

— Sauf si elle ne m'a pas tout dit, objecta ce dernier. Moi aussi, je connais les Israéliens. Ils abattent rarement toutes leurs cartes...

Jim Mac Lane prit sa tête chevaline entre ses mains et gémit.

— *Wait a minute* ! On dirait que vous êtes en train de vous disputer une élection. Il s'agit de mettre des terroristes hors d'état de nuire ! Un point c'est tout ! Unissons nos efforts. Si nous allons raconter notre histoire aux Finlandais, ils vont tout balancer à Aija Sunblad qui rentrera dans sa coquille après avoir prévenu son copain. Il y a une opération en cours à partir d'ici. Il faut la démolir.

« Avec ou sans les Israéliens, OK ?

— OK, fit Donald Gast de mauvaise grâce.

Malko intervint alors.

— Je connais la silhouette de l'amant d'Aija et c'est tout. Nous supposons qu'il est arabe. À part ça, rien. Comme il y a peu de chances qu'il se pointe ici, c'est à nous de trouver sa planque et d'abord de l'identifier. Seulement, les éléments manquent.

Donald Gast prenait des notes. Il leva la tête.

— Il faut que je parle à Langley. Retrouvons-nous ici à trois heures.

À l'expression tendue de Donald Gast, Malko comprit aussitôt qu'il se passait des choses graves. L'Américain n'y alla pas par quatre chemins.

— J'ai discuté de notre affaire pendant deux heures. D'abord, avec le Directeur Général, ensuite avec le Conseiller du président pour la Sécurité. Le Président a été avisé et a signé aujourd'hui même un « finding ». Nous sommes autorisés à employer *tous* les moyens pour identifier ce terroriste, empêcher l'attentat vraisemblablement en préparation et les mettre hors d'état de nuire, lui et son organisation. Le FBI nous offre son entière collaboration. Malko, vous êtes officiellement chargé de cette mission.

Malko le regarda, un peu estomaqué.

— Je crois que nous avons fait le tour du problème. Je n'ai rien de nouveau.

— Moi, si, annonça le chef de station de la CIA. À Zurich. Vous allez retourner là-bas.

CHAPITRE XI

– Que vais-je aller faire à Zurich ? demanda Malko, peu enthousiaste.

Le chef de station de la CIA eut un large sourire.

– La station de Berne a bien travaillé. Ils sont arrivés à « pénétrer » l'agence de la SBS de la Bahnhofstrasse. Ils savent de façon certaine qu'Aija Sunblad est venue retirer de l'argent d'un compte et des objets d'un coffre. Ils ont identifié les employés susceptibles de connaître le nom du propriétaire de ce compte.

– Vous pensez qu'ils vont nous parler ? objecta Malko, sceptique. Nous sommes en Suisse...

L'Américain ne se troubla pas.

– Je sais, mais nos gars ont trouvé un cas non conforme... Un de ces bons Suisses est un drogué. Accro à l'héroïne. Donc extrêmement malléable.

– C'est-à-dire ?

– On va monter une opération clandestine. S'assurer de la personne de ce drogué, l'enfermer chez lui pendant un week-end et le laisser cuire dans son jus jusqu'à ce qu'il crache ce qu'il sait...

Malko eut un sourire froid.

– Et c'est sur moi que vous comptez pour ça ?

Le chef de station de la CIA le calma d'un geste apaisant.

– Mon cher Malko, je connais vos scrupules. Nos amis Chris Jones et Milton Brabeck sont en train de faire leurs valises. Ils vous rejoindront à Zurich. Il vous suffira de leur donner des ordres. En plus, ils n'aiment pas les drogués...

Malko ne put s'empêcher de sourire. Chris Jones et Milton Brabeck possédaient à eux deux la puissance de feu d'un petit porte-avions et étaient beaucoup plus faciles à manœuvrer. Anciens du « Secret Service », ils avaient rejoint dans l'enthousiasme la Division « cape et épée » de la CIA où ils s'en donnaient à cœur joie. À leurs yeux, à part Malko à qui ils vouaient une admiration sans borne, tout ce qui n'était pas américain depuis six générations – à l'exception des Indiens, bien sûr – ne méritait pas le détour. Ils avaient longtemps considéré Ronald Reagan comme un dangereux modéré et n'avaient vraiment commencé à l'aimer qu'à l'invasion de la Grenade. La violence ne leur faisait pas peur. À vrai dire, ils ne craignaient rien sur terre à part les amibes et la

cuisine exotique, c'est-à-dire tout ce qui allait au-delà du cheeseburger.

En dépit de cette aide, Malko ne put s'empêcher de préciser :

— Au cas où vous l'oublieriez, la Suisse est un pays extrêmement civilisé, et vous me demandez de superviser un kidnapping.

— Techniquement, ce n'en est pas un, ergota le chef de la CIA. Et nous avons un « finding » du Président pour cette affaire. Découvrir leurs circuits financiers est de la plus haute importance. Vous partez ce soir, continua l'Américain. Votre chambre est réservée au *Dolder*. Nous sommes jeudi. Chris et Milton arrivent demain matin de New York. Ils récupéreront à l'aéroport leur équipement venu depuis Berne avec un courrier et se mettront à votre disposition.

— Et la cible ?

— Il s'appelle Anton Birch. Il habite un petit appartement, 37 Sonnenbergstrasse. Célibataire, probablement homosexuel. Travaille à l'agence de la Bahnhofstrasse de la Société de Banque Suisse. Tous les jours de 9 h à 17 h. Ensuite, il se défonce... Voilà ses photos.

Il poussa vers Malko des photos prises au télé d'un homme blond aux cheveux rejetés en arrière, à la silhouette frêle et tirée à quatre épingles, avec un visage allongé et avenant. Décidément, on ne pouvait plus se fier à personne...

Chris Jones respira avec délice l'odeur de kérosène s'élevant du tarmac de Zurich Kloten.

— On se croirait chez nous ! soupira-t-il. Enfin, un bled civilisé. T'as vu comme c'est propre ?

— On se croirait plutôt en Californie, répliqua Milton, ravi.

Chris Jones fronça les sourcils : la Californie, c'était déjà les ténèbres extérieures. Tous deux dépassaient de la foule des passagers débarquant du 747 de New York. Avec leur allure habituelle : complets gris en tissu synthétique, mal coupés, col boutonné, yeux gris, comme les cheveux coupés courts, énormes chaussures Florsheim et, surtout, statures gigantesques... Quand Chris tendit son passeport au policier helvétique, ce dernier regarda avec surprise la main énorme du gorille. Le reste était à l'avenant. De loin, ils passaient, de près, ils étaient carrément monstrueux.

À la sortie, ils furent abordés immédiatement par un jeune homme aux cheveux bruns qui leur exhiba discrètement une carte de l'ambassade des États-Unis de Berne.

— Suivez-moi.

Ils se retrouvèrent dans le grand parking en face de l'aéroport, dans une Chevrolet aux vitres fumées. Le jeune homme tira d'une mallette

métallique un 357 Magnum et le remit à Milton Brabeck, avec une boîte de cinquante cartouches... Il fit de même pour Chris Jones avec un automatique Herstatt à 15 coups, puis leur tendit une feuille.

— Signez là, fit-il. Je vous rappelle que vous devez vous servir de cette arme uniquement en cas d'urgence absolue. Les Suisses ne plaisantent pas, même si vous êtes en mission officielle. Vous n'avez pas de permis ici.

Les deux gorilles baissèrent la tête, confus d'avance, mais bien heureux de retrouver leur artillerie. Avec les portiques magnétiques dans les aéroports, ils ne pouvaient plus voyager enfouraillés jusqu'aux yeux comme au bon vieux temps.

Leur mentor sortit du parking et ils prirent le petit freeway menant à Zurich. Ravis, ils regardaient les maisons bien alignées, les gens calmes, les voitures roulant dans la bonne file.

— Putain ! fit Milton Brabeck, on devrait annexer ce pays, ça a l'air de types bien.

— J'ai quand même vu un ou deux Arabes, releva Chris Jones, toujours pointilleux.

— Il y en a des biens, regarde un type comme Kashogi.

— Il est au trou, fit Milton d'une voix sépulcrale.

À eux deux, ils étaient à peine plus racistes que Himmler... Ils entraient dans le centre de la veille. Devant les innombrables tramways, Chris Jones poussa un cri ravi.

— On se croirait à Disneyland...

— Ouais, c'est aussi petit, renchérit Milton.

Ils longèrent le lac avant d'escalader la colline menant à l'hôtel *Dolder*. Intimidés par le hall somptueux, les lustres et l'ambiance compassée, ils restaient muets. Leur guide de l'ambassade se pencha à leur oreille.

— Vous avez une chambre pour deux. C'est extrêmement cher ici. Si vous utilisez le restaurant, regardez la carte avant de commander. C'est la station de Berne qui règle.

— Où est le Prince ? demanda Chris.

— Chambre 122. Il vous attend. Vous êtes au 128.

Le 128 était un cagibi. Visiblement ce que la station de Berne avait pu trouver de moins cher. Les lits n'auraient pas déparé un monastère et Chris ne pouvait pas étendre les bras sans toucher les murs.

Ils se hâtèrent de gagner celle de Malko. Celui-ci leur ouvrit.

— Ah, c'est chouette chez vous ! ne put s'empêcher de dire Chris avant même de lui serrer la main.

La sienne était six fois plus grande avec une vue sur le lac et les jardins.

Ils lui broyèrent plusieurs petits os de la main et tombèrent en arrêt devant la télé.

- Mais c'est CNN⁽¹⁵⁾, fit Milton ému aux larmes. Ils ont ça, ici ?
- Cloués devant l'écran, ils ne pouvaient plus détacher leurs yeux d'un prédicateur parlant de l'analphabétisme dans les régions du sud des USA. Ils se sentaient chez eux ! Chris Jones se retourna vers Malko :
- On doit pouvoir boire l'eau du robinet ici ?
- Malko l'assura de son innocence.
- Alors, on attaque quand ? demanda Chris gourmand.
- Ce soir, dit Malko. Je vais vous emmener en repérage. Vous avez bien supporté le décalage horaire ?
- Ouais, fit Milton en bâillant. Il paraît que le caviar coûte plus cher ici que chez nous.
- Tout coûte cher, fit Malko. Regardez cette pièce. Elle vaut trois dollars.
- Les deux gorilles fixèrent avec respect une superbe pièce de 5 francs suisses. Milton hocha la tête.
- C'est vraiment un beau pays.

Le salon de thé au 11 de la Bahnhofstrasse ne désemplissait pas, surtout des clientes ventruées, enchaîneautées de feutres aux couleurs bizarres, boudinées dans des tailleurs de grands couturiers qui ressemblaient sur elles à des sacs de pommes de terre. Milton et Chris en étaient à leur troisième thé très sucré. Devant eux, les tramways glissaient aussi silencieusement que s'ils avaient été en pantoufles, entre les massifs de fleurs de la voie piétonnière. Les deux gorilles avaient les yeux hors de la tête. Là où il n'y avait pas de banque, on trouvait un joaillier ou une maroquinerie de luxe... Ils sortirent du salon de thé.

C'était le moment de se séparer. Chris s'éloigna, laissant Malko avec Milton. Ce dernier stoppa devant une pile de « petites demoiselles », des pièces suisses de vingt francs en or empilées dans la vitrine d'un marchand de métaux.

- C'est des faux ! s'exclama-t-il.
- Mais non ! corrigea Malko. Il y a plus d'argent ici qu'à Wall street. Tout est libre en Suisse. Le monde entier vient y cacher sa fortune. De Ferdinand Marcos aux vieux nazis. Et comme certains meurent sans laisser de testament...

Avec un pincement de cœur, il pensa à la belle Sharnilar, cause de son dernier voyage à Zurich⁽¹⁶⁾. Ils s'arrêtèrent en face de la SBS. Quelques clients attardés se hâtaient de descendre les marches entre les majestueuses colonnades. Il était cinq heures moins cinq. Chris attendait à l'entrée de la zone piétonnière, au volant de l'Audi de location. Deux employés compassés vinrent fermer la lourde grille.

Plus rien ne se passa pendant trois ou quatre minutes, puis les employés commencèrent à sortir par une petite porte de côté.

Malko les scrutait un par un. Heureusement, on était en Suisse allemande et ils se déplaçaient comme des escargots... Enfin, il aperçut un jeune homme aux épaules étriquées, les cheveux blonds rejetés en arrière, vêtu en gris avec une cravate verte au nœud énorme et une démarche légèrement maniérée.

— C'est Anton Birch, dit-il.

Celui-ci partit d'un pas vif en direction du lac. Il tourna dans Uraniastrasse et s'immobilisa à l'arrêt d'un autobus, puis alluma une cigarette. Il semblait ne pas tenir en place et quand le tram arriva, il sauta dedans presque sans laisser les passagers en descendre. Les trois hommes dans l'Audi se trainèrent derrière le bus jusqu'au quartier du *Dolder*, franchissant le pont sur le lac.

Chris et Milton bouillaient d'impatience.

— Où va-t-il ?

— Chez lui, dit Malko. Du moins s'il suit ses habitudes.

Effectivement, Anton Birch descendit au coin de Sonnenberg et de Titlisstrasse et continua à pied pour s'engouffrer dans une grande résidence moderne au numéro 37 de Sonnenberg. Malko demanda à Chris d'arrêter l'Audi vingt mètres plus loin, espérant que dans ce quartier tranquille ils ne se feraient pas repérer. Les Suisses appelaient la police pour un oui ou pour un non... Normalement, Anton Birch devait ressortir assez vite.

On se serait cru au fond d'une petite ville de province. Des gens promenaient des chiens, les boutiques fermaient. Ils n'eurent pas longtemps à attendre. Une silhouette émergea de la résidence. Anton Birch, métamorphosé ! Plus de cravate, les cheveux ébouriffés, un blouson de cuir et un vieux jeans avec des baskets !

Il dévala vers le bas de la rue et s'immobilisa à l'arrêt du tram. Sautillant sur place comme un coureur. Même de loin, on pouvait voir la crispation de son visage...

— Il est en manque, souigna Malko.

— Dégénéré, grommela Milton écoeuré.

À son avis, il fallait mettre les drogués dans des fours... Le tram arriva et leur cible y sauta.

— Inutile de le suivre, dit Malko, je sais où il va. Prenons de l'avance.

Tranquillement assis sur la rambarde de pierre dominant la Limmat, la rivière traversant Zurich à partir du lac, un garçon très maigre ôta son blouson, sortit une seringue de sa poche, la remplit avec

une petite cuillère d'un mélange d'héroïne et d'eau puis s'assura, la seringue tenue verticalement, que le liquide jaillissait bien. Alors, il tira la langue à fond et, de la main droite, y enfonça la seringue d'un coup sec !

Le visage levé vers le ciel du crépuscule, rigoureusement immobile, bien en vue des centaines d'automobilistes passant sur l'autre rive sur le quai Neumühle, il entreprit de s'injecter lentement le liquide.

— *Holy cow !* murmura Chris Jones effaré. C'est pas croyable !

Ils se trouvaient en plein Zurich, à l'entrée du jardin public – la Platzpromenade – jouxtant le Schweiz Landesmuseum, juste en face de la Bahnhofstrasse. Quelques voitures sur le parking du musée fermé, dont une Mercedes aux vitres noires. Des jeunes des deux sexes entraient d'un pas pressé dans le jardin, hagards, paumés, squelettiques, parfois par couples, sans un regard pour les simples promeneurs. Le parc de forme triangulaire était coincé entre la Limmat et la Sihl. Des drogués gisaient sur toutes les pelouses, en train de se shooter, dormant ou délirant. Ils pullulaient dans chaque bosquet. Mais la plupart s'en moquaient, ôtaient simplement leur veste, retroussaient une manche et se faisaient leur piqûre devant tout le monde...

Une fille blafarde, qui ne devait pas peser plus de trente-cinq kilos, tituba à quelques mètres de Chris, Milton et Malko, au milieu d'une pelouse et s'abattit net.

Deux autres drogués vinrent se pencher sur elle. Ils la retournèrent sur le dos, la secouèrent en vain et lui fermèrent les yeux. Elle venait de mourir. Overdose.

— C'est pas vrai, murmura Milton Brabeck. Où sont les flics ?

— Ils ne viennent pas, dit Malko. Ils préfèrent savoir où se trouvent les drogués. C'est la raison pour laquelle ils ont laissé cet abcès de fixation se créer.

— Le voilà ! annonça Milton.

Anton Birch venait de faire son entrée dans le parc. Il passa devant les trois hommes sans les voir, hagarde comme les autres et foncea le long de la Limmat vers une cabane en bois.

— Il va chercher une seringue, expliqua Malko. La Croix Rouge les offre gratuitement.

Effectivement, l'employé de la SBS n'y resta que quelques secondes et repartit vers un kiosque à musique occupant le centre du parc. Les trois hommes se déplacèrent dans la même direction. Là, c'était hallucinant. Le kiosque avait été transformé en marché ouvert de la drogue. Une vingtaine de dealers y offraient toutes les doses possibles et imaginables. Le silence était impressionnant. Les tractations se faisaient à voix basse, en quelques secondes, un échange de billets contre un sachet de poudre et les deux participants s'éloignaient l'un de

l'autre aussitôt comme des insectes fous... Le drogué, vingt mètres plus loin, s'installait au milieu d'une pelouse pour son « fix ».

Des types patibulaires rôdaient tout autour, scrutant les visages nouveaux. Des dealers, leurs gardes du corps ne se cachaient même pas. Malko en vit deux prendre brutalement une fille qui criait, la jeter au sol et lui allonger deux coups de pied avant de la chasser.

Une mauvaise payeuse... C'était horrible. Chris Jones essaya de plaisanter.

— Ici, ils ne prennent pas les cartes de crédit.

Le cœur n'y était pas et personne ne rit. C'était unique, ce marché de la mort silencieux et public. Ils se bousculaient pour mourir, ne discutant même pas les prix. Malko se souvint de la Mercedes aux vitres noires à l'entrée du parking. Les dealers.

— Putain, fit Milton Brabeck, j'ai envie de tirer dans le tas.

Deux hommes en blouson, mal rasés, l'œil mauvais, s'avançaient vers eux, menaçants. Chris Jones fit un pas en avant. Les deux voyous évaluèrent sa carrure et s'arrêtèrent net. Malko les vit chuchoter et revenir vers le kiosque. Ils les prenaient pour des policiers.

— Éloignons-nous, fit-il. Inutile de créer d'incident.

Ils prirent le large, évitant de marcher sur les centaines de seringues abandonnées. Passant à côté d'un drogué hagard, immobile comme un oiseau, animé d'un étrange mouvement de balancier. Un peu plus loin, deux autres s'entraidaient pour se faire leur piqûre. Une fille dormait en boule au pied d'un taillis, comme un animal, la seringue encore plantée dans le bras.

— C'est une horreur, fit Chris Jones d'une voix altérée. Même à Harlem j'ai jamais vu ça.

Une descente aux enfers. La face cachée de Zurich la Respectable. Malko surveillait le kiosque. Anton Birch émergea de la foule et s'éloigna vers la pointe de l'île. Il s'installa sur un banc, retira son blouson, remonta soigneusement la manche de sa chemise et commença à remplir sa seringue. Une fille voulut s'asseoir à côté de lui, mais il la repoussa brutalement. Malko ferma les yeux quand la seringue s'enfonça dans son bras.

Une jeune fille, véritable squelette ambulant, prit soudain Milton Brabeck par le bras, bredouillant une invite. Des croûtes sur le visage, elle flottait dans son jeans. Le gorille fit un bond de côté comme si c'était le diable... et elle s'éloigna docilement. Anton Birch avait terminé de se piquer. Il se rajusta et partit vers la passerelle métallique enjambant la Limmat, en direction du quai Neumühle. Il marchait d'un pas beaucoup plus détendu... Sans se rendre compte que les trois hommes étaient sur ses talons. Il se retrouva sur Neuhmüle et remonta vers le centre pour s'attabler à un Movenpick.

— Allez récupérer la voiture, dit Malko.

Il ne restait plus que le principal : kidnapper Anton Birch.

Anton Birch se retourna trop tard pour refermer la porte de verre de son immeuble. La silhouette massive de Chris Jones bloquait déjà le chambranle. Une lueur paniquée passa dans les yeux de l'employé de banque aux pupilles démesurément agrandies.

— *Was... Sie sind ?*

Visiblement, il prenait Chris pour un policier. Ce dernier le poussa à l'intérieur, rejoint aussitôt par Malko et Milton Brabeck. Malko s'adressa à Anton Birch en allemand.

— Mr Birch, nous voulons vous parler. Police Fédérale. Pouvons-nous monter chez vous ?

Anton Birch était trop terrorisé pour dire non. Visiblement, il craignait le scandale plus que tout. Il bredouilla une réponse et s'engagea dans l'escalier. Son appartement était au premier. Sa main tremblait en mettant la clef dans la serrure. Ils pénétrèrent dans un hall aux murs de laque noire, qui donnait sur un petit bureau et une chambre à la décoration presque trop raffinée. Un plafond de miroirs biseautés où se reflétait un énorme lit Tiffany, le tout créé de toute évidence par Claude Dalle. Le living aussi était très sophistiqué avec peu de meubles, mais de grande qualité. Anton Birch se laissa tomber sur un canapé en cuir blanc satiné de Romeo. Son regard affolé se posait tour à tour sur les trois hommes. Il finit par dire :

— Que voulez-vous ? Je ne fais rien de mal !

— Nous vous avons suivi dans le parc, lança Malko d'une voix sévère.

Anton Birch baissa la tête.

— C'est... Ce n'est pas interdit, bredouilla-t-il. Je ne peux pas m'en empêcher. J'avais rencontré une fille qui... Maintenant...

L'héroïne le rendait nerveux et il en bafouillait. Malko se pencha vers lui. Chris et Milton, assis sur des chaises, l'observaient comme des chats prêts à gober une souris.

— Où prenez-vous l'argent pour acheter votre drogue ? À vos clients ?

Anton Birch sursauta sous l'insulte.

— Mais je suis honnête, *mein herr* ! Je travaille, je gagne bien ma vie. Je me prive sur d'autres plaisirs, c'est tout. Je ne me fais qu'une seule piqûre parce que c'est très cher, une dose.

— Combien ?

— Cent francs⁽¹⁷⁾.

La moitié de son salaire devait y passer. Malko lui sourit.

— Mr Birch, je ne suis pas ici pour vous donner une leçon de morale.

J'ai une offre à vous faire. Nous sommes prêts à vous remettre beaucoup d'argent contre une information.

Anton Birch le regarda sans comprendre, des larmes dans les yeux.

— Quelle information ?

— Il s'agit d'un compte numéroté géré par vous. Nous voulons savoir le nom du véritable propriétaire.

Malko s'était bien remis au « schweizer deutsche ». Anton Birch le dévisagea, médusé, et protesta d'une voix pleine de reproche :

— Mais c'est totalement impossible ! dit-il avec son accent chantant. C'est secret. Je risquerais d'aller en prison si je révélais cela. Puisque vous êtes de la police, vous le savez bien...

Malko vrilla ses yeux dorés dans ceux de l'employé de banque.

— Nous ne sommes pas de la police, en réalité. Mais nous avons besoin de ce renseignement.

Chris Jones fit craquer sa chaise. Il ne comprenait rien aux subtilités du « schweizer deutsche » et ce petit pédé l'agaçait. Il entrouvrit sa veste, laissant dépasser la crosse du Herstatt qu'il caressa avec nostalgie.

Mesmérisé, Anton Birch poussa un cri de souris.

— Mais vous êtes des gangsters ! Je vais appeler la police.

Il voulut se lever mais aussitôt la poigne de Milton Brabeck le cloua à son canapé.

— Couché, fit sobrement le gorille.

Malko continua, tandis qu'Anton Birch se liquéfiait.

— Nous ne sommes pas des gangsters, mais nous voulons cette information. À n'importe quel prix.

Anton Birch essaya de reprendre son sang-froid.

— Mais, messieurs, dit-il plaintivement, même si je le voulais je ne pourrais pas... Les comptes numérotés ont un nom de code. Celui du propriétaire n'apparaît jamais. Sans ce code, je ne saurai rien vous dire.

— Bien, dit Malko, je vais vous aider. Il y a quelques jours, une jeune femme blonde est venue de Finlande retirer de l'argent de ce compte. C'est vous qui vous êtes occupé d'elle. Son nom est Aija Sunblad.

— Mais si vous savez, objecta le Suisse, vous n'avez pas besoin de moi !

— Nous avons des raisons de croire qu'il y a un autre propriétaire, dit froidement Malko. Je veux tout connaître sur ce compte : son code, son numéro, les propriétaires, le montant des sommes gérées, les virements effectués. Tout.

— C'est impossible. *Unmuglish*...

Les bras croisés sur la poitrine, le frêle Anton Birch était soudain un mélange de Jeanne d'Arc et de Garde du Rhin. Malko avait presque pitié de lui. Seulement, il ne pouvait pas reculer. Il insista encore.

— Vous pouvez aider à sauver des vies...

— Même pour sauver dix mille vies ! lança le Suisse. Nous avons des principes chez nous. Je ne veux pas trahir la confiance de mes directeurs...

En Suisse, en entrait en banque comme ailleurs on entre en religion.

C'était l'impasse. Chris Jones sortit son Herstatt Magnum et commença à jouer avec. Sur les âmes simples, cela faisait toujours un certain effet. Mais Anton Birch demeura recroquevillé sur lui-même. Il fallait passer aux grands moyens.

— Fouillez-le, dit Malko.

Le Suisse bondit du canapé comme un criquet. Chris Jones dut le maintenir tandis que Milton Brabeck vidait ses poches. D'où il sortit cinq sachets de papier blanc, pliés... Anton Birch se débattait avec rage. Il tenta de mordre le poignet de Milton qui fit un bond en arrière.

— Eh, il a peut-être le Sida.

Malko prit les sachets et en ouvrit un, qui contenait quelques grammes de poudre blanche. Anton le fixait, fasciné comme par un cobra. Malko ouvrit la fenêtre et déplia le sachet.

— Arrêtez ! cria Anton Birch d'une voix étranglée.

Pfutt ! La poudre blanche s'envola par la fenêtre. Le jeune Suisse écumait, ceinturé par Milton.

— Salaud ! glapit-il, Salauds ! Sadiques !

Impavide, Malko continuait de disperser à la brise du soir les sachets d'héroïne. Anton Birch avait été faire sa provision de la semaine. Quand il n'y en eut plus, il revint vers le Suisse et lança :

— Voilà. Nous allons vous garder ici tant que vous ne parlerez pas. Jusqu'à ce que vous deveniez fou. Que votre corps parte en morceaux. Nous avons tout le temps. C'est à vous de jouer.

Anton Birch le regarda, horrifié, et balbutia.

— Mais vous êtes des monstres, des sadiques...

— Non, dit Malko. Nous cherchons à sauver des vies. Beaucoup de vies. La vôtre ne m'intéresse pas.

— Je ne parlerai pas, lança Anton Birch. Je vous dénoncerai à la police.

Chris Jones ricana. Avec ses yeux de lapin russe, le petit bonhomme l'agaçait. Il sourit à Malko, méchant.

— Vous me le laissez dans la baignoire une demi-heure et je vous ramène la liste des clients de la banque.

— Réfrénez vos mauvais instincts, dit Malko. Les choses vont se faire toutes seules.

Anton Birch haletait, recroquevillé sur le canapé, la sueur au front, le regard fixe, traqué comme celui d'un animal. Mal à l'aise, les deux

gorilles se relayaient pour le surveiller, biberonnant tour à tour une bouteille de Johnny Walker. Ils s'étaient amusés avec la commande à distance ouvrant le panneau d'un meuble somptueux de laque noire signé Claude Dalle qui abritait une grande télé Akaï couplée à un magnétoscope Samsung et regardaient un film en allemand. L'employé de banque gémissait doucement et tremblait comme une feuille. Tout à coup, il bondit sur ses pieds, fonçant vers la fenêtre et Chris l'intercepta de justesse.

— Laissez-moi sortir ! supplia-t-il.

— Non.

Soudain, il se mit à hurler. Une vraie sirène. Milton dut le bâillonner. Ils roulèrent sur la moquette et l'Américain poussa un cri. Il venait d'être mordu. D'une manchette il l'assomma net et se releva, hagard.

— On ferait mieux de le foutre dans la baignoire, fit Chris Jones sinistre.

— Le Prince ne serait pas content.

De nouveau, Anton Birch soufflait comme un bœuf. Il se roula par terre, visiblement en proie à d'atroces douleurs, les mains crispées sur le ventre. Puis il se mit à vomir. Chris et Milton se consultèrent du regard, inquiets.

— Il va pas crever ?

— J'en sais rien.

Milton composa le numéro du *Dolder*. Il était six heures du matin. Malko décrocha, écouta leurs doléances.

— Il n'est pas mûr, dit-il, le médecin de la Company m'a dit qu'il ne céderait pas avant la fin de la journée.

Les heures passaient. Anton Birch ressemblait de plus en plus à un cadavre, le teint cireux, les orbites creusées. Il n'avait pas mangé mais bu énormément. Une sueur nauséabonde collait ses vêtements à sa peau... Tassé dans un coin comme un animal, il fixait ses geôliers. Soudain ses lèvres se retroussèrent en un rictus fou et un cri strident sortit de sa poitrine. Regardant intensément Milton, il se redressa. Affolé, le gorille sortit son arme.

— Hé ! Il devient cinglé !

Juste au moment où Anton Birch se ruait vers lui, les ongles en avant, hurlant comme une sirène détraquée. Milton Brabeck l'évita de justesse et le cueillit avec le canon de son pistolet sur la nuque. L'autre roula sur la moquette et demeura là les bras en croix.

— *Shit*, tu l'as tué ! s'exclama Chris Jones.

Il se pencha sur lui et aussitôt Anton Birch bondit, lui lacérant le

visage avec des cris d'animal ! Horrifié, le gorille s'en débarrassa à coups de pied et, finalement, se coucha sur lui, enfonçant son visage dans la moquette. Cela dura d'interminables secondes. Et soudain, tout le corps du Suisse se détendit. Il se mit à sangloter comme un enfant, le corps secoué de spasmes.

— Je vous dirai ce que vous voulez ! Je vous en prie, je vais mourir. Il me faut une piqûre.

Il était six heures du soir.

CHAPITRE XII

— Emmenez-moi là-bas, suppliait Anton Birch, sinon je vais mourir.

Malko l'examina d'un œil froid. L'employé de banque était décomposé, tremblant comme une feuille, les yeux horriblement rouges, une sueur malsaine suintant de son front et de son cuir chevelu. Il en avait pitié, mais ce n'était pas le moment de céder.

— L'information d'abord. Le code et le nom.

Anton Birch se tordit les mains.

— Il y en a un que vous connaissez, mais l'autre, je ne me souviens pas, c'est un nom arabe. Je suis malade !

Le cœur de Malko avait fait un bond. Un nom arabe !

— Le nom de code du compte ?

— Amar, fit le Suisse dans un souffle.

Amar, victoire en arabe... Il touchait au but. Mais il sentait bien que l'autre était à bout. Il fallait relâcher la pression.

— Très bien, dit-il nous allons vous emmener là-bas. Lundi matin, je viendrai à la banque avec vous, comme si j'étais un client et vous me donnerez l'autre nom, les signatures, tout.

— Oui, oui.

— Allez vous laver.

— Non.

C'était un cri d'horreur. Après vingt-quatre heures de souffrance, il n'avait qu'une idée : ne plus être en manque. Ils descendirent. Anton Birch courait presque. Dans la voiture, il tremblait contre Malko, les mains cramponnées au dossier, gémissant doucement. À peine furent-ils à l'entrée du parc aux drogués qu'il bondit et courut jusqu'au kiosque. Ils le virent écarter les gens comme un fou. Il y avait encore plus de monde que la veille.

Il ressortit de la foule, une seringue à la main. Accroupi dans l'herbe, il se fit sa piqûre aussitôt, demeurant prostré un long moment. Quand il releva la tête, ce fut pour croiser le regard de Malko. Ses yeux se plissèrent en un sourire méchant, et il se précipita vers les droguées agglutinés autour du kiosque, hurlant comme une sirène.

— Ce sont des salauds de flics ! Ils m'ont torturé, ils veulent tous vous arrêter !

Le silence devint instantanément encore plus compact ! Pendant quelques secondes, il ne se passa rien. Puis Malko eut l'impression de

vivre un cauchemar. Tandis que certains des drogués s'esquivaient, la masse des autres se refermait autour d'eux. Une vision d'enfer. Des regards hallucinés de haine, des mains squelettiques aux poings difformes, des poitrines où on comptait les côtes, un tableau de Goya.

Mais dans chaque poing, il y avait une seringue...

Deux types trapus, à l'apparence italienne, foncèrent vers eux. L'un d'eux se pencha sur une épave recroquevillée au pied du kiosque. Les taches et les pustules sur son visage émacié ne laissaient aucun doute : un malade du sida au dernier degré... L'Italien arracha la seringue de son bras et la brandit en direction de Malko avec un sale sourire.

— Alors petit salaud ! Tu as envie de nous faire chier. On va te laisser un souvenir.

— *Hold it !*

Blanc comme un linge, Chris Jones venait de s'interposer entre Malko et le dealer à la seringue. Il y eut un cri derrière lui. Milton Brabeck avait brisé le tibia d'un drogué qui se ruait sur lui, visant ses yeux avec sa seringue. Tout autour d'eux, les drogués se bousculaient, criant des injures en allemand et en français. Une pierre vola, frappant Malko à l'épaule. De l'autre rive de la Limmat, on ne voyait qu'une masse agglutinée autour du kiosque, comme d'habitude, avec quelques gesticulations supplémentaires...

— Anton !

Malko venait de repérer le Suisse qui se faufilait entre les drogués, filant vers la sortie. Il fit un pas en avant et aussitôt les deux dealers le coincèrent, ignorant Chris Jones. Ce dernier vit les seringues menaçantes à moins d'un mètre. D'un geste brutal, il arracha son 357 Magnum de son holster et, le canon en l'air, appuya sur la détente. La détonation claqua avec un bruit de tonnerre, déclenchant une réaction de panique chez la plupart des drogués. Sauf pour les dealers. Ceux-ci, des voyous endurcis, se ruèrent aussitôt sur l'Américain.

— Connard !

Les seringues étaient à moins d'un mètre. Chris Jones, en dépit de ses années d'entraînement, paniqua.

« Bang ! » Le dealer parut frappé par une énorme pierre. Le projectile de « 357 Magnum » lui fit littéralement éclater la tête, le projetant en arrière, dans une gerbe de sang. Son copain demeura figé quelques secondes, puis sans demander son reste, tourna les talons et s'enfuit à toutes jambes, comme les autres drogués laissant une tramée de seringues derrière eux. En un clin d'œil, il ne resta que Malko, les deux gorilles, et le cadavre dans la poussière.

Malko regarda dans la direction où s'était enfui Anton Birch. Il l'aperçut, tapi dans un buisson, au bord de la rivière.

— Rattrapez-le, cria-t-il à Chris.

Il ne fallait pas s'attarder. Les Suisses étaient lents, certes, on était dimanche, mais ils allaient quand même réagir. Les trois hommes se précipitèrent. En les voyant, Anton poussa un cri de souris et sauta dans la Limmat !

Milton Brabeck arriva le premier. Sans hésiter, il plongea à la suite de l'employé de banque, et le saisit au collet. Comme un chat. Sans effort, en trois brassées, il l'eut ramené dans l'herbe où il le laissa tomber d'un air dégoûté. Anton Birch était complètement prostré, bredouillait des mots sans suite, recroquevillé comme un animal traqué.

Malko réalisa qu'il fallait une bonne fois pour toutes le traumatiser pour éviter d'autres problèmes. Avec un drogué, rien d'autre ne marchait. Il le força à se relever et le traîna jusqu'au kiosque où il l'immobilisa devant le cadavre du dealer. Anton Birch eut un hoquet et se mit à vomir, pratiquement sur le cadavre. Malko le força à tourner la tête vers lui.

— Si vous ne faites pas ce que je vous dis, il vous arrivera la même chose, annonça-t-il, glacial. Maintenant, nous allons vous ramener chez vous. Demain matin, on viendra avec vous à la banque. Un de mes amis va demeurer la nuit dans votre appartement. Je me ferai passer pour un client. En dix minutes, vous me communiquerez ce que je veux. Et vous n'entendrez plus jamais parler de moi.

Anton Birch retrouva un peu d'énergie pour dire d'une voix tremblante :

— Mais si je fais cela, je vais perdre mon travail à la banque...

— Personne ne le saura jamais, affirma Malko. Et vous n'avez pas vraiment le choix. Allons-y.

Ils ressortirent du parc. La Mercedes des dealers avait disparu. En passant devant la Hauptbahnhof, ils croisèrent une voiture de police qui se dirigeait sans hâte vers le parc. Les infirmières du poste de la Croix Rouge avait dû donner l'alerte. Malko n'était pas trop inquiet. La mort d'un dealer n'allait pas bouleverser la police zurichoise... Les témoins ne se bousculeraient pas. Avec un peu de chance, l'histoire serait classée...

Il ne restait que la dernière partie de l'opération. Anton Birch semblait vraiment mûr. Offrant autant de résistance qu'une méduse.

Arrivé à vingt mètres des colonnes encadrant l'entrée de la Société de Banque Suisse, Anton Birch s'arrêta brutalement et jeta à Malko un

regard complètement noyé. Il avait repris son apparence impeccable d'employé modèle avec sa chemise rose et sa veste rayée.

— Je ne peux pas, fit-il plaintivement. On va me demander qui vous êtes...

— Mais non, coupa Malko. Préférez-vous que j'aille trouver le directeur de cet établissement... Parler de vos petits excès ?

— Non, non, gémit-il. Alors laissez-moi entrer le premier, vous arrivez ensuite et vous me réclamez.

— D'accord.

Malko le regarda s'éloigner et monter les marches. Cinq minutes plus tard, après s'être intéressé à la vitrine d'une galerie de décoration exposant les dernières idées d'agencement de Claude Dalle, il entra à son tour. Le hall de la banque était sombre et cossu avec des boiseries partout. Un garde en uniforme l'intercepta avec un sourire.

— Mr Anton Birch ?

— Qui dois-je annoncer ?

— Mr Amar.

L'employé décrocha le téléphone intérieur et parla à Anton Birch. Malko attendait bien sagement. Le garde raccrocha et lui demanda de le suivre. Il l'installa dans un petit bureau donnant sur la Bahnhofstrasse, avec six chaises, des cigarettes et un téléphone. Tout était rutilant de propreté et impersonnel. Des blocs-notes, des crayons aiguisés et une grande corbeille à papiers...

Cinq minutes plus tard, Anton Birch fit son entrée, un paquet de dossiers sous le bras. Son menton tremblait.

— Voilà ! fit-il.

Malko ouvrit la première enveloppe. Celle contenant les noms des propriétaires du compte. Deux fiches en carton blanc. L'une était au nom d'Aija Sunblad. L'autre d'Ali Muganieh. Avec deux signatures différentes, une en arabe, l'autre en caractères latins. Et une photo ! Celle d'un homme jeune au visage carré barré d'une énorme moustache, avec des yeux très enfoncés.

— Pourquoi avez-vous une photo ? demanda-t-il.

— Avec nos clients arabes, nous prenons cette précaution, expliqua le Suisse. Pour nous, ils se ressemblent tous...

Malko empocha la photo avec un sourire.

— Je vous la rendrai.

L'autre était trop liquéfié pour protester.

— Vous voulez autre chose ?

— Oui. Quand cette femme est venue, combien a-t-elle retiré ?

— Deux cents mille dollars en billets et quelque chose dans le coffre, mais j'ignore quoi.

— Où est la clef ?

— C'est elle qui l'a. Je n'ai jamais vu ce qu'il y avait à l'intérieur.

Dépêchez-vous, je vous en prie.

La sueur dégoulinait sur son visage et il passa une main nerveuse entre sa chemise et son cou. Malko ouvrit une grande enveloppe qui contenait plusieurs feuilles couvertes de chiffres. C'était le portefeuille du compte. Automatiquement, repris par le métier, Anton Birch récita.

— Comme ces clients veulent être très liquides, j'ai peu de bourse, seulement des placements à vue à quarante-huit heures... Voici le total. La monnaie de référence est le dollar.

Malko éprouva quand même un petit choc : 11 674 932 dollars 45 cents. Une fortune. Ce n'était pas avec ses piges que Aija avait amassé une somme pareille.

— Comment ce compte est-il approvisionné ?

— Par des comptes numérotés, ici, à Genève, dans des sociétés offshore et au Liban.

Autrement dit, impossible de remonter à la source. Malko prit quelques notes et se leva.

— Merci, dit-il. Oubliez ma visite et ne parlez à personne.

L'adresse donnée pour Ali Muganieh était à Beyrouth ouest. Dans un autre monde. Le nom était sûrement faux, mais grâce à la photo, la CIA allait sûrement l'identifier. Anton le raccompagna jusqu'à la sortie avec les marques du plus grand respect et il se retrouva dans la Bahnhofstrasse, sous le soleil de juin. Il avait avancé, mais il restait encore beaucoup à découvrir.

Chris et Milton le rejoignirent.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— Je retourne à Helsinki, fit-il. Et vous venez aussi.

— C'est propre aussi là-bas ? demanda anxieusement Chris.

— Ils ont tué le dernier microbe il y a trente ans, affirma Malko.

À Helsinki, il y avait Aija, le seul lien connu avec Ali Muganieh, la clef du mystère.

Donald Gast déroula le télex arrivé dix minutes plus tôt de Langley.

— Voilà, dit-il, Mahmoud Jalil. Nom de guerre Ali Muganieh. Né à Jaffa en 1946. Veuf, avec deux enfants, sa femme ayant été tuée dans un bombardement israélien sur un camp palestinien. Ancien officier de l'armée syrienne. À effectué des études d'ingénieur à Berlin-est. Militant du nationalisme arabe. À fondé un groupe terroriste protégé par les Syriens et aidé par la Libye, qui a pour but d'empêcher tout rapprochement entre Israël et l'OLP. Spécialiste des explosifs. Possède un réseau logistique important en Europe. Vit généralement en Syrie entre différentes planques.

« Il a été déjà impliqué dans l'explosion d'un « 727 » de la TWA

entre Athènes et Beyrouth où il avait sous-traité avec une Libanaise folle de lui. C'est un des terroristes les plus dangereux, parce qu'il dispose d'un trésor de guerre, a beaucoup de charme et parle plusieurs langues. Il se fait généralement passer pour un businessman libyen. Nous avons retrouvé sa trace à Rome, à Athènes, à Francfort et à Berlin-est.

« Toujours trop tard, hélas.

— Quand l'a-t-on vu pour la dernière fois ? demanda Malko.

— Il y a un an, il se trouvait à Damas. Nous n'avons pas la moindre idée de l'endroit où il se planque actuellement. Peut-être dans un pays de l'Est, puisqu'il était à Leningrad. Le KGB le protège sans participer à ses activités. Ça a toujours été leur politique.

— Il prépare sûrement un attentat, conclut Malko. Une banque, c'est un endroit idéal pour planquer un matériel explosif sophistiqué. L'argent doit servir à sa logistique. Il ne reste qu'Aija. Elle va fatalement avoir un contact avec lui.

— Peut-être pas, objecta l'homme du FBI. Nous ignorons à quel stade de préparation se trouve l'attentat. Il est peut-être trop tard. Et nous n'avons aucun élément, ni pour prévenir les compagnies aériennes, ni pour faire interroger Aija Sunblad par la police finnoise. Puisque ce que nous savons a été obtenu illégalement.

La mort du dealer n'avait fait que quelques lignes dans les quotidiens de Zurich, mais il ne fallait pas trop chatouiller la police suisse. En dépit de leurs efforts, ils se trouvaient coincés. Malko se gratta la gorge :

— Dois-je communiquer à Samira l'identité de l'amant d'Aija ?

Un ange passa, l'étoile israélienne sur les ailes. Visiblement, les deux Américains auraient bien aimé garder leurs petits secrets. Mais l'amitié a des devoirs.

— Dites-le-leur, à ces enfoirés, soupira Donald Gast. Sinon, ça va faire des drames.

Malko regarda le granit de la gare, par delà la baie vitrée. Comment aborder Aija et surtout, comment en savoir plus sans lui griller les pieds ? Qu'est-ce qui poussait une femme comme elle à participer à un attentat terroriste ? Ali Muganieh était dans la nature et la machine infernale cliquettait. Chris et Milton s'étaient installés à *l'Intercontinental*, prêts à agir mais ils n'étaient pour le moment d'aucun secours...

— Je vais retamponner Aija, dit-il.

Anton Birch sortit craintivement de la banque. Cette journée avait été une horreur. À chaque seconde, il s'était attendu à voir débarquer le

directeur dans son bureau. Jamais il n'aurait pu imaginer qu'une aventure semblable lui arrive. Il savait bien maintenant qu'il avait eu affaire à des agents d'un Service Spécial. Il n'était pas naïf. Celui qui avait tiré l'avait fait avec la sûreté d'un policier. Ce n'étaient pas des voyous, mais des gens encore beaucoup plus dangereux. Comme le titulaire principal du compte Amar. Avec les Arabes, on ne savait jamais. Et cette blonde superbe, une Finlandaise...

Il arriva à côté d'une cabine, au coin de Rennweg et y entra. Il s'était muni de pièces de cinq francs. Sortant son carnet secret, il composa le premier des numéros de secours que ses clients lui avaient laissés. En cas de problème grave. Sa conscience professionnelle était la plus forte. Il ne pouvait pas tromper la leur...

Le numéro sonna sans répondre. C'était en Allemagne. Il en essaya un autre à Beyrouth, mais un disque lui apprit que la liaison était interrompue. Un autre encore, sans plus de succès. Enfin, le cinquième et dernier.

Cette fois, on décrocha et il délivra son message d'une voix hachée.

CHAPITRE XIII

Malko replia le *Herald Tribune* dont la Une annonçait sur huit colonnes :

Yasser Arafat, Président de l'OLP, accepte officiellement l'existence d'Israël. Les Américains entament des négociations avec l'OLP. L'organisation palestinienne déclare renoncer définitivement et totalement au terrorisme.

Donald Gast venait d'entrer dans le bureau où Malko l'attendait en compagnie de Jim Mac Lane. L'air particulièrement affairé. Il jeta une liasse de documents sur la table basse et s'assit en face des deux hommes, lançant aussitôt :

— Nous venons d'obtenir des informations supplémentaires sur Ali Muganieh. La plus importante d'abord : c'est un spécialiste des engins explosifs actionnés par un détonateur altimétrique et dissimulés dans des postes de radio. La police allemande a saisi plusieurs de ces dispositifs dans une cache appartenant à un de ses hommes il y a trois mois.

« Ensuite, il se trouvait en Iran en avril. Ce qui explique l'intervention de Moktar Godzadeh. Nous avons affaire à un projet d'attentat commandité par l'Iran. Vraisemblablement une bombe introduite à bord d'un avion.

Malko eut l'impression qu'on lui versait un liquide glacial le long de la colonne vertébrale.

— Donald, dit-il. Voilà pourquoi Fredrik Skytten a été assassiné ! Le Toshiba ! Il devait être piégé et c'est sûrement pour le récupérer qu'on a abattu ce malheureux Finlandais. Et il lui avait été confié par Aija !

La boucle était bouclée. À part le meurtre de Khalil Aynam, tout devenait clair. Donald Gast allongea la main vers le téléphone.

— Appelez-moi Ilnari Kaarnola, demanda-t-il à sa secrétaire.

Le téléphone sonna trente secondes plus tard. Le chef de station de la CIA brancha aussitôt le haut-parleur pour que ses deux voisins puissent entendre la conversation.

— Ilnari, demanda l'Américain, Aija Sunblad est-elle dans vos murs ?

— Non, fit le Finlandais. Elle est en vacances depuis deux jours ! Pour une semaine ou un peu plus. Elle doit m'appeler.

— Où ? hurla presque Donald Gast.

— Je n'en sais rien, fit placidement Ilnari Kaarnola. Probablement quelque part au soleil.

L'Américain raccrocha, blême.

— Il faut prévenir immédiatement la SUPO, proposa Jim Mac Lane.

Si leur raisonnement était juste, Aija était dans la nature, porteuse d'un transistor piégé. C'était la période des vacances, propice à un attentat.

— Je vais faire une note à destination des compagnies aériennes, renchérit Donald Gast. Avec le nom et le signalement d'Aija Sunblad. En urgence absolue.

— Attendez, coupa Malko, vous pensez qu'elle va se suicider ? Ce type de transistor ne s'enregistre pas en bagages. On le prend avec soi. Ce n'est sûrement pas elle qui le transportera. Et d'abord, qui nous dit qu'elle n'est pas encore à Helsinki ? Samira le sait peut-être, elle n'a pas cessé de la surveiller...

— OK, admit Donald Gast. Que Chris et Milton filent chez elle et planquent. Au cas où elle y serait encore. Vous, vous allez voir Samira. Ensuite, avant de prévenir la SUPO, nous nous occupons nous-mêmes d'Aija.

— C'est-à-dire ?

— On fouille son appartement. Qu'elle soit là ou non.

— Parfait, dit Malko. J'y vais.

Samira l'Israélienne ouvrit au premier coup de sonnette. Elle était en jeans, son énorme poitrine dissimulée par un épais pull blanc. Elle embrassa Malko distraitement sur la bouche.

— Vous avez appris du nouveau à Zurich ?

— Oui. Le nom de l'amant d'Aija : Mahmoud Jalil, connu sous le nom d'Ali Muganieh. C'est un des bras droits d'Ahmed Jibril. Hyper-dangereux.

Elle hocha la tête.

— Le nom ne me dit rien, mais mes chefs sauront sûrement.

— Ce n'est pas tout, continua Malko.

Il la mit au courant de la « spécialité » de Muganieh et de l'existence du Toshiba. Curieusement, la jeune femme semblait à peine concernée.

— Qu'avez-vous ? demanda Malko.

Samira haussa les épaules.

— Vous avez vu les journaux ? Ce salaud de Yasser Arafat a réussi son coup ! Maintenant, il brandit la Colombe de la Paix... Les Américains, qui sont des naïfs, se laissent prendre au piège. Et il va continuer en sous-main le terrorisme... Nous le connaissons...

— Ce n'est pas certain, fit Malko, se faisant l'avocat du diable.

L'Israélienne lui jeta un regard plein de rancœur.

— Vous ne connaissez pas les Arabes... Ils vous tendent une main et de l'autre jettent des grenades. Mais ce n'est pas votre problème. Savez-vous quelque chose de précis sur l'attentat qui se prépare ?

— Non, dut avouer Malko. Et vous, avez-vous continué à surveiller Aija ?

— Je ne la surveille pas vraiment. Je ne l'ai pas vue ces jours-ci, mais cela ne signifie rien. Normalement, elle devait venir demain pour le dernier cours de l'année. Il y a une petite fête.

— Elle est en vacances depuis avant-hier, dit Malko. Et nous avons toutes les raisons de croire qu'elle a emporté le Toshiba piégé.

— Je vais rendre compte, dit l'Israélienne, tenez-moi au courant de votre côté.

Ils se quittèrent. Presque froidement. Cinq minutes plus tard, Malko retrouvait Chris et Milton, en planque en bas de chez Aija Sunblad.

— Nous n'avons rien vu, annonça Chris.

— Allons-y, dit Malko.

Ils montèrent les trois étages à pied. Pas un bruit dans l'immeuble. Arrivé à l'appartement d'Aija, Malko sonna.

Une fois, deux fois, trois fois. Pas de réponse. Il se retourna vers les gorilles :

— Vous savez toujours ouvrir une porte discrètement ? demanda-t-il.

— Ça va prendre entre dix et trente secondes, lança Chris Jones.

— Alors, allez-y.

Chris sortit une trousse de sa poche et Milton éclaira l'entrée de la serrure. Il y eut quelques froissements de métal, et dix secondes plus tard, un crissement, suivi d'un claquement sec. Chris Jones se redressa, de la fierté plein ses yeux gris.

— Retournez dans la voiture, dit Malko. Prévenez-moi si elle arrive.

Il pénétra dans l'appartement de la journaliste et referma. D'abord un coup d'œil rapide. Tout était en ordre, avec même un bouquet de tulipes sur la table du living. Donc, elle se trouvait toujours à Helsinki. Il fonça dans la chambre, commença à ouvrir tous les placards, les commodes, le dressing room.

C'est dans le placard de la cuisine qu'il trouva ce qu'il cherchait. Un gros transistor Toshiba dissimulé derrière des sacs de plastique. Il le sortit de sa cachette et l'examina. Aucun doute : c'était le même que celui aperçu dans le *möki* de Fredrik Skytten. Ou son frère jumeau... Il le mit en marche. Aussitôt, de la musique emplît l'appartement et il coupa vivement le son. Il le porta alors à hauteur de son oreille et le secoua. Il entendit un bruit métallique, comme si un objet assez lourd se promenait à l'intérieur... Anormal. On avait l'impression qu'il contenait des piles supplémentaires mal arrimées.

Il ouvrit un tiroir de la cuisine et y prit un tournevis. Il s'installa alors à la table et commença à démonter le Toshiba.

Il avait défait deux vis lorsqu'une clef tourna dans la serrure de la porte de service. Instinctivement, il se leva, fonça dans la pièce voisine, laissant le Toshiba sur la table. Ce pouvait être une femme de ménage. Inutile d'alerter l'immeuble.

Il avait presque atteint la porte principale quand une voix fit derrière lui :

— Arrêtez ou je vous tue !

Il y avait quelque chose de désespéré dans la voix qui l'empêcha d'aller plus loin. Il se retourna. Aija Sunblad, en pull et pantalon, les cheveux tirés, pas maquillée, braquait sur lui un petit « deux pouces » nickelé.

Ses superbes yeux verts en amande brillaient d'une lueur de folie et de haine. Sa main droite tremblait légèrement, mais son index était tellement crispé sur la détente qu'il ne devait pas rester beaucoup de marge... D'où sortait-elle ? Sûrement pas de la rue, sinon les gorilles l'auraient interceptée.

— Je sais tout, Aija, dit calmement Malko. Inutile de chercher à fuir. Vous êtes la complice d'un dangereux terroriste, Ali Muganieh. Je reviens de Zurich.

— Je sais, fit-elle. Je me méfiais. J'ai vu votre voiture arriver. Je me suis cachée. Maintenant, vous allez faire ce que je vous dis. Sinon, je vous tue. Retournez dans la cuisine.

Il obéit. Il fallait gagner du temps. Elle recula, l'arme toujours braquée sur lui. Les muscles de son cou saillaient comme des cordes.

— Ouvrez la porte, ordonna-t-elle.

Ils se retrouvèrent sur un petit palier en face de la grille d'un ascenseur de service. Malko sentit le canon du revolver à la hauteur de ses reins.

— Si vous bougez, je tire, répéta Aija.

Il demeura collé à la paroi, l'arme dans le dos. À aucun moment, elle ne lui laissa une chance de tenter quoi que ce soit. Lorsqu'ils arrivèrent en bas, elle ouvrit et sortit de la cabine, obligeant Malko à en faire autant. Puis, elle lui désigna un long couloir. Il la sentait prête à tirer au moindre incident.

Ils débouchèrent dans une pièce qui ressemblait à un vestiaire, au fond de laquelle se trouvait une grande porte moitié bois moitié verre : le sauna collectif de l'immeuble.

Aija ouvrit la porte et Malko aperçut des bancs de bois avec des serviettes. L'appareil était déjà allumé et une vague d'air chaud le suffoqua.

— Entrez, ordonna la Finlandaise.

Comme il hésitait, elle leva le canon de son arme vers son visage

avec une expression folle, hébétée... Il franchit la porte du sauna et sentit sa poitrine s'emplir de vapeur brûlante. La jeune femme le fixait d'un air méchant.

— Vous m'avez forcée à faire l'amour avec vous. Vous allez le payer, lança-t-elle. Cher.

Elle ne laissa pas à Malko le temps de lui répondre. D'un geste violent, elle claqua la porte et la verrouilla. Malko la vit se pencher vers le thermostat et tourner le bouton à fond vers la droite. Cela devait faire 80°... Généralement, on pouvait le supporter pendant quelques minutes... Aija était tranquille, le premier sauna collectif était prévu à cinq heures, soit deux heures plus tard.

Malko avait le temps d'être cuit.

Chris et Milton se regardèrent, inquiets. Vingt-cinq minutes s'étaient écoulées depuis qu'ils avaient laissé Malko chez Aija Sunblad. Bizarre. Ils n'avaient pas vu la jeune femme entrer dans l'immeuble.

Plusieurs voitures étaient sorties du garage, mais aucune n'y était entrée.

— Je vais aller voir, annonça Chris Jones.

Il prit l'ascenseur. La porte de l'appartement 3 B était fermée. Il sonna. Pas de réponse. Resonna. Malko n'ouvrirait pas, mais cela prouvait que l'appartement n'était pas occupé par sa légitime propriétaire.

Il ressortit son trousseau et introduisit dans la serrure un « parapluie ». Quelques secondes plus tard, le pêne cédait. Il poussa doucement la porte et entra, tirant aussitôt son 357 Magnum. En une minute, il se fut rendu compte de l'absence de Malko et ressortit.

Quatre à quatre, il partit rejoindre son coéquipier.

Arc-bouté contre un banc, Malko essayait de faire céder la glace du sauna à coups de pied. Hélas, elle était protégée par un solide grillage. Il respirait du feu et son cœur battait la chamade. La sensation était atroce. Sa peau brûlait, ses vêtements étaient collés à lui et le peu d'air qui pénétrait dans ses poumons les brûlait atrocement. Il s'arrêta, épuisé. Encore quelques minutes et il perdrait connaissance. Il ferma les yeux : une sueur âcre s'écoulait de son front, lui irritant la cornée. Sa vision se troublait. Il demeura le visage collé à la glace comme un insecte pris au piège.

Aija Sunblad s'était arrêtée pour téléphoner d'une cabine au coin du port. Elle criait dans l'appareil car la communication était mauvaise et son interlocuteur percevait un mot sur trois. Elle consulta sa montre : il ne lui restait guère de temps...

Après une dernière recommandation, elle raccrocha et remonta dans sa voiture. Ce coup de fil de Zurich avait été providentiel. Sinon, c'était la catastrophe. Depuis longtemps, elle avait perdu les réflexes normaux, les références dans lesquelles elle avait été élevée. Il ne lui restait plus qu'un but : plaire à l'homme dont elle ne pouvait se passer et qui l'avait littéralement envoûtée. L'idée de dormir contre lui, de se faire pénétrer par son membre énorme lui mouillait les cuisses. C'est lui qui l'avait poussée à acheter ce revolver. Lui confiant qu'il était un homme traqué par les services secrets d'Israël et des États-Unis qui voulaient sa mort, que tous ceux qui partageaient sa vie couraient les mêmes risques. Elle avait acheté le pistolet, pensant ne jamais avoir à s'en servir. Puis, peu à peu, elle avait découvert un monde inconnu et dangereux dont elle avait adopté aveuglément les règles et le mode de pensée.

Son amant ne l'avait pas laissée dans le doute longtemps après leur première rencontre. Presque immédiatement, elle s'était rendu compte qu'il était un peu plus qu'un businessman. Ceux-ci ne dorment pas un pistolet avec une balle dans le canon à portée de la main.

« Je suis un combattant de la lutte armée contre l'État d'Israël, avait expliqué son amant à Aija. Mon pays a été occupé par les Juifs qui nous en ont chassés ; je veux y retourner. C'est une guerre à mort contre le Mossad et la CIA qui est son allié. Le Mossad a déjà tué plusieurs de mes amis. Tous les jours le sang palestinien coule dans les Territoires Occupés, j'essaie de venger ces actions barbares. »

Aija avait été hyper-réceptive à ce discours. Son père, scharführer dans la Division SS Nordland l'avait élevée dans la haine des Juifs. En plus de ses capacités sexuelles, ce Palestinien lui semblait un authentique héros. Jamais, il n'avait mentionné le terrorisme, au début de leurs relations. Seulement des actions contre Israël et ceux qui le traquaient. Elle l'avait senti sincèrement dévoué à sa cause : quand ils ne faisaient pas l'amour, il lui racontait l'histoire de la Palestine et des guerres successives et ratées pour la libérer de l'emprise d'Israël.

Lorsqu'elle l'avait quittée après une dizaine de jours, elle se sentait différente, utile à une cause.

Elle dévala le long du port, passant un pont suspendu, pensant que, dans quelques jours, elle aurait dans le corps le sexe qui lui arrachait tant de plaisir. Elle aimait se sentir écartelée, défoncée, violée même par cet homme qu'elle admirait. Même si une petite voix lui disait quelque part que cela se terminerait mal...

Le gros ferry blanc en partance pour l'Allemagne allait appareiller. Elle gara sa voiture dans le parking et courut jusqu'au bâtiment d'embarquement. Heureusement, elle avait toujours sur elle une importante somme d'argent en liquide. Du coffre de la voiture, elle sortit un sac de voyage et son gros transistor.

— C'est pas possible, il ne s'est pas envolé !

Les deux gorilles commençaient à être sérieusement inquiets. Chuchotant dans le couloir de l'immeuble d'Aija Sunblad. Finalement, ils prirent l'ascenseur jusqu'au dernier étage. Redescendant à pied, scrutant le moindre coin. Il restait le rez-de-chaussée. Milton Brabeck poussa la porte du couloir et l'emprunta.

— Chris !

Chris Jones resté à l'entrée du couloir accourut. Il trouva Milton Brabeck en train de déverrouiller fiévreusement la porte du sauna derrière laquelle Malko était effondré.

Celui-ci bascula à l'extérieur, inanimé, au milieu d'une vague d'air brûlant. Les deux Américains l'emportèrent aussitôt hors de la petite pièce. La peau de Malko était brûlante, rouge, déshydratée.

— Il respire, dit Milton. Faut l'emmener à l'hôpital.

Il le souleva dans ses bras comme un enfant et ils foncèrent dans la voiture. Chris prit le volant et dégringola vers le centre. Au hasard, il remonta Esplanaden. Stoppé à un feu, il baissa sa glace et demanda anxieusement à un passant :

— *Hospital ?*

L'autre désigna la première rue à droite.

— *Unioninkatu, 33.*

Deux minutes plus tard, ils entraient dans la cour d'un hôpital spécialisé dans la dermatologie et les maladies vénériennes !

Un infirmier qui parlait anglais emmena immédiatement Malko en réanimation. Il était déshydraté et avait un début d'œdème du poumon...

Quand Chris et Milton entrèrent dans sa chambre une heure plus tard, cela allait déjà mieux et on venait de lui retirer son masque à oxygène. Toute sa peau restait horriblement douloureuse et il avait des cloques à plusieurs endroits.

— Vous êtes arrivés à temps, dit-il.

— C'est elle qui vous a enrhumé là-dedans ? demanda Chris, suffoqué.

Malko lui raconta ce qui s'était passé, concluant :

— Vous ne l'avez pas vue ?

— Non.

— Il faut prévenir Donald Gast et la SUPO, dit Malko. Je vais me reposer ici jusqu'à demain.

Il se sentait incapable de bouger. Les piqûres qu'on lui avait administrées pour calmer sa douleur l'abrutissaient. À peine les deux gorilles sortis, il plongea dans un sommeil profond.

Anton Birch s'éloigna du kiosque où il venait d'acheter cinq sachets d'héroïne pour 500 francs. Il avait doublé ses doses pour calmer ses angoisses après l'incident de la semaine précédente. Depuis son coup de fil, il se sentait un peu mieux. Le cauchemar s'éloignait et il tentait de se persuader que rien n'était arrivé. Le train-train de la banque l'y aidait. Bientôt, il partirait à Capri pour ses vacances et se changerait les idées.

Il ne remarqua pas deux hommes au teint basané, qui l'observaient. Des blousons de cuir, des jeans, des baskets et l'air dur. Comme les dealers qui veillaient sur leur marchandise. Ils fumaient en le regardant. Il posa son blouson, remonta sa manche et pressa sur la veine au-dessus du coude. Une piqûre imperceptible et il ferma les yeux tandis que le liquide descendait dans ses veines. C'était le meilleur moment, il avait l'impression qu'une grande paix l'envahissait. Une voix troubla sa béatitude.

— Anton Birch, c'est toi ?

Il ouvrit les yeux : un des deux types le fixait en souriant. Plutôt sympa.

— Oui, fit l'employé de la SBS. Pourquoi ?

— Pour rien, fit l'autre.

Au même moment, le second, passé derrière lui, lui tira brutalement la tête en arrière et le fit s'effondrer au milieu d'un épais massif de verdure au sol jonché de seringues. Celui qui avait parlé tomba à genoux devant lui. Anton Birch eut à peine le temps d'avoir peur. Le rasoir tenu d'une main ferme balaya sa gorge d'un trait sec, lui ouvrant les deux carotides et la trachée artère.

Il resta allongé sur le dos, sa seringue piquée dans le bras, des jets de sang jaillissant de chaque côté de sa gorge ouverte, les yeux déjà vitreux. Les deux inconnus s'étaient relevés. Le plus petit tira de sa poche le *Zürcher Zeitung*, le déplia et le posa sur le visage d'Anton Birch, pour cacher le sang. Puis, ils s'éloignèrent sans se presser vers le Musée. Personne ne les remarqua.

Malko avait l'impression d'être un homard rescapé d'un court-

bouillon. Donald Gast et Jim Mac Lane le fixaient avec commisération. Il sortait juste de l'hôpital.

— Cette salope a bien failli vous avoir ! remarqua l'Américain. Vous ne vous méfiez pas assez.

— Non, je ne pensais pas qu'elle serait armée. Elle était descendue à la cave ou au garage. On a retrouvé sa piste ?

— Oui, annonça le *special agent* du FBI. La SUPO a trouvé sa voiture garée dans le parking du ferry allant à Peenemunde, en Allemagne. Trop tard pour intervenir. Il y a des centaines de Finlandais dessus et pratiquement pas de contrôle. De toute façon, il n'y a pas de mandat contre elle...

— Et le Toshiba ?

— Disparu. Elle l'a emporté.

Une secrétaire entra avec un télex. Donald Gast y jeta un coup d'œil.

— Ils ont liquidé Anton Birch, annonça-t-il. Ils verrouillent...

Malko avait encore la tête lourde. Sa mission se terminait en échec. Malgré sa course-poursuite à travers l'Europe. Bizarrement, il avait l'impression qu'un élément lui échappait en dépit de la clarté apparente des événements. Aija s'était enfuie, prenant prétexte de ses vacances, emportant le transistor piégé.

Quelque chose le tracassait pourtant. Elle n'allait pas s'en servir elle-même. Ali Muganieh encore moins. Donc, il lui manquait un morceau du puzzle. Et soudain, il entrevit la solution. En repensant à Fredrik Skytten.

— Qui nous dit qu'Aija Sunblad a emporté ce transistor piégé ? demanda-t-il.

CHAPITRE XIV

— Que voulez-vous dire ?

Donald Gast semblait aussi stupéfait que Jimmy Mac Lane. Malko précisa sa pensée.

— Ce n'est pas Aija qui va commettre elle-même l'attentat, expliquait-il. Ou alors, ce serait suicidaire. Pas plus qu'Ali Muganieh. Il y a donc une troisième personne.

« À la lumière de ce que nous avons découvert, je pense comprendre pourquoi Fredrik Skytten a été assassiné. Ali Muganieh avait dû confier à Aija le Toshiba piégé, en vue d'un attentat éventuel. La jeune femme, ne voulant pas le garder chez elle, l'a, à son tour, confié ou prêté à son ami Fredrik. Étant donné la dévotion de cet homme à son égard, elle ne devait pas avoir de mal à le manipuler... Lorsque Fredrik a été recherché par la police pour le meurtre de Khalil Aynam, elle s'est affolée. D'abord la police risquait de retrouver le Toshiba, et ensuite, Fredrik pouvait parler. Nous ne saurons jamais si elle avait l'intention de le faire assassiner ou si ma présence lui a fait peur. Je pense que c'est Moktar Godzadeh qui...

Donald Gast l'interrompt.

— Je suis d'accord : la SUPO a découvert que l'arme qui a tué Fredrik était le pistolet trouvé en possession de Moktar Godzadeh.

— Puisqu'Aija a déjà utilisé un de ses amis pour garder ce Toshiba piégé, pourquoi n'en utiliserait-elle pas un autre pour le transporter ?

Un ange passa, des bâtons de dynamite autour des ailes. Donald Gast retrouva soudain l'usage de la parole.

— À qui pensez-vous ?

— À un jeune Libanais qui prend des cours avec Aija et qui semble amoureux d'elle. Je l'ai rencontré un jour par hasard.

Jimmy Mac Lane hocha la tête.

— C'est tiré par les cheveux, mais on peut vérifier. De toute façon le télex concernant Aija est parti et les compagnies ont dû le recevoir. Vous savez où trouver ce type ?

— Non, dit Malko, mais Samira le connaît. Il devait aller aujourd'hui même à une fête.

— Allez-y, dit Donald Gast.

Samira l'Israélienne s'était mise sur son 31 pour sa petite fête, avec une robe longue outrageusement décolletée et un maquillage à la Reine de Saba. Elle poussa un cri en voyant Malko :

— Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

Il avait le teint brique d'un major de l'Armée des Indes...

— C'est la dernière plaisanterie de notre amie Aija, cette fois elle a bien plongé dans la clandestinité. Savez-vous où demeure Walid Jaafar ?

Elle fronça les sourcils.

— Oui, Linnankatu 17, ce n'est pas loin d'ici. Pourquoi ?

Malko lui expliqua sa théorie. L'Israélienne buvait ses paroles.

— Vous avez peut-être raison. C'est bien dans la technique de ces salauds. Walid m'a appelée pour s'excuser de ne pas venir à ma fête. Il part aujourd'hui. D'abord pour Londres et ensuite New York. J'espère que vous allez le rattraper.

— Nous allons y arriver, affirma Malko, même si on doit empêcher son avion de décoller...

— Bonne chance, dit Samira, je vais rendre compte à mes chefs de vos informations.

Malko remarqua un journal déplié sur une table. La une barrée d'un trait rouge rageur. Samira suivit son regard et eut un sourire triste.

— Vous avez vu ce salaud d'Arafat ! Sa combine marche : Maintenant, avec l'Intifada on nous compare aux SS ! C'est nous, les terroristes. C'est un peu fort...

L'amertume abaissait les coins de sa bouche. Les Israéliens étaient tellement habitués à ce qu'on les console qu'ils ne s'y retrouvaient plus. La proclamation solennelle de l'OLP d'abandonner le terrorisme avait créé une dynamique favorable aux Palestiniens dont ils allaient avoir du mal à se remettre. Mais ce n'était pas le moment de discuter politique.

À peine sorti, il consulta son plan et trouva Linnankatu. Le 17 était un immeuble massif avec des cariatides. C'étaient surtout des studios habités par des étrangers. Pas de concierge. Il regarda les boîtes aux lettres et découvrit le nom du jeune Libanais. L'ascenseur poussif mit un siècle à le hisser au deuxième. Un palier sombre avec des boiseries. Il sonna à la porte où était épinglée une carte au nom du Libanais. Sans succès. Il allait redescendre quand la porte voisine s'ouvrit sur une jeune blonde. Elle jeta un coup d'œil interrogateur à Malko et lui sourit.

— Vous cherchez Walid ? Je suis sa voisine.

— Oui, dit Malko, répondant comme elle en anglais. Vous savez où il est ?

La blonde eut un sourire amusé.

— Parti en voyage.
— Il y a longtemps ?
— Une heure à peine, fit-elle. Il va aux États-Unis dans sa famille. Il vous attendait ?

— Non, non, protesta Malko. Je voulais seulement récupérer un transistor que je lui avais prêté. Il ne l'aurait pas laissé chez lui ?

— Écoutez, fit-elle, on peut regarder, mais il me semble qu'il en avait un quand il est parti. Un gros truc avec une poignée...

— OK, dit Malko, ce n'est pas important.

Négligeant l'ascenseur, il dévala les deux étages sous les yeux ébahis de la jeune femme. Cent mètres plus loin, il y avait une cabine téléphonique. Il appela Donald Gast.

— Le Libanais doit se trouver en ce moment à l'aéroport, annonça-t-il. Prévenez la SUPO. Il a le transistor d'Aija Sunblad. Je vais là-bas, mais il faut que vous m'y rejoigniez.

— Holy cow ! s'exclama l'Américain. J'appelle les flics, et j'arrive.

Malko ressauta dans sa Volvo. L'aéroport était à une trentaine de kilomètres au nord. Pourvu que Walid Jaafar ne soit pas déjà parti. Il trépigna dans la circulation d'une lenteur exaspérante jusqu'à ce qu'il rejoigne l'autoroute 170.

Donald Gast se tenait dans le hall d'embarquement à côté d'un homme très grand avec le visage un peu de travers, les cheveux gris, plutôt mal habillé. Malko fonça sur eux. Donald Gast le présenta à son voisin.

— Gert Pienar, le directeur de la SUPO, annonça-t-il. Ne vous pressez pas, nous venons d'arriver mais tous les policiers de l'Immigration sont prévenus. Regardez si votre Libanais est déjà là. Nous vous attendions puisque nous ne le connaissons pas physiquement.

Des queues s'allongeaient en face des comptoirs d'enregistrement. Malko commença à examiner tous les passagers en cours d'embarquement. À la troisième file, il s'immobilisa. Un jeune brun au visage rond faisait sagement la queue, un sac entre ses jambes et un gros transistor à la main.

Walid Jaafar ! Celui qu'il avait vu au *Happy Days*.

Il eut l'impression de respirer de l'oxygène pur. Les efforts d'Ali Muganieh n'avaient servi à rien ! Son raisonnement s'avérait le bon. Aija Sunblad était machiavélique. Il se retourna vers les deux hommes.

— C'est lui, Walid Jaafar. Et il a le transistor d'Aija Sunblad.

Gert Pienar adressa un signe discret à deux policiers en civil qui l'escortaient, désignant le jeune homme. Ceux-ci s'approchèrent de lui,

exhibèrent leurs cartes et le prièrent de les suivre. Médusé, le jeune Libanais obéit et ils se retrouvèrent tous dans un bureau de la police. Walid Jaafar semblait plus étonné qu'inquiet.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il. Je ne suis pas en règle ?

— Si, si, assura le policier finlandais. Nous voulions seulement savoir d'où vient ce transistor.

Ébahi, Walid Jaafar se troubla légèrement avant de dire.

— C'est une amie qui me l'a vendu.

— Quelle amie ?

— Aija Sunblad. Elle prend des cours avec moi. Pourquoi ?

Malko intervint.

— Nous avons des raisons de croire que ce transistor est piégé.

— Piégé ?

Une incompréhension totale se reflétait sur le visage du jeune homme.

— Oui, il contient de l'explosif destiné à faire sauter un avion en vol.

Le jeune Libanais eut un pâle sourire et regarda l'appareil japonais comme si c'était un dragon. Son menton tremblait.

— Mais c'est une plaisanterie...

— On va voir, dit Malko.

Un silence de mort régnait dans le petit bureau de la Police des Frontières. Troublé seulement par le grincement d'un tournevis manié par un homme de la SUPO. Du Toshiba, il ne restait pratiquement que la carcasse. Tous ses composants gisaient sur la table, démontés un par un. Pas la moindre trace d'explosifs. Tout avait été sondé avec une rigueur absolue. Malko n'osait plus regarder Donald Gast qui n'osait plus regarder le patron de la SUPO.

Le policier posa son outil. Il n'avait plus rien à démonter.

— Je me suis trompé, avoua Malko. Je suis désolé. Depuis combien de temps possédez-vous ce transistor ?

— Au moins deux mois, fit le Libanais qui avait retrouvé un peu d'assurance. Mais comment pouvez-vous soupçonner une femme comme Aija Sunblad de faire une chose pareille...

— Elle ne vous a pas vu avant votre départ ?

— Non.

Tous ceux qui se trouvaient là, à l'exception du jeune homme, savaient qu'un dispositif explosif doit être « activé » une heure ou deux avant l'utilisation. Donc, ils faisaient fausse route. Malko explosa, ivre de rage et de déception.

— Il y a deux Toshiba ! Aija avait exactement le même il y a deux jours. C'est celui-là qui doit être piégé.

Au silence qui accueillit ses paroles, il comprit qu'on doutait de lui.

— Vous avez dit à votre voisine partir en vacances, dit-il. Où allez-vous ?

— À New York. Mais je m'arrête à Londres pour rejoindre un cousin.

— Dans quelles circonstances Aija Sunblad vous a-t-elle donné ce transistor ?

— J'en cherchais un. Elle me l'a vendu très bon marché, au prix d'usine, expliqua-t-il. Son père en fabrique.

Un mensonge. Donc, Malko ne se trompait pas. Donald Gast intervint.

— Vous aviez raison ! dit-il. Aija avait sûrement l'intention de retrouver ce garçon à l'aéroport et d'opérer une substitution. Vous avez bouleversé ses plans en la forçant à fuir.

Le jeune Libanais regarda sa montre avec inquiétude.

— Je peux m'en aller ? Sinon, je vais rater mon avion...

Le policier finnois échangea un coup d'œil avec le chef de station de la CIA. Ce dernier dit avec un sourire triste.

— Monsieur Jaafar, je crois que vous l'avez échappé belle. Bonnes vacances. Vous restez longtemps à Londres ?

— Un jour ou deux.

Ils le regardèrent se hâter vers la salle de départ. Donald Gast se tourna vers Malko.

— Vous avez quand même fait du beau boulot !

Malko, lui, se sentait frustré. L'attentat était peut-être évité, mais ni Aija ni Ali Muganieh ne s'étaient fait prendre. Comme il n'avait pas porté plainte pour la tentative de meurtre dans le sauna, la jeune femme pouvait marcher la tête haute. Avoir un amant terroriste n'est pas un délit. Ils se séparèrent devant l'aéroport et il reprit la route d'Helsinki. Il en avait ras le bol des sapins et du Nord. Alexandra devait l'attendre à Liezen. La Haute Autriche sous le soleil était superbe.

Samira l'attendait, installée dans un des fauteuils de l'*Intercontinental*. Ses longues jambes gainées de noir croisées très haut. Maquillée, coiffée, elle semblait avoir repris du poil de la bête et ses seins tendaient à nouveau fièrement son chemisier. À quelque chose de nonchalant dans sa démarche, Malko se dit qu'elle n'était pas venue seulement pour avoir des informations.

— Vous avez retrouvé Walid Jaafar ? demanda-t-elle.

— Oui, dit Malko. Venez au bar, je vais vous raconter.

Ils s'installèrent au *Baltic Lounge* en face d'une vodka et d'un Cointreau. La jeune Israélienne écouta Malko sans l'interrompre, puis secoua la tête.

— C'était bien monté ! Ces types sont diaboliques... Moi, je décroche. Ma Centrale me rappelle à Tel Aviv. Je vais me faire oublier quelque temps dans un kibboutz et ensuite, je repartirai, *Inch Allah*... J'étais venue vous dire au revoir.

Ses grands yeux noirs étaient posés sur lui avec un peu trop d'insistance. Le regard de Malko descendit jusqu'aux seins épanouis et il lui sembla que Samira frissonnait comme s'il l'avait caressée. Ils reburent une vodka et un Cointreau. La jeune Israélienne s'appuyait contre lui dans le box. Il posa la main sur sa cuisse, et, comme si elle n'attendait que cela, sa bouche se pencha vers lui. Ils échangèrent un long baiser sous le regard bovin de la croupière.

— Venez en haut, proposa Malko.

Dans l'ascenseur, elle se serra contre lui. Il sentait son pubis sous la jupe très serrée en lastex rouge. Son bassin venait naturellement s'appuyer au sien. La lèvre supérieure légèrement retroussée, elle le fixait, les yeux humides.

À peine dans la chambre, elle fit passer par-dessus sa tête son chemisier et s'allongea sur le lit, gardant sa jupe.

Puis elle se pencha et prit Malko dans sa bouche. À genoux, elle lui appliqua une fellation sans un mot, secouant la tête, le masturbant, jusqu'à ce qu'elle se renverse en arrière. Dans l'ombre de sa jupe, il apercevait son ventre sans protection.

— Prends-moi comme ça, demanda-t-elle.

Il s'enfonça en elle, sa jupe roulée sur ses hanches et demeura profondément abuté ; aussitôt Samira resserra les jambes, l'emprisonnant entre ses cuisses. Il lui fit l'amour très lentement tandis qu'elle se frottait contre son sexe en poussant de petits soupirs. Elle fut soudain secouée de spasmes et cria.

Ses jambes se relâchèrent. Lui demeurerait raide en elle. Il se retira avec douceur et la retourna sur le ventre. D'elle-même elle haussa la croupe et il n'eut qu'à donner un coup de reins pour la prendre ainsi. À grands coups de boutoir, il s'enfonçait en elle sans ménagement. Samira gémissait, grande ouverte, jusqu'à ce qu'il se laisse aller à ses mauvais instincts. Elle eut à peine un sursaut quand il franchit d'un coup la barrière de ses reins.

— Fais-moi mal ! dit-elle. Ne me ménage pas.

Il lui obéit. Se retirant pour revenir de toute sa longueur avec violence, lui arrachant parfois un cri de douleur. Enfin, il se répandit dans ses reins. Alors qu'il était encore en elle, Samira se tourna à demi et dit d'une voix pleine de tendresse :

— Nous ne nous reverrons jamais, tu sais. Je ne peux te révéler ni mon nom ni mon adresse...

— Moi, tu connais mon château, ironisa Malko.

Elle eut un sourire triste.

— Mes chefs ne me donneraient pas l'autorisation. Ils sont très stricts. Et puis tu dois avoir ta vie...

Il ne répondit pas. Sachant qu'elle disait la vérité.

Malko n'arrivait pas à dormir. Le jour était levé depuis quatre heures du matin. Il tournait et retournait les éléments de son enquête. Peu à peu, un doute affreux s'infiltrait en lui. Avaient-ils vraiment contré l'opération d'Ali Muganieh ? En apparence, oui. Mais de petits détails ne collaient pas. Par exemple si Walid ne mentait pas, Aija n'avait même pas cherché à le joindre avant son départ...

Pourquoi ?

Il avait oublié de poser une question vitale au jeune Libanais. Avait-il l'intention de revoir Aija ? Et si c'était un mécanisme à double détente ?

Brusquement, l'angoisse le jeta hors du lit. Il consulta un horaire des vols au départ de Helsinki. Il y avait un vol pour Londres le matin même, à 6 h 30. À cette heure, impossible de faire une réservation, il fallait courir sa chance. Ce serait le clin d'œil du destin... Il décrocha son téléphone et composa le numéro de Donald Gast. Presque une minute plus tard la voix ensommeillée du chef de station de la CIA fit « allô ».

— C'est Malko.

L'autre fut instantanément réveillé.

— Qu'est-ce qui se passe, bon sang ?

— Je crois que je vais aller à Londres, dit Malko. Je me demande si nous avons envisagé toutes les possibilités.

— C'est-à-dire ?

— Qui nous dit qu'Aija Sunblad n'a pas l'intention de faire ailleurs qu'à Helsinki l'échange des deux transistors ? Puisque nous sommes *certain*s qu'il y en a deux.

— *My God !* s'exclama Donald Gast, vous avez peut-être raison. Je vais alerter immédiatement la station de Londres.

— D'accord, fit Malko, mais j'y vais quand même : ils ne connaissent ni Aija, ni Walid Jaafar.

— Bon sang, fit l'Américain. Si c'est ça, on vous devra une fière chandelle. J'ai encore des informations sur Muganieh. Ce salopard est en tête de la liste des terroristes recherchés au FBI, en Italie, en Suisse, en France et, bien entendu, chez les « Schlomos ».

— Il y a peu de chances qu'il soit à Londres, dit Malko, mais si on peut saboter son attentat...

— Que Dieu vous garde ; fit Donald Gast. J'appelle immédiatement le chef de station. Vous verrez avec lui à prévenir les Cousins.

CHAPITRE XV

Lorsque Malko débarqua vers 8 h 30 du matin dans les bureaux de la CIA à Londres, au quatrième étage de l'ambassade US dans Grosvenor Square, il ne trouva que deux permanenciers : un chiffreur en train de décoder un message de Langley et un jeune analyste qui découpait des journaux.

Le chef de station était en route. On l'appela dans sa voiture et il demanda aussitôt à l'analyste de se mettre à la disposition de Malko. Le jeune homme qui avait pris des habitudes anglaises offrit d'abord à Malko un thé au lait à point sucré. Très impressionné de voir débarquer une des figures mythiques de la CIA.

— Que puis-je faire pour vous ? demanda-t-il anxieusement.

— Avez-vous accès aux listes de passagers des compagnies aériennes ?

— Bien sûr. Laquelle ?

— Je ne sais pas. Je voudrais cribler un nom sur tous les vols partant pour New York aujourd'hui et demain. C'est possible ?

— Sans problème. Installez-vous dans le bureau de Mr Butler, je viendrai vous donner la réponse. Quel est le nom ?

— Walid Jaafar.

Malko pénétra dans le grand bureau au sol revêtu de moquette grise et aux murs austères couverts de cartes. L'analyste lui apporta un café ignoble qu'il noya de sucre. Il somnolait dans un profond fauteuil de cuir lorsque l'employé de la CIA surgit vingt minutes plus tard, un papier à la main.

— Voilà, sir, la personne qui vous intéresse est sur le 103 de la Pan Am. Décollage à 11 heures. Si vous souhaitez le voir, il faut sauter dans un taxi pour Heathrow. Puis-je autre chose pour vous ?

— Oui, cribler un autre nom. Aija Sunblad. Seulement, j'ignore sur quelle destination elle est susceptible de se trouver.

Le jeune Américain hochait la tête avec un sourire.

— Dans ce cas, sir, cela va prendre énormément de temps, même avec l'ordinateur car je dois cribler tous les vols en partance. Pouvez-vous me rappeler à ce numéro, plus tard dans la journée ?

Il griffonna un numéro de téléphone sur un bout de papier. Malko l'empocha. Il n'avait pas d'arme mais se dit que ce serait inutile dans tous les cas. Il laissa un mot au chef de station et fila.

Le hall numéro 3 de l'aéroport d'Heathrow grouillait d'animation. C'était celui réservé aux longs courriers et des centaines de passagers de toutes les couleurs se pressaient dans les travées d'enregistrement. Malko vérifia au tableau d'affichage l'heure du vol et les guichets d'enregistrement du vol 103.

Cinq comptoirs étaient réservés au vol de New York. Malko les scruta un à un. Dans la quatrième file, il repéra Walid Jaafar, le jeune Libanais, en grande discussion avec un autre garçon de son âge. Malko s'éloigna et commença à faire le tour du hall où se trouvaient quelques boutiques, des marchands de journaux et deux bars. Il fallait se frayer un passage comme dans le métro.

Lorsqu'il eut terminé son inspection sans rien remarquer de spécial, il revint à la file d'attente. Cette fois, Walid Jaafar était en train d'enregistrer.

Sa carte d'embarquement en main, il gagna le bar, son Toshiba à bout de bras.

Malko l'observait de loin, le cœur battant. Pourvu qu'il ne passe pas la douane ! Le temps de se faire établir un billet, cela risquait d'être trop tard. Il serait obligé d'alerter la police britannique. Le jeune Libanais semblait nerveux, regardant fréquemment sa montre. Pourtant son vol n'était programmé qu'une heure plus tard et il était déjà enregistré. Il se mit à faire les cent pas devant un marchand de journaux puis, dès qu'une table se libéra au bar, il s'y installa. La cohue était telle que Malko qui ne voulait pas trop se rapprocher le perdait parfois de vue.

Un groupe de Japonais qui défilaient caméra en bandoulière le cacha pendant un bon moment et lorsqu'il l'eut à nouveau dans son champ visuel, Malko sentit un flot d'adrénaline envahir ses artères.

Walid Jaafar n'était plus seul. Il avait été rejoint par une femme blonde à la silhouette élégante, les yeux dissimulés derrière des lunettes noires, un grand sac de voyage à ses pieds. Aija Sunblad ! Le long cou ne laissait pas place à l'erreur... Visiblement, c'est elle que Jaafar avait attendue. Penché à travers la table, il bavardait, l'air ravi. Le cœur de Malko battait à se rompre. Ce ne pouvait être un simple rendez-vous d'amoureux. Maintenant qu'il connaissait mieux la Finlandaise, il la savait incapable de s'intéresser à un garçon comme Walid Jaafar. Elle se savait ou se croyait recherchée. Si elle se trouvait à Londres précisément au moment même où le jeune Libanais y embarquait, ce n'était pas par hasard.

Il guettait le couple, les surveillant dans le reflet d'une vitrine. Attendant le moment propice pour intervenir. Si seulement Chris et

Milton avaient été là...

À Londres, le temps qu'il prévienne la station de la CIA et que ceux-ci répercutent sur leurs homologues anglais, il risquait le cafouillage. Et Walid et Aija bavardaient gaiement, isolés au milieu de la horde des passagers en partance. Malko jeta un coup d'œil au tableau d'affichage. Le vol 103 décollait dans quarante-cinq minutes. Pour l'instant, ce n'était même pas la peine de prévenir la police. Il savait que le Toshiba du jeune Libanais était inoffensif et Aija Sunblad n'était même pas recherchée officiellement.

Tout à coup, Walid Jaafar se leva et fila vers le « free shop ». Aija alluma une cigarette, en tira quelques bouffées, puis après l'avoir posée, d'un geste très naturel, se pencha vers le sac déposé à ses pieds.

Horrifié, Malko la vit en sortir un autre transistor, exactement semblable à celui laissé là par le jeune Libanais. L'échange ne prit que quelques secondes. Lorsque la Finlandaise recommença à fumer, le Toshiba de Walid Jaafar était au fond de son sac, remplacé par celui qu'elle avait amené ! Malko la fixait, fasciné. Si seulement il avait pu la filmer ! Il regarda autour de lui. Son tour de passe-passe était passé totalement inaperçu. Dans un aéroport, les gens ne s'occupent pas les uns des autres. Et ceux chargés de la sécurité surveillent les zones sensibles, pas un bar. Walid Jaafar revenait avec un sac blanc qu'il tendit à Aija.

La jeune femme se pencha à travers la table et l'embrassa sur la joue. Même d'où il se trouvait, Malko put voir son émotion. Le jeune Libanais regarda sa montre et Aija Sunblad hocha la tête. Ils se levèrent tous les deux. Il l'embrassa, la serrant contre lui et s'éloigna vers la sortie internationale. Il se retourna et Aija lui adressa un signe joyeux, avant de faire demi-tour et de se diriger vers la sortie.

— *Himmel !* murmura Malko.

C'était le moment d'intervenir. Aija Sunblad était en train d'envoyer à la mort le jeune Libanais trop confiant et quelques centaines de passagers. Par amour pour son amant. Il fendit la foule, contournant les guichets de la British Airways pour rejoindre Walid Jaafar qui avait commencé à faire la queue au guichet des passeports, au milieu des familles qui se disaient adieu. Trois policiers placides veillaient sur la foule.

Malko allait poser la main sur l'épaule du jeune Libanais quand une voix de femme l'appela :

— Malko !

Il se retourna, sa première pensée étant qu'Aija était revenue sur ses pas.

Une femme avançait vers lui, un large sourire aux lèvres. C'est à la grande bouche qu'il reconnut Samira. L'Israélienne portait de grosses lunettes noires, un foulard dissimulant ses cheveux, comme le jour où

elle avait abattu le tueur iranien.

Elle se jeta littéralement dans les bras de Malko.

— Je suis si contente de te voir !

Il lui rendit son étreinte, la repoussant aussitôt. Il ne pouvait se permettre de perdre une seconde. Étonné. Que faisait-elle à Londres ? D'où sortait-elle ? Serrée contre lui à la manière des couples qui s'étreignent avant de se séparer, elle lui soufflait une haleine parfumée au visage. Il voulut se dégager.

— Samira, il y a...

— Je sais, coupa-t-elle, sans se départir de son sourire.

Au même moment deux hommes encadrèrent Malko. Des visages inconnus, passe-partout, souriant eux aussi. Il poussa un cri. Quelque chose venait de le piquer à la fesse gauche, s'enfonçant profondément dans sa chair. Une aiguille. Il sentit un liquide épais pénétrer dans ses muscles sans éprouver aucune douleur. Samira l'embrassait, le retenant contre elle d'une poigne de fer.

Il voulut crier, appeler à l'aide les policiers qui se trouvaient à quelques mètres, mais la bouche de l'Israélienne recouvrait la sienne. Ceux qui les observaient devaient les prendre pour un couple particulièrement passionné en train de se dire au revoir... Il eut soudain l'impression que ses jambes se dérobaient sous lui. Une énorme bouffée de chaleur lui monta à la tête, il fut, en quelques secondes, couvert de sueur. Il n'avait plus de force. Sa vue se brouilla. D'abord les chiffres du tableau d'affichage, juste au-dessus de sa tête, puis les lettres et, enfin, les silhouettes. Sans un des compagnons de Samira qui le maintenait sous l'aisselle, il serait tombé.

Sa vue troublée lui permit quand même d'apercevoir Walid Jaafar qui franchissait la porte menant aux « Départs ». Il voulait crier, amener la police, mais aucun son ne sortait de sa bouche. Comme dans un rêve, l'interrogation de Samira lui parvint :

— Cela va mieux, mon chéri... ?

Un policier en uniforme s'approchait, débonnaire. Malko ferma les yeux, pris de vertige, entendit Samira dire d'une voix douce, légèrement inquiète :

— Ce n'est rien, sir, la chaleur. Il a été opéré il n'y a pas longtemps...

Déjà ses deux amis et elle traînaient Malko vers la sortie. Il n'avait pas complètement perdu connaissance, mais était incapable de résister ou de dire un mot. Mais pourquoi ? Tout se mélangeait dans sa tête... Samira. Les Israéliens, Walid Jaafar. Brutalement, il décrocha, comme on disjoncte et tomba dans un trou noir.

Walid Jaafar se présenta au portique magnétique où les passagers

faisaient la queue. Il mit son Toshiba sur le tapis roulant et franchit le portique lui-même sans encombre. L'employé immobilisa l'appareil quelques instants pour scruter le transistor sur son écran. Rien de particulier. Il relâcha la manette. Le jeune Libanais récupéra son bien et passa devant un policier en civil qui l'examina au passage. Ce jeune homme avait une bonne tête. Pas un terroriste. Il ne prêta aucune attention au gros transistor. Des milliers de passagers trébuchaient le long avec eux.

Le Libanais gagna la salle de départ, encore sous la joie d'avoir revu Aija Sunblad. Leur rencontre était prévue de longue date. Elle lui avait dit venir à Londres pour un reportage. Ils devaient se voir la veille pour dîner, mais elle l'avait décommandé au dernier moment, pour une raison professionnelle. Jurant de venir lui dire au revoir à l'aéroport... Dans ses yeux verts en amande, cette fois, il avait lu une promesse qui le mettait dans tous ses états... La voix anonyme d'un haut-parleur l'arracha à sa rêverie.

— Embarquement immédiat des passagers du vol 103 à destination de New York. Les passagers munis de cartes vertes sont priés de se présenter à la porte 45 et de ne plus fumer.

Walid Jaafar se leva. Il était heureux de retrouver sa famille.

Le noir. Puis des spasmes horribles qui tendaient et détendaient ses muscles, comme s'ils avaient été parcourus d'une brusque décharge électrique. Malko essaya d'ouvrir les yeux, mais dut les refermer aussitôt : sa vue était brouillée, il apercevait des lumières qui se dédoublaient, se déformaient. Il sentit des parois molles qui limitaient ses mouvements et bloquaient les spasmes de ses bras et de ses jambes. Son cerveau, peu à peu, se remettait à fonctionner.

Il réalisa qu'il était dans une voiture, à l'arrière, à même le plancher. Il n'était pas attaché, mais ne contrôlait plus ses muscles. Lorsqu'il voulut se redresser, il fut pris d'un tel vertige qu'il retomba : sa vision était dédoublée. Lorsqu'il fixa la glace d'une portière, il la vit se déformer. C'était terrifiant comme dans un cauchemar. Son cœur cognait contre ses côtes, à 120 pulsations-minute. Il referma les yeux et chercha à se remémorer ce qui s'était passé. Il poussa un grognement horrifié en revoyant Walid Jaafar disparaître. Ce n'était pas possible : tout cela était un cauchemar.

Prostré, il resta immobile, incapable de bouger, paralysé par d'atroces vertiges et ressombra dans l'inconscience.

Beaucoup plus tard, il se réveilla de nouveau. Les battements de son cœur s'étaient calmés, il n'avait plus de spasmes. Même pas de douleur là où il avait été piqué. Quand il voulut fixer un objet, il le vit encore

dédoublé, mais c'était supportable.

Il se traîna comme il le put à l'avant et se mit au volant. Distinguait des voitures à perte de vue. Il était dans un parking. Le grondement d'un jet qui décollait. Près de l'aéroport... Il parvint à lire l'heure à sa montre. Cinq heures quarante-cinq. Il était là depuis sept heures ! Le cerveau en capilotade, il aperçut des clefs sur le tableau de bord.

La voiture démarra sans problème. Il descendit la rampe et tendit le ticket trouvé en évidence sur la boîtes à gants au préposé qui lui fit payer 2 livres en lui jetant un regard bizarre. La barrière semblait gondolée. Il devait avoir une drôle de tête... La circulation était fluide dès la sortie de Heathrow. À tout prix, il fallait trouver un téléphone. Il en avisa un avant le tunnel sous le Motorway. Occupé. Bondissant de la voiture, il ouvrit la porte de la cabine et agrippa l'homme qui téléphonait par la manche, le jetant littéralement hors de la cabine.

— Police, bredouilla-t-il. *This is an emergency*⁽¹⁸⁾.

Il composa aussitôt le numéro de la station de la CIA. Une voix anonyme répondit, répétant le numéro comme d'habitude.

— John Butler est là ? demanda Malko.

— Oui. Qui le demande ?

— Malko.

— Une seconde.

Son cœur battait la chamade. Enfin, la voix de l'Américain retentit dans l'appareil.

— Malko, *My god !* Où êtes-vous ? Nous vous cherchons depuis ce matin.

— Que s'est-il passé ?

Un blanc, puis l'Américain répéta.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Il y a eu un attentat ?

Cette fois, le silence dura un peu plus longtemps, puis l'Américain lâcha d'une voix mal assurée :

— Ce n'est pas possible ! Vous ne savez pas que le vol 103 de la Pan Am a explosé en vol au-dessus de l'Écosse ? Il y a près de 300 morts. On ignore encore la cause de...

— Je sais ce qui s'est passé, fit Malko. C'est horrible. J'arrive.

Il raccrocha, sortit de la cabine, un goût de cendres dans la bouche. Tout se brouillait dans sa tête. Samira. Aija. Walid Jaafar. Et tous ceux dont il ignorait le visage. Morts. Et il avait vu la Mort embarquer !

Il remonta dans sa voiture et prit la direction de Londres, conduisant comme un somnambule, la vision encore brouillée. Il ouvrit la radio, trouva la BBC. On ne parlait que de cela : « Lockerbie. Les sauveteurs recherchent encore des corps, sans aucun espoir. Le 747 s'est désintégré en l'air. On pense à un sabotage. Les autorités ne comprennent pas... » Les mots lui parvenaient comme dans un

brouillard. Et c'était Samira l'Israélienne qui était en partie responsable de cette horreur. Il pensa aux gens à New York en train d'attendre un avion qui n'arriverait jamais. Des amis ou des parents qui étaient déjà morts, déchiquetés ou brûlés. La radio continuait, égrenant de sinistres hypothèses, de graves déclarations. Comme d'habitude, on ne savait rien, on ne comprenait rien. Il arriva dans Londres où la vie continuait.

Jamais il n'avait éprouvé cette sensation de dégoût et d'impuissance.

Des tasses de café vides, des cendriers pleins de mégots, des gens qui entraient et sortaient avec des piles de télex. Et surtout, une atmosphère pesante, irrespirable. L'échec et la mort rôdaient à chaque coin de couloir.

John Butler toisa Malko, atterré.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Vous avez l'air d'un cadavre !

— J'ai été drogué, dit-il. Par des Israéliens.

L'Américain le prit par le bras et l'emmena jusqu'à un profond fauteuil de cuir dans son bureau. Malko referma les yeux. Il entendit le chef de station réclamer un médecin.

Quelques minutes plus tard, le praticien attaché à l'ambassade arriva et écouta le récit de Malko. Il l'examina, prit sa tension et regarda la piqûre sur sa fesse.

— Vous n'avez pas eu mal ?

— Non, dit Malko.

— Ils ont dû utiliser du *ketalar*, dit-il. La dose est de 10 mg par kilo. On vous en a collé un gramme. Cela produit une anesthésie cutanée, en prime. Il n'y a rien à faire, sinon boire beaucoup de café...

Malko trempa ses lèvres dans une tasse de café froid et pas sucré et se força à la boire.

— Pourquoi ont-ils fait ça ? demanda-t-il. Pourquoi ?

John Butler, le chef de station, hocha la tête, écœuré.

— Avec eux, on ne sait jamais ! Les intérêts d'Israël passent avant tout. Nous soupçonnions qu'ils avaient déjà provoqué ou laisser faire de petits attentats. Qu'ils n'avaient jamais cherché à se débarrasser sérieusement de Khadafi ou d'Abou Nidal. Qu'ils avaient sauvé le fameux « Carlos » une fois. Parce que cela rehaussait l'image d'Israël et donnait une mauvaise image des Arabes. Mais là...

— Ils sont désespérés, dit Malko, à cause de la volte-face d'Arafat. J'aurais dû m'en méfier. Pour eux, c'est une catastrophe. Avec cela, ils vont pouvoir prouver qu'Arafat ne tient pas parole. Peut-être même les pourparlers entre l'OLP et les USA seront-ils rompus...

— Ce sont des fous ! laissa tomber l'Américain.

Malko releva la tête.

— Mais comment Walid Jaafar a-t-il pu passer avec sa bombe ? Vous n'aviez pas donné l'alerte ?

Le chef de station baissa la tête.

— Si. Mais vous n'imaginez pas ce qui s'est passé.

— Quoi ?

— C'est une horreur. Les fonctionnaires chargés de diffuser les consignes de sécurité n'ont pas pris la menace au sérieux. Parce qu'il y en a eu trop. Déjà, il y a plusieurs mois, on avait signalé des Toshiba piégés et aucun attentat n'a eu lieu.

Malko resta muet, horrifié. C'était vraiment la conjonction de tous les mauvais sorts. C'était de plus en plus horrible. L'Américain but un peu de café froid.

— Il nous reste Aija Sunblad, dit-il. Vous l'avez vue effectuer la substitution. Avec votre témoignage, nous l'enverrons en prison jusqu'à la fin de ses jours.

— Elle n'est pas prête de réapparaître...

— Peut-être que si. Elle ne vous a pas vu. Donc, elle ne se méfie pas.

Malko demeurait sceptique. À l'heure qu'il était, la jeune Finlandaise devait se trouver dans un pays arabe avec son amant.

La porte s'ouvrit soudain sur Donald Gast et Jim Mac Lane, le visage sombre, suivis de Chris Jones et Milton Brabeck. Les quatre hommes lui serrèrent la main sans un mot. Puis Donald Gast se tourna vers Malko et dit simplement :

— Vous aviez raison. Nous avons été aveugles.

— Vous avez parlé aux Israéliens ? demanda Malko.

Le chef de station inclina la tête affirmativement.

— J'ai été voir mon homologue. Il m'a juré n'être au courant de rien.

Malko réfléchissait. Quelque chose le choquait.

— C'est bizarre, dit-il. Les Israéliens semblent avoir pris froidement la décision de laisser tuer près de 300 personnes. Ils savent que je suis au courant. Que je vais raconter mon histoire. Pourquoi ne m'ont-ils pas éliminé au lieu de se contenter de me droguer ? Si vous m'aviez retrouvé noyé dans la Tamise, vous auriez pensé à Ali Muganieh, non ?

L'Américain approuva de la tête.

— C'est vrai. Je ne comprends pas.

Malko était épuisé, son crâne lui faisait mal à mourir. Il fallait qu'il dorme. Derrière lui, les deux gorilles demeuraient silencieux comme des statues. Malko parcourut distraitement les téléx qui tombaient sans arrêt. L'attentat avait déjà été revendiqué par trois organisations basées à Beyrouth, dont une iranienne. Les messages de sympathie affluaient à la Maison Blanche. Y compris en provenance de Jérusalem. Une dépêche attira son attention et il l'arracha du téléx.

« Le gouvernement israélien rappelle qu'il a toujours maintenu que Yasser Arafat était un terroriste. Au moment où le chef palestinien prétend avoir abandonné le terrorisme, l'horrible attentat du vol 103 devrait rappeler aux gens de bonne volonté la triste réalité... »

Le chef de station posa la main sur l'épaule de Malko :

— Allez vous coucher. Vous ne pouvez plus rien faire. Demain, il faudra se mettre à votre rapport. J'ai retenu des chambres au *Hilton* pour vous et ces messieurs.

Malko sortit de la pièce. Un chauffeur attendait dans Grosvenor Square. Les trois hommes prirent place dans la Buick. Chris Jones demanda d'une voix altérée par l'émotion :

— Vous pensez qu'on mettra un jour la main sur un de ces salauds ?

Il ignorait encore le rôle de Samira et des Israéliens. Malko répliqua :

— J'espère, Chris. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir.

— Il ne faut pas les amener devant un tribunal, renchérit l'Américain. Moi, je leur ferai avaler une grenade dégoupillée. Avec un sacré retard pour qu'ils aient le temps de comprendre.

Malko revoyait les visages gris et sans expression des deux agents du Mossad qui l'avaient intercepté à l'aéroport. Des robots sans âme. Décidément, tous les espions du monde se ressemblaient. Quand la raison d'État était en jeu, ils perdaient toute humanité.

Le téléphone devait sonner depuis longtemps quand Malko réussit à s'arracher à un sommeil peuplé de cauchemars et à attraper l'appareil à tâtons. Il ne savait même plus où il se trouvait. Une voix inconnue demanda avec un fort accent britannique.

— Mr Malko Linge ?

— C'est moi. Qui êtes-vous ?

— Je suis le docteur Percy Rigwell. Du Grand Mercy Hospital de Londres. Une patiente a été amenée dans mon service il y a quelques heures. Une certaine Samira Beaj. À la suite d'une tentative de suicide. Elle vous réclame.

— Moi ? Comment m'avez-vous trouvé ?

— Nous avons déjà essayé plusieurs grands hôtels : le *Savory*, le *Dorchester*... Vous n'êtes pas Malko Linge, demanda le praticien, étonné. Il paraît que vous vous êtes connus à Helsinki. Je suis désolé, mais...

Malko avait déjà sauté de son lit.

— J'arrive ! dit-il. Dans quel état se trouve-t-elle ?

— Vous êtes un parent ?

— Non, juste un ami.

— Elle a avalé une grande quantité de barbituriques, dit le médecin. Nous faisons l'impossible. Pouvez-vous être ici rapidement ?

— Donnez-moi l'adresse.

Pourquoi Samira l'Israélienne L'appelait-elle ? Et pourquoi avait-elle essayé de se suicider ?

En marge de l'horreur du vol 103, il pressentait un autre drame. Il s'habilla à toute vitesse et appela la chambre de Chris Jones, arrachant le gorille au sommeil.

— Retrouvez-moi tous les deux en bas dans cinq minutes, dit-il. Il va y avoir du nouveau.

Tout en boutonnant sa chemise, il se rappela l'aéroport et se demanda si ce n'était pas un piège. Après tout, pour les Israéliens, il était le témoin le plus gênant. Les autres étaient morts. Lui disparu, c'est Ali Muganieh qui porterait le chapeau.

CHAPITRE XVI

– Ne restez pas trop longtemps, souffla le docteur Rigwell à l'oreille de Malko. Elle est extrêmement faible...

Malko eut un choc en pénétrant dans la chambre 469. En quelques heures, Samira avait vieilli de plusieurs années. Les yeux semblaient s'être enfoncés dans leurs orbites, le teint était cireux, la peau fripée, les cheveux collés au crâne par une sueur malsaine. Le regard surtout, le frappa. Vide, atone, déjà ailleurs. Le Grand Mercy Hospital se dressait dans l'East End, un bâtiment de brique relativement moderne, plein de Noirs et d'Indiens. Au quatrième étage se trouvait la réanimation. Chris Jones et Milton Brabeck étaient restés dans le parking. Parce que Malko avait une petite idée derrière la tête... Il se pencha sur Samira.

– Samira ? c'est moi, Malko.

Le regard se déplaça légèrement, sans reprendre vie. Les lèvres frémirent sans qu'aucun son n'en sorte. Samira referma les yeux, comme épuisée. Puis les rouvrit aussitôt. Sa main, posée sur le drap, saisit celle de Malko pour l'attirer encore plus près.

– Je ne... Nous ne pensions pas. C'est terrible, je n'ai pas voulu ce qui est arrivé.

Elle lâchait des mots comme des bulles de savon, sans ponctuation, hachés, la voix tout de suite cassée. Elle eut une quinte de toux si forte qu'une infirmière surgit, la redressa et jeta un regard noir à Malko.

– Elle a été intubée. Il ne faut pas la faire parler trop.

Il attendit qu'elle soit sortie pour glisser à l'oreille de la jeune Israélienne :

– Pourquoi avez-vous fait cela ?

La tête de Samira retomba sur le côté, sa bouche se tordit en ce qui pouvait passer pour un rictus désespéré. Elle respira profondément comme pour prendre son élan, et dit d'une voix un peu plus forte :

– Je ne voulais pas ce qui s'est produit, je vous le jure...

– Comment cela ? fit Malko, plus que sceptique. Un long silence, puis Samira dit dans un souffle :

– C'est vrai, nous avons ordre de vous mettre hors circuit, mais mes chefs n'ont jamais voulu que l'attentat ait lieu.

– Si vous ne m'aviez pas intercepté, souligna Malko, rien ne se serait passé. J'aurais signalé Walid Jaafar à la police britannique.

Samira ne répondit pas immédiatement. Un léger sifflement s'échappait de ses lèvres. Elle rouvrit les yeux pour dire :

— Il fallait que ce soit les Services de Sécurité britanniques qui trouvent le Toshiba piégé eux-mêmes. C'est ce que mon chef m'avait expliqué. Pour qu'on ne puisse pas penser à une manip de notre part.

— Mais enfin, le risque était énorme, objecta Malko.

Samira se redressa légèrement pour protester.

— Non, non ! Grâce à vous, nous savions que *tous* les services de sécurité occidentaux avaient été prévenus. Il n'y avait aucun risque.

— Vous auriez pu au moins suivre Walid Jaafar jusqu'à l'embarquement...

— Nous avons toujours ordre de « démonter » immédiatement après une opération.

Elle retomba sur son oreiller, épuisée. Malko secoua la tête.

— Il n'y avait aucun risque, mais l'attentat a eu lieu et quatre cents personnes sont mortes. C'est impossible, vous ne me dites pas toute la vérité. D'abord, comment saviez-vous qu'Aija allait rencontrer Walid Jaafar ?

— Nous le supposions, d'après vos informations. Cela correspondait au *modus operandi* d'Ali Muganieh. Mais, je vous le répète, j'étais sûre que le Toshiba allait être repéré. D'abord, parce qu'il comportait beaucoup plus d'éléments électriques qu'un appareil normal. Et, en plus la charge explosive n'était pas fixée à l'intérieur. Si on remuait le poste, on entendait un bruit anormal.

Malko se souvenait d'avoir remarqué la même chose, lorsqu'il avait découvert le transistor piégé chez Aija Sunblad.

Il scruta le visage de Samira. Tous ses traits étaient crispés, son regard avait repris un peu de vie, elle faisait un effort désespéré pour qu'il la croie. Elle lui serra le poignet.

— Sur un vol El Al, insista-t-elle, Walid Jaafar aurait été intercepté. Nos services de sécurité démontent toujours ce genre d'appareil.

Soudain, il réalisa que Samira cherchait au moins autant à se convaincre elle-même qu'à le persuader de l'innocence des Israéliens. Il chercha son regard et dit :

— Samira, vous ne me dites pas tout. Vous saviez bien que dans ces circonstances on n'est jamais certain à 100 % de ce qui va arriver. Il y a trop de paramètres...

Elle soutint le regard de ses yeux dorés quelques secondes, puis il vit ses prunelles basculer vers le haut. Ses paupières se fermèrent, et des larmes se mirent à couler sur ses joues. Lorsqu'elle rouvrit ses yeux inondés de larmes, elle semblait encore plus désespérée.

— C'est vrai, murmura-t-elle dans un souffle, si faiblement que Malko dut se pencher encore plus pour l'entendre. Mais je ne voulais pas le croire. C'est Moshe qui m'a convaincue.

— Qui est Moshe ?

— Mon chef de mission, mais ce n'est pas son vrai nom. Il a été dans les camps pendant la guerre, toute sa famille est morte victime des nazis, il a beaucoup souffert. Il a peur d'un nouvel holocauste. Il m'a dit que la Centrale à Tel Aviv lui avait ordonné de procéder de cette façon. Maintenant je ne suis plus sûre qu'il m'ait dit la vérité...

— Quand l'avez-vous réalisé ?

— Lorsque j'ai entendu à la radio l'annonce de la catastrophe. Nous vous avons conduit dans le parking et nous avons regagné Londres séparément. Moshe m'a appelée aussitôt. J'étais hystérique, nous nous sommes violemment disputés. Il était fou de rage. Il m'a crié qu'il n'avait pas voulu cela, qu'il avait obéi aux ordres, mais qu'en définitive cet attentat était bon pour nous. Alors je lui ai raccroché au nez et j'ai...

Elle se tut, la gorge nouée par l'émotion.

Malko lui aussi sentait un drôle de picotement grimper le long de ses sinus. Maintenant, tous les éléments de la catastrophe étaient là : un chef de mission « allumé » et fanatique, désobéissant aux ordres, des exécutants trop crédules, des bureaucrates irresponsables et, par dessus tout, la féroce volonté de destruction d'un terroriste sans états d'âme. Samira pleurait silencieusement, les yeux ouverts.

— Pourquoi m'avoir prévenu ? demanda-t-il.

— Moshe m'a rappelée, dit-elle. Il était gentil. Trop gentil. C'est là que j'ai vraiment compris. S'il a désobéi aux ordres, il doit supprimer deux témoins : vous et moi. Les deux autres sont des robots sans importance. Moi j'avais décidé que je m'en chargerai. Maintenant, vous savez tout. Faites attention.

Elle referma les yeux. Malko était enfin certain de tenir la vérité.

— Et Aija ? demanda-t-il. Vous savez où elle se trouve ?

— Non.

C'était quand même la Finlandaise la plus responsable des deux. Samira venait de montrer sa sincérité, en attendant à ses jours et en avertissant Malko. Il la regarda quelques instants en silence, ignorant si elle s'était réellement endormie ou si elle lui signifiait simplement qu'elle n'avait plus rien à dire. Il se leva et sortit de la chambre.

Le docteur Percy Rigwell le guettait dans le couloir. Le visage sombre.

— Elle va s'en sortir ?

— Je pense, fit le praticien. Est-ce que je pourrai vous prévenir quelque part si son état s'aggrave ?

— Je vous appellerai.

Il allait quitter le médecin lorsqu'il se ravisa.

— D'autres personnes ont-elles vu cette femme ? Le médecin secoua la tête :

— Non. Deux hommes se sont présentés, pendant qu'elle était

encore inconsciente. Des amis à elle. Ils doivent revenir.

Malko le fixa longuement.

— Je crains que les jours de votre patiente ne soient en danger...

Le médecin le regarda, interloqué.

— Mais je vous ai dit que...

— Il ne s'agit pas de son suicide, précisa Malko. Je ne peux pas vous en dire plus. Prévenez immédiatement la police et donnez-leur son identité, et, en attendant veillez à ce qu'il y ait toujours quelqu'un dans sa chambre.

Il s'éloigna dans le couloir, laissant le médecin abasourdi. Il en avait mal au cœur de dégoût. La police ne connaîtrait jamais les vraies responsabilités de l'attentat.

Dans le parking de l'hôpital, il regarda autour de lui. Chris et Milton se trouvaient dans la Buick de l'autre côté de la rue. Il se dirigea lentement vers eux. Certain que quelque chose allait se produire. Il avait presque traversé quand il les vit. Les deux hommes s'étaient dissimulés derrière un fourgon. Ils marchaient vers lui, le prenant en sandwich et le coupant de la sortie. Il s'arrêta. Ils le croyaient seul. Et ils ne voulaient sûrement pas de scandale. Ils allaient l'enlever. Ou le poignarder, sans utiliser d'arme à feu. Et de préférence pas dans cet hôpital, pour qu'on ne puisse relier cet incident à Samira. Quand ils auraient fini avec lui, ils reviendraient achever la jeune femme sur son lit...

Des tueurs, froids et lucides, sans le moindre état d'âme. Programmés pour effacer les traces d'une bavure. Il les attendit, appuyé à une voiture. Quand il vit leurs visages, il fut un peu déçu. C'étaient les deux de l'aéroport. Moshe n'avait pas jugé bon de se déplacer. Ils stoppèrent, étonnés par son attitude. Malko les interpella.

— Alors, qu'attendez-vous ? J'ai parlé à celle que vous appelez Samira. Je sais tout. Et c'est trop tard, j'ai déjà averti la station de Londres. Vous êtes venus me tuer ?

Les deux hommes échangèrent un regard et quelques mots en hébreu, puis l'un d'eux fit un pas vers Malko et dit en anglais :

— Nous voulons vous parler.

— Vous ou Moshe ? Il a des remords ?

Il avait employé un ton volontairement cinglant.

L'Israélien tiqua, puis dit froidement :

— Ne soyez pas naïf. Cette chose ne devait pas arriver. Ce sont les Anglais qui sont idiots.

Comme tout bon Israélien, il haïssait les Britanniques. Malko le toisa.

— Peut-être. Mais vous êtes des criminels. Les responsables de cet attentat, c'est vous.

Silence.

Les deux hommes se concertèrent du regard. Malko les sentait ennuyés, mais ils avaient une mission. Et ils allaient la remplir. Maintenant, il en était certain : cette mission était de le tuer. Le Mossad ou Moshe, le chef de mission, avait analysé la situation et décidé de passer l'accident du vol 103 aux oubliettes de l'Histoire. Pour ce faire, il fallait supprimer les témoins directs : Samira et lui. Malko jeta un regard de commisération aux deux hommes du Mossad. Certain que l'on avait déjà décidé de leur sort. Eux aussi en savaient trop. Les grands Services faisaient le ménage discrètement. Un jour, ils seraient convoqués pour une séance d'entraînement parachutiste, par exemple, et leurs parachutes ne s'ouvriraient pas... Bien entendu, ils seraient enterrés comme des héros.

Il se retourna et aperçut deux silhouettes dans l'ombre. Chris et Milton étaient en position. Les dés étaient jetés. Avec une lenteur délibérée il commença à s'éloigner, tournant volontairement le dos aux deux Israéliens. Il entendit un claquement sec et malgré lui, un flot d'adrénaline se déversa dans ses artères.

Cela se jouait à une seconde près.

« Craac ! » La détonation fit trembler les vitres de l'hôpital. Malko se retourna juste à temps pour apercevoir un des Israéliens, un long pistolet noir à la main, appuyé au capot d'une voiture, la tête rejetée en arrière. Le projectile de Chris l'avait touché en pleine poitrine. Et, à cette distance, une balle blindée de « 357 Magnum », cela faisait des dégâts énormes... Son compagnon n'hésita qu'une seconde. Mais lui aussi était un robot bien réglé. Au lieu de secourir son ami, il plongea comme un fauve vers Malko, tirant son arme de sa poche.

Ce fut le dernier geste qu'il accomplit. Deux détonations se confondirent presque. La tête éclatée, il fit un véritable bond en arrière et glissa entre deux voitures. Mort avant même d'avoir touché le sol.

Chris et Milton s'approchèrent, le visage sombre, leurs armes encore à la main. Des fenêtres commençaient à s'allumer à l'hôpital. Malko s'approcha du premier Israélien. Il avait déjà cessé de vivre. Il se pencha et ramassa son arme. Comme toujours, un long automatique noir de calibre 22, sans aucune marque. Les Israéliens avaient horreur des gros calibres... Il la jeta sur le corps.

— Allons-y, dit-il à Chris Jones.

La police n'allait pas tarder à arriver. En partant, ils croisèrent une Rover bleue avec un gyrophare, roulant à toute vitesse. La mort des deux Israéliens ne lui apportait aucune satisfaction. C'était lui ou eux. Et ils ne portaient pas la plus grande responsabilité... C'était une bavure, comme il y en a parfois dans les opérations secrètes qui avait coûté la vie à 270 personnes... Il revit le visage confiant de Walid Jaafar. S'était-il rendu compte ?

Probablement pas. Ou alors juste une seconde avant l'éternité

quand son Toshiba avait explosé. La désintégration du « 747 » avait dû être instantanée.

Comme un automate, il revint à Grosvenor Square. Personne n'avait été se coucher. John Butler, les traits tirés par la fatigue, vint aussitôt vers lui. Malko l'entraîna dans son bureau pour lui faire le récit des derniers événements.

— Les Israéliens se sont rendus compte des conséquences de leur coup de poker, conclut-il. Ils ont cherché à effacer les traces.

L'Américain le fixa, pensif :

— Ils ont raison. Scotland Yard et le MI5 vont découvrir des choses... grâce aux débris retombés à Lockerbie. Normalement l'explosion aurait dû se produire au-dessus de l'Atlantique.

— Pourquoi ? Vous avez eu des informations ?

— Techniques, corrigea l'Américain. Le plan de vol du 747 a été modifié à la dernière seconde par le commandant de bord, à cause du mauvais temps et personne ne pouvait le savoir. Il est monté beaucoup plus vite que d'habitude et a atteint son altitude de croisière au-dessus de l'Écosse, c'est-à-dire 30 000 pieds, au lieu de le faire au-dessus de l'Atlantique. La bombe était sûrement réglée avec un détonateur altimétrique...

« Sans ce changement, le « 747 » disparaissait dans l'Atlantique et on n'en aurait jamais rien su.

Le téléphone sonna, l'interrompant. Il répondit et écouta longuement un interlocuteur invisible. Lorsqu'il raccrocha, il avait le visage grave et tendu.

— C'était notre correspondant à Scotland Yard. La police a trouvé les corps des deux Israéliens. Sans aucun papier, bien entendu et ils se doutent qu'il y a une histoire de barbouzes là-dessous. Ils sont en train d'interroger le médecin de l'hôpital. Il va vous décrire. Je dois vous exfiltrer immédiatement. Nous avons un Falcon qui appartient à la Company. Il peut partir en une heure. Chris Jones et Milton viendront avec vous, je ne veux pas me retrouver avec une sale histoire sur le dos.

— D'accord, dit Malko.

Il n'avait plus rien à faire à Londres. Aija n'était sûrement pas restée, quant à Samira, morte ou vive, il n'avait pas envie de la revoir. Le chef de station était déjà au téléphone, en train d'organiser son départ. Il se sentait soudain mortellement fatigué.

Et ce n'était pas seulement à cause de la drogue non encore éliminée... Toute cette histoire était une catastrophe sans nom, un ratage honteux où les Services Occidentaux s'étaient fait rouler dans la farine par un terroriste diabolique aidé par une complice dévouée. L'addition était lourde. Le chef de station releva la tête.

— Vous voulez aller à Liezen ?

Malko secoua la tête.

— Non.
— Où ?
— À Helsinki.
L'autre demeura l'appareil en l'air, médusé.
— Qu'est-ce que vous allez faire à Helsinki ?
Malko le regarda bien en face.
— Aija Sunblad est partie d'Helsinki. Elle va fatalement y revenir ou donner de ses nouvelles...
— Et alors ?
— Alors, pour moi cette affaire n'est pas finie. Il reste Aija Sunblad et surtout Ali Muganieh à mettre hors d'état de nuire.
L'Américain secoua la tête.
— Vous êtes fou. Je comprends que cela vous ait choqué... Mais vous ne pouvez pas consacrer le restant de votre vie à régler les comptes de ces deux salauds. Le FBI s'en chargera.
— Le FBI n'en a pas les moyens, dit Malko. Et surtout pas les idées. Ils ne peuvent rien contre des terroristes de cet acabit. Combien en ont-ils arrêté ces derniers temps ?
L'Américain baissa la tête. Il connaissait la réponse : zéro. D'un ton las, il capitula.
— OK. OK. Vous partez à Helsinki. Vous vous arrangerez avec Langley par la suite. Mon boulot, c'est de vous mettre à l'abri tous les trois.

Le Falcon 50 vira au-dessus de la Tamise, laissant sous ses ailes la ville de Londres illuminée. Jusqu'à la dernière seconde, cela avait été une course contre la montre entre Scotland Yard et la CIA. Les policiers britanniques avaient très vite retrouvé la trace de Malko au *Hilton* et, immédiatement, toutes les antennes s'étaient dressées. Il était connu comme le loup blanc. Et un des Israéliens avait eu l'imprudence de conserver sur lui un paquet de cigarettes de son pays...

Cela suffisait pour que les Anglais commencent à rassembler les pièces du puzzle... Heureusement que le Falcon était enregistré sous les couleurs des Bahamas.

Chris Jones se déplaça et vint rejoindre Malko. Ils n'étaient que trois dans le petit jet en dehors des pilotes. L'appareil prenait de la hauteur et allait sortir de l'espace aérien britannique. Pour mieux faire, on avait déposé un plan de vol bidon ne mentionnant pas Helsinki. Les Anglais s'en apercevraient plus tard...

— Qu'est-ce qu'on va faire là-bas ? demanda le gorille.

Malko tourna vers lui un visage fatigué.

— Chris, vous avez entendu parler de la chasse à l'éléphant ? C'est

très long et très fatigant. Il faut de la patience et de la résistance. Mais cela paie. C'est ce que nous allons faire...

Le gorille l'écoutait, bouche bée. Il s'ébroua.

— Je comprends ce que vous éprouvez, dit-il. Mais soyez lucide. Ce type, Muganieh, après un coup comme ça, même si personne ne pointe le doigt sur lui, va se retrancher dans un pays arabe sûr.

— Je sais, dit Malko. Et s'il est arrêté, d'autres avions sauteront, d'autres gens seront tués.

C'était un langage que le gorille comprenait... Chris Jones soupira.

— Je ne sais pas ce qu'on peut faire.

— Si, dit Malko, parce qu'il y a Aija Sunblad... Elle ne va pas rester indéfiniment avec son amant. Elle reviendra. Nous allons la faire revenir.

— Comment ?

— Je ne sais pas encore...

— Tout cela va prendre du temps. Langley ne vous laissera pas des mois et nous non plus...

— Cela ne prendra pas des mois, dit Malko. Même pas des semaines.

L'appareil virait, montant vers le nord. Milton Brabeck tendait l'oreille pour suivre la conversation. Malko sentit qu'il devait convaincre les deux Américains. Il se retourna vers Milton.

— J'ai compris beaucoup de choses trop tard, dit-il. Nous avions affaire à des gens décidés, fanatiques, organisés. Le coup était préparé de longue date. En réalité, nous ne les avons pas beaucoup gênés. Ils ont continué à appliquer leur plan. La seule modification a été le départ d'Aija par l'Allemagne...

« Pour le reste, tout était en place.

— Vous avez sûrement raison, reconnut Chris Jones. Mais ce n'est pas encourageant pour l'avenir.

Malko eut un sourire triste.

— Rien ne ressuscitera les 270 morts du vol 103. Mais si ceux qui ont décidé de commettre cette horreur sont punis à leur tour, il y a encore une justice quelque part.

— Vous voulez dire les Israéliens ? demanda Milton Brabeck.

— Non, eux ont pris le train en marche. En ce moment, ils ne doivent pas se sentir à l'aise.

— Nous les tenons par les couilles, ricana Chris Jones. Avec ce qu'ils vous ont fait...

— Je n'en fais pas une vendetta personnelle, corrigea Malko. Mais ils savent aussi que la Company leur fera payer très cher cette gaffe. D'une autre façon et cela ne me regarde pas. Je crois sincèrement qu'aucun dirigeant du Mossad n'a décidé de faire sauter un avion pour forcer les USA à rompre les relations avec l'OLP. Mais ce Moshe a voulu jouer à la roulette russe.

« Il reste les vrais instigateurs. D'abord l'homme qui, depuis des mois, planifie cette horreur. Par haine.

— Vous voulez dire Ali Muganieh ?

— Oui. J'ignore s'il a agi pour son compte ou si c'était un « contrat ». On le saura peut-être un jour. Mais, je ne me regarderai bien dans une glace que le jour où il sera mort.

Chris Jones hocha la tête, compréhensif.

— C'est sûr que vous avez raison ! Mais comment ? On n'a jamais arrêté un de ces grands terroristes. Ils ne se baladent dans les pays dangereux pour eux que dans les périodes calmes. Après un coup pareil, il va se terrer au Liban, en Syrie ou en Libye.

— Sûrement, dit Malko, avec un sourire froid. Mais je vais l'en faire sortir. Et ce jour-là, j'espère que vous serez avec moi pour l'accueillir.

« Que ce soit son dernier voyage.

CHAPITRE XVII

Malko se réveilla en sursaut. Le jour envahissait déjà sa chambre et sa montre n'indiquait que quatre heures du matin ! Le soleil de minuit. Il mit quelques secondes à réaliser où il se trouvait. La nuit était tombée depuis peu lorsqu'ils s'étaient posés à Helsinki avec le Falcon 50 de la CIA. Ni les gorilles ni lui n'avaient envie de parler et tous les restaurants étaient fermés. Ils avaient gagné directement *l'Intercontinental*, l'estomac vide. Machinalement, Malko avait branché CNN. Encore des images du Boeing de la Panam assassiné, des débris informes sous des bâches, des jouets épars dans la forêt, des visages graves. Une femme qui se roulait par terre à l'aéroport Kennedy à New York. Ses deux fils et son mari se trouvaient sur le vol 103. Et des commentaires... Filandreux et vides. Des menaces solennelles et creuses. Dépassées.

Pendant ce temps. Aija Sunblad et son amant faisaient peut-être l'amour. Bien en sécurité au Liban ou ailleurs...

Il se remit à penser au plan encore flou qu'il avait échafaudé. Il fallait le faire accepter par la CIA et le FBI, car, à lui tout seul, c'était hors de question. Et même ainsi, son projet était à la limite de l'impossible, comportant tellement d'inconnues qu'il semblait voué à l'échec.

Seule la rage de vengeance poussait Malko. Il était tordu de fureur à l'idée qu'Ali Muganieh allait rester impuni.

Le sommeil cassé, il se leva, se jeta sous une douche et descendit prendre son breakfast. Les deux gorilles dormaient encore. La réunion avec le chef de station de la CIA était prévue à neuf heures.

La réunion de la dernière chance.

— Aija Sunblad devrait rentrer dans deux jours, annonça Donald Gast. J'ai vérifié avec Ilnari Kaarnola. Il ignore où elle se trouve, mais elle a téléphoné hier pour prendre des nouvelles.

— Quelle est la position de la SUPO vis-à-vis d'elle ?

— Cela dépend de nous, expliqua l'Américain. Lorsqu'elle s'est enfuie après avoir tenté de vous tuer, nous les avons avertis que nous la soupçonnions d'être mêlée à une affaire de terrorisme. Rien d'officiel.

— Donc, conclut Malko, si vous leur dites que c'était une erreur, ils ne l'inquiéteront pas.

— Sûrement pas... De toute façon, à part la scène de l'échange à Londres dont vous êtes le seul témoin, il n'y a rien de concret contre elle. Tant que vous ne porterez pas plainte...

— Son coup de fil montre qu'elle est quand même inquiète, remarqua Malko. Rassurée, elle va sûrement reprendre sa vie ici, se disant que si j'étais mort, Kaarnola le lui aurait dit et que la police la rechercherait. Quant au transistor, elle va revenir avec l'affaire non jugée... Comme si de rien n'était. Persuadée que nous ne ferons pas état de ce que nous savons officiellement. Du côté de la Company, avez-vous appris quelque chose ?

— Toutes les stations de la Company sont alertées, fit simplement l'Américain. Ainsi que les postes du FBI.

« C'est la même chose pour Ali Muganieh. Jusqu'ici, nous n'avons eu aucun feed-back : ce qui n'a rien d'étonnant. Ils voyagent sûrement avec de faux papiers s'ils ne se trouvent pas dans un pays comme la Syrie ou le Liban. Et là, nous n'avons pas d'informations.

— Continuez à mettre la pression, demanda Malko.

Donald Gast le regarda interloqué.

— Que voulez-vous faire ? Vous avez failli empêcher cet attentat et vous y seriez arrivé sans l'intervention des Israéliens. Mais maintenant ?

— Maintenant, dit Malko, je veux la tête d'Ali Muganieh. Il eut un sourire féroce. L'ayatollah Khomeiny a bien mis à prix celle de Salman Rushdie.

Le chef de station s'agita nerveusement sur son siège.

— *Don't be stupid !* Vous savez bien que ce type se planque là où nous ne pouvons pas l'atteindre. Alors, vous avez un truc ?

— Si Aija Sunblad reparaît, probablement, dit Malko. Sinon, je rentrerai à Liezen. Je vous demande quarante-huit heures de patience.

— Quelle est votre idée ?

— C'est trop tôt. Mais vous me connaissez, ce n'est pas farfelu. Déjà, il y a une chose que nous pouvons faire.

— Laquelle ?

— Laissez filtrer des informations. Par différentes sources proches de la Company. Dans plusieurs pays. Selon lesquelles les soupçons se portent sur Abou Nidal. Donnez des détails, construisez un cas... Il faut que cela sorte dans les médias du monde entier.

L'Américain le fixait, intrigué :

— Vous savez bien sûr que c'est faux...

— Bien sûr, dit Malko, mais ainsi, Ali Muganieh se sentira moins dans la ligne de mire. Cela peut servir...

— Je comprends, admit Donald Gast. Je pense que cela doit être

possible. J'ai un copain à Bonn qui travaille avec le BND. Il suffit de leur balancer l'info. Les Anglais seront plus durs à manipuler, mais si on s'y prend bien...

« Inutile de vous dire, Malko, que nous donnerions tous un bras pour que ce salaud se retrouve transformé en chaleur et en lumière. Et s'il y a une chance sur un million, nous la courrons. Mais je crains que cette Finlandaise ne réapparaisse pas.

— Quarante-huit heures ! répéta Malko. Cela vaut la peine, non ?

Allongée sur la plage arrière du Cobra, Aija Sunblad regardait le ciel d'un blanc immaculé de la Méditerranée, bercée par le balancement léger de la houle. Le bateau se trouvait à une centaine de mètres de la côte dans une crique près de Limassol, au sud de Chypre. Un peu plus loin était ancré un gros « Magnum » de 45 pieds, occupé par une dizaine d'hommes armés jusqu'aux dents... Les deux navires, immatriculés au Liberia, relâchaient à Chypre. Officiellement, ils faisaient du charter...

Ali Muganieh, lui aussi, regardait le ciel. La jeune femme était fascinée par son poitrail velu et par la largeur de ses épaules. Il avait exigé de ses hommes qu'ils restent sur l'autre bateau pour avoir la paix. Seule, Amina, une jeune Palestinienne née dans un camp, restait là pour servir des boissons. C'était rare qu'il puisse se détendre ainsi et il prenait un risque limité en sortant de sa tanière. Seulement, il fallait bien récompenser Aija de temps à autre.

Il avait eu droit à une crise de nerfs lorsqu'elle l'avait rejoint. Elle était encore sous le choc de la destruction du vol 103. Ali Muganieh avait été parfait, partageant son chagrin, lui assurant que c'était un épouvantable malentendu, qu'il n'avait *jamaïs* voulu détruire cet avion, mais seulement faire peur à ses ennemis. Qu'il avait *lui-même* téléphoné à la Panam pour que le transistor piégé soit intercepté... Elle l'avait cru ou avait fait semblant de le croire.

— *Habibi*⁽¹⁹⁾ !

Il tourna la tête. La jeune Finlandaise le regardait, ses yeux verts pleins d'une expression trouble. Elle ne portait qu'un string violet, qui, sauf de face, la faisait paraître entièrement nue. Sa poitrine pleine était merveilleusement bronzée et son cou paraissait encore plus long.

— Oui ?

— Il faut vraiment que je reparte ?

Le Palestinien eut un geste fataliste.

Lorsqu'elle s'était enfuie d'Helsinki, elle était persuadée qu'elle n'y reviendrait pas avant très longtemps. Qu'elle allait vivre avec Ali Muganieh à plein temps. Elle voyait déjà toutes les polices du monde à

ses troussees. Puis, rien ne s'était passé. Elle avait retrouvé son amant le soir de l'attentat à Chypre, choquée, bien décidée à ne plus le quitter. Le Palestinien s'était fait raconter dans les détails ce qui s'était passé. De son côté, il s'était renseigné, Aija avait téléphoné aussi... Finalement, il avait conclu qu'elle pouvait réapparaître sans danger.

— Nous nous retrouverons ? demanda-t-elle.

— Pas tout de suite, dit-il. J'ai beaucoup à faire. Je dois me rendre dans les Territoires Occupés clandestinement. Je ne veux pas te faire prendre trop de risques en me rencontrant. Tu sais que les Juifs veulent ma peau.

Les hommes sur le « Magnum » avaient des RPG7 et même une mitrailleuse légère, mais cela ne suffirait pas contre un commando israélien. Sa meilleure protection était l'improvisation permanente. Jamais un plan à l'avance. Aija poussa un profond soupir et se retourna sur le ventre. Ali Muganieh suivit des yeux la courbe de son dos. D'où il était, ses fesses paraissaient nues, incroyablement cambrées et pleines. Il sentit son palais se dessécher et croisa le regard de la jeune Amina, debout près du bar. Elle lui adressa un sourire complice. Aija bougea légèrement, ondulant des hanches, pour chasser une mouche et le ventre du Palestinien s'embrasa brutalement. Son sexe tendit le tissu de son maillot et Amina se détourna pudiquement.

Aija leva la tête, croisant le regard de son amant. Elle aperçut la bosse sur son ventre et ses lèvres pulpeuses se retroussèrent aussitôt en un sourire gourmand. Semblant prêtes à engloutir tous les sexes du monde. Celui de Ali Muganieh prit encore de l'ampleur. Aija pivota de 90 ° et sa bouche vint se poser sur le nombril du Palestinien. Tous ses soucis brusquement oubliés. La pointe de la langue sortit, agaçant la petite cavité. Cela fit à Ali Muganieh l'effet d'un puissant aphrodisiaque et il poussa un gémissement ravi.

Aija continua d'agacer de sa langue le ventre musclé, descendant peu à peu. Le sexe d'Ali décollait du ventre, tendant le maillot de laine bleue. On n'entendait que le clapotis contre la coque et le bruit de leurs respirations. Discrètement, Amina était passée à la plage avant d'où elle ne voyait rien. Ali Muganieh se redressa, balayant la mer de son regard aigu. Il se savait perpétuellement en danger de mort. Pour lui, la destruction du Boeing n'était qu'une victoire tactique. Son véritable objectif était d'empêcher ce qu'il considérait comme une capitulation : un accord entre l'OLP et Israël sur les Territoires Occupés. Il voulait chasser les Israéliens et rendre la Palestine aux Palestiniens. Son but final était que l'OLP de Yasser Arafat revienne à sa charte initiale recommandant la liquidation d'Israël en tant qu'État. Pour cela, tous les moyens étaient bons.

Il faisait sa guerre. À sa façon.

Les hommes du « Magnum » somnolaient, sauf deux, les jumelles

collées aux yeux, balayant inlassablement l'horizon. Deux autres équipes veillaient à terre. Il se déplaçait rarement sans une douzaine d'hommes absolument sûrs. Tout cela coûtait de l'argent, mais il en avait. Pour plus de sûreté, il était arrivé à s'autofinancer et ne dépendait de personne. Ses hommes étaient payés par lui, et quand l'un tombait, il assurait un revenu décent à sa famille.

En cette chaude après-midi, tout était calme. Les Israéliens n'oseraient pas venir avec leurs avions au-dessus des eaux chypriotes. Pour le reste, ses hommes veillaient. Et puis ce danger l'excitait. Ses doigts crochèrent dans les cheveux blonds d'Aija, et il écrasa son visage contre son sexe raidi. Aija ouvrit la bouche et la referma sur la hampe de chair, mordillant pour rire. La tête rejetée en arrière, Ali Muganieh grogna, contrarié. Elle se hâta de changer de tactique. Tirant l'élastique avec ses dents, elle libéra le membre, jusqu'en bas. Refusant de se servir de ses mains. Puis, elle revint et cette fois engloutit le bout avec sa technique habituelle. Tout le corps d'Ali Muganieh se tordit en arc de cercle. C'était une sensation si forte qu'il avait envie de hurler...

Le tenant fermement d'une main, Aija le léchait comme une chatte ses petits, s'emplissant la bouche de cette énorme hampe.

Il arracha presque le string, plongea la main entre les globes des fesses, atteignit l'ouverture de ses reins et commença à la masser en un message muet. Aussitôt, Aija ondula des hanches, se décontractant le plus possible pour lui frayer un passage. C'était le meilleur moment : dans sa tête elle fantasmaient déjà, se sentant empalée, déchirée. Ali Muganieh se pencha à son oreille.

— Je vais te défoncer.

Elle en était déjà inondée. Brusquement, il s'arracha à sa bouche et se mit à genoux. Son sexe filait sur vingt-cinq centimètres, presque à la verticale. Fièremment, il se dressa, de façon à ce que ceux du bateau puissent le voir et il tendit la main à la jeune femme.

— Viens, il fait trop chaud ici.

La cabine était climatisée, avec un énorme lit à l'avant. Il fit entrer Aija devant lui et la poussa sur le lit, la tête la première. Docile, elle y atterrit à quatre pattes. Devinant ce qu'il voulait. La tête enfouie dans les coussins, elle envoya les mains en arrière, prit ses fesses rondes à deux mains et les écarta en un geste d'une obscénité flamboyante. Elle savait que cette soumission absolue rendait son amant fou de désir.

Ali Muganieh gronda de joie. Passant un bras sous la taille de la jeune femme, il saisit son énorme matraque de l'autre main et en posa le gland contre l'ouverture qu'il s'apprêtait à défoncer. Malgré elle, Aija se contracta, sachant qu'elle allait souffrir. La pression, d'abord, fut supportable ; puis, quand l'anneau de muqueuse commença à s'agrandir, elle retint un gémissement de douleur. Ali Muganieh poussait toujours, les dents serrées. Pour lui, c'était le meilleur

moment.

Vicieusement, il regardait l'énorme boule rouge peser. Aija cria. Le tiers du gland était entré. Ali donna un petit coup de reins, le faisant pénétrer un tiers de plus. C'était rare qu'il la prenne ainsi directement dans les reins, mais tellement bon.

Les mains crispées dans les coussins, Aija attendait, stoïque, en proie à des sensations contradictoires...

Brutalement, elle hurla. D'un violent coup de reins, le Palestinien venait de la violer ! Elle avait l'impression d'être déchirée alors qu'elle n'était que monstrueusement distendue... Ali Muganieh savoura son plaisir, regardant les vingt centimètres qui se trouvaient encore à l'extérieur. Maintenant, elle était bien empalée, elle ne pouvait plus lui échapper, ne le cherchant d'ailleurs pas...

Avec une lenteur maîtrisée, il s'enfonça dans ses reins, la tenant aux hanches pour qu'elle ne puisse se dérober à la monstrueuse pénétration. Il sentait les muqueuses céder sous la pression, l'enserrer d'un fourreau brûlant. C'était exquis. Il ne s'arrêta que lorsque les poils noirs de son ventre frôlèrent la chair ferme des fesses d'Aija. Celle-ci, la bouche ouverte, cherchait son souffle, ne voulant pas gâcher la joie de son amant par des cris intempestifs. Mais elle n'avait jamais autant souffert. Il se pencha à son oreille.

— Tu aimes ?

— Oui. Défonce-moi !

Ça aussi, ça l'excitait. Elle ne se faisait aucune illusion. Il la trompait. Mais elle était presque sûre qu'aucune autre femme n'avait un lien sexuel aussi fort avec lui.

Elle mordit un coussin, tandis qu'il se déchaînait. Comme si son sexe avait été la moitié de ce qu'il était. La muqueuse avait beau être élastique, c'était au départ une torture pour Aija. Fasciné par son propre sexe, Ali Muganieh le regardait entrer et sortir. Il s'arrêta, ne voulant pas encore jouir, leva la tête. Et croisa le regard d'Amina. La jeune Palestinienne avait le visage collé à un des hublots rectangulaires donnant sur le pont et le regardait sodomiser Aija.

Il lui sourit, mais elle disparut aussitôt.

Encore plus excité, il reprit sa cavalcade. Les muqueuses s'étaient relâchées et Aija se mit à geindre de plaisir, une main passée sous son corps, se dépêchant de jouir. Quand Ali Muganieh se répandit en elle, après quinze jours d'abstinence, la sensation fut si forte qu'elle en perdit connaissance quelques instants. C'était toujours aussi inouï... Le premier jour où il lui avait fait l'amour dans un petit hôtel d'Athènes où la climatisation était en panne et où la chaleur poisseuse collait leurs deux corps, elle avait deviné qu'elle créait un lien d'allégeance comme elle n'en avait jamais connu. Et chaque fois, c'était un miracle renouvelé. Même lorsqu'il se servait d'elle comme maintenant...

Allongée sur le ventre, elle le sentait encore palpiter en elle, et cette sensation seule la transportait.

D'un coup, il s'arracha et se renversa sur le dos, fixant le bleu du ciel. Les plaisirs sexuels étaient sa seule détente. Le reste du temps, il travaillait, prenait des contacts, organisait la Résistance, essayait de deviner ce que ses adversaires préparaient. Ses sens apaisés, il analysait la situation lucidement. Aija était devenue la cheville ouvrière de son système logistique. Tous les terroristes rêvaient d'avoir une femme ou un homme de race et de nationalité différentes, en qui ils puissent avoir toute confiance, et qui leur serve de partenaire... Avoir un compte avec deux signatures évitait à Ali Muganieh de dangereux voyages à l'Ouest. Il savait Aija d'une honnêteté à toute épreuve. Dans le coffre de la banque se trouvaient également les adresses de ses planques, des contacts, des filières en cas de pépin, des détonateurs miniatures. Des choses qui valaient de l'or...

Et maintenant, Aija avait franchi un pas supplémentaire en participant à un attentat. Ce qui créait un lien encore plus fort. Seulement, il y avait un problème. Les événements d'Helsinki. L'intervention de Moktar Godzadeh, à deux reprises, avait été un mal nécessaire pour que l'opération ne tourne pas court. Aija était maintenant repérée par les services occidentaux et ils n'allaient plus la lâcher. Même si officiellement, on la laissait tranquille. Ce calme apparent était peut-être ce qui inquiétait le plus Ali Muganieh.

Il tira sur sa cigarette, chassant une pensée désagréable. Aija était devenue aussi dangereuse pour lui qu'elle avait été précieuse. Elle ne pourrait plus jamais jouer le rôle qu'elle avait eu. Il fallait la remplacer mais ce n'était pas facile. En attendant, il était contraint de prendre certains risques.

Aija l'observait, les yeux marqués par le plaisir. Un peu étonnée. D'habitude, il la reprenait tout de suite, après une longue absence.

— À quoi penses-tu ?

— À toi, dit-il, flattant sa croupe.

Il n'aurait bientôt plus le choix. La garder près de lui amoureuse comme elle l'était lui rendrait la vie impossible. Il s'arrangerait donc pour qu'elle disparaisse sans avoir eu peur avant... Il s'étira et regarda sa grosse Rolex en or, celle qui lui servait à établir son identité de businessman libyen.

— Il faut que je reparte ! dit-il.

Aija se jeta contre lui, frottant son ventre contre son sexe encore ferme.

— Oh, attends !

— Non, fit-il en se dégageant.

Dès que l'on touchait à sa sécurité, il devenait cassant et brutal. Il se leva, remit son slip et une chemise, puis sortit sur le pont. Par gestes, il

appela le « Magnum ». Le pilote mit en route et s'approcha du gros Cobra.

— Iradj et Bechir, vous la raccompagnez à Limassol, fit-il, nous repartons. Les autres viennent avec moi.

Il les observa tandis qu'ils charriaient les grands sacs en plastique noir contenant leur armement. De quoi résister à une petite armée. Il se retourna vers la cabine.

— *Aija, you are ready ?*

Aija Sunblad apparut, en short et pull moulant, ses cheveux blonds ébouriffés, l'air triste. Sans un mot, elle se colla à lui et chercha sa bouche. Le Palestinien la repoussa : il n'aimait pas se donner en spectacle devant ses hommes.

— Je t'appelle, fit-il. Bientôt.

Plus il y pensait, plus il allait devoir agir rapidement pour modifier son organisation. Il avait quelques semaines d'avance. S'il s'en était tiré jusque-là, c'est en réagissant plus vite que ses adversaires... Il sentit encore le pubis de la jeune femme presser son ventre, ce qui lui donna une légère érection. Aija s'éloigna et descendit l'échelle, aidée par Iradj. Trente secondes plus tard, les deux bateaux, dont les moteurs tournaient déjà, s'éloignaient l'un de l'autre. Le Cobra vers la haute mer, le « Magnum » vers Limassol.

Ali Muganieh revint vers la cabine, tandis que ses hommes s'installaient sur la plage avant. Amina se tenait près du bar. Il la frôla et elle demanda aussitôt ;

— Vous voulez quelque chose ?

Le Palestinien s'arrêta et croisa ses yeux noirs pleins d'admiration. Aux yeux de tous les Palestiniens, Ali Muganieh était un héros, un combattant infatigable et indestructible. Lorsqu'il visitait un camp au Liban, les gens lui baisaient les mains, le suppliaient de continuer sa lutte. Toutes les femmes étaient prêtes à se donner à lui. La vie ascétique qu'il menait renforçait encore son aura. Lui ne vivait pas dans les palaces comme les dirigeants de l'OLP, à claquer l'argent de l'Organisation. Il sourit à Amina et son regard descendit sur la petite poitrine et la jupette plissée.

— Oui, dit-il.

Il arrêta son geste vers le bar, la prit aux hanches et se frotta un tout petit peu contre elle. L'érection commencée avec Aija se développa instantanément. Elle fit mine de se dégager, mais il lui posa la main sur son sexe avec autorité et elle ne la retira pas. En un clin d'œil, il lui eut arraché son slip, tandis qu'il se dégageait. La jeune Arabe eut un mouvement de recul devant l'énorme chose tendue contre elle.

Ali Muganieh ne lui laissa pas le temps de réfléchir. Fléchissant légèrement sur ses jambes, il l'embrocha d'un seul coup, lui arrachant un cri de douleur. Jamais elle n'avait eu un tel objet dans le ventre. Il la

fit pivoter, l'accotant au bar, lui souleva les jambes pour qu'elle puisse poser les pieds sur le siège, derrière elle. Les yeux fermés, elle se laissait faire. Ali Muganieh regarda par-dessus son épaule le « Magnum » qui s'éloignait et commença à la pilonner d'aller-retour puissants.

Donald Gast mit un télex sous le nez de Malko convoqué de toute urgence à l'USIS. Avec un sourire mitigé.

— Vous aviez raison. Aija Sunblad est sur le vol Athènes-Paris. Elle a une correspondance sur Helsinki et arrive ici ce soir à 17 heures 30.

CHAPITRE XVIII

Malko, à son poste d'observation habituel, au milieu des fourrures et des chapkas de la boutique de l'aéroport, attendait. Les passagers du vol en provenance de Paris défilaient devant lui en rangs serrés. En dépit de son apparente conviction, il n'arrivait pas à croire qu'Aija réapparaisse ainsi, comme si de rien n'était.

Et pourtant ! Il la vit. Traînant d'une main un gros sac de voyage, et de l'autre, un gros transistor blanc... Celui qu'elle avait subtilisé à Walid Jaafar. Bronzée, une mini découvrant ses longues jambes, superbe et pourtant, quelque chose de triste dans le visage. Les hommes la suivaient du regard, mais elle ne leur prêtait visiblement aucune attention. Sa démarche était toujours aussi sensuelle. Il lui emboîta le pas à distance respectueuse, la vit accomplir les formalités de police et de douane, puis se diriger vers les taxis. Personne n'était venu la chercher.

À part lui...

Il remonta dans sa Volvo et fonça vers Helsinki. Le vrai combat commençait. La CIA et le FBI lui avaient donné carte blanche. Ils allaient collaborer et mettre de gros moyens à sa disposition. C'était une chance que le *stringer* de la CIA soit aussi le patron d'Aija Sunblad. Sans cela, le plan de Malko n'aurait jamais pu marcher. Dans Satamakatu, Chris et Milton étaient déjà en planque.

Chris sortit de leur voiture en voyant Malko et l'accompagna dans l'immeuble d'Aija Sunblad. En un clin d'œil, il eut ouvert l'appartement et Malko se glissa à l'intérieur. Au cours des deux derniers jours, ils étaient souvent venus... Sans allumer, Malko prit place sur le canapé du living, laissant le gorille redescendre.

Un quart d'heure plus tard, la clef tourna dans la serrure. Le living-room s'éclaira et Aija Sunblad le découvrit. Le « 357 » magnum de Chris sur les genoux, le visage de marbre. Elle eut tout juste la force de refermer la porte puis demanda d'une voix mal assurée :

— Que... que faites-vous ici ?

Ses traits s'étaient brutalement tirés et sa grosse bouche semblait être rentrée à l'intérieur, comme un coquillage qui se rétracte. Elle passa machinalement une main dans ses cheveux. Malko la fixait froidement.

— Vous savez très bien pourquoi je suis ici, dit-il. Et vous savez aussi

qui je suis. La comédie est finie, Aija.

Elle se retourna vers la porte et il ajouta aussitôt :

— Ne cherchez pas à fuir. Vous pensez bien que je ne suis pas seul...

Elle posa la main sur le téléphone.

— Je vais appeler la police, fit-elle mollement, vous n'avez pas le droit d'être ici.

Elle avait échafaudé une histoire pour l'affaire du sauna, prétendu qu'il avait voulu la violer et qu'elle avait perdu la tête. Le revolver était déclaré et les policiers finlandais auraient tendance à la croire.

— Faites-le, dit-il, et vous vous retrouverez en prison pour trente ans au minimum et probablement plus... Il faudra commencer par leur raconter notre dernière entrevue.

Elle demeura figée, glacée, livide. Puis finalement se laissa tomber sur une chaise et secoua ses cheveux bouclés.

— Que voulez-vous ? demanda-t-elle d'une voix lasse.

Malko la toisa, glacial.

— Aija, vous revenez d'Athènes. Vous arriviez de Chypre où vous avez rencontré votre amant, Ali Muganieh. Hélas, nous l'avons su trop tard pour intervenir...

Il la vit ciller, puis se reprendre et lancer.

— C'est ma vie privée, cela ne vous regarde pas.

— Exact, fit Malko, sauf que Ali Muganieh est un dangereux terroriste et qu'il vient de commettre un attentat qui a coûté la vie à plus de 200 personnes. Avec votre aide.

Cette fois, les épaules de la jeune Finlandaise s'affaissèrent, mais elle chercha encore à lutter.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, lança-t-elle.

Malko se leva et vint se planter juste en face d'elle, cherchant son regard qui se déroba.

— Aija, dit-il, je me trouvais au Terminal 3 de l'aéroport de Heathrow à quelques mètres de vous lorsque vous avez procédé à l'échange du transistor Toshiba inoffensif de Walid Jaafar contre celui que vous aviez dans votre sac. Vous avez été photographiée. Or, ce Toshiba piégé par votre ami Muganieh contenait une charge explosive qui a détruit le vol 103 de la Pan Am. Et tué tous ceux qui se trouvaient à bord... Y compris ce malheureux jeune Libanais amoureux de vous.

Il avait martelé les derniers mots et Aija Sunblad avait reculé la tête, instinctivement, comme s'il allait la frapper... Le silence retomba dans la pièce, troublé seulement par la respiration sifflante de la jeune femme. Celle-ci avala plusieurs fois sa salive et bredouilla :

— Vous vous trompez, vous...

— Assez ! cria Malko, déchaîné devant tant de mauvaise foi. Je vous ai vue !

Cette fois, elle demeura muette, le visage ratatiné. Les yeux baissés,

les mains croisées sur ses genoux. Quelques mots filtrèrent enfin de ses lèvres.

— Je... je ne savais pas... Il m'avait dit que la bombe n'était pas amorcée. Qu'elle serait découverte. Que c'était seulement pour faire peur. Je suis désolée... Oh, c'est horrible.

Elle se mit à pleurer, la tête dans ses mains, observée par Malko. Ce dernier la releva en tirant sur ses cheveux blonds. La rage l'étouffait.

— Aija, dit-il, notre conversation vient d'être enregistrée. Ce sont des aveux. Je témoignerai, n'importe où. Vous pouvez être sûre que la Finlande vous extradera aux USA. Vous êtes fichue. Personne ne viendra à votre aide et surtout pas votre ami qui va couler des jours paisibles en Syrie et trouver une autre femme aussi crédule que vous...

Aija Sunblad releva des yeux pleins de larmes, poussa un petit cri et, soudain, glissa de sa chaise, évanouie.

Malko ne la releva pas. La contemplant pensivement. À quel point savait-elle qu'il bluffait ? Bien entendu, la dénoncer à la police n'arrangerait rien. D'abord, les Finlandais n'extradaient jamais leurs nationaux. Ensuite, même si Aija était jugée, Ali Muganieh, lui, continuerait à nuire...

Le vrai travail commençait...

Il ouvrit la porte donnant sur le palier. Conformément aux instructions, Chris Jones et Milton Brabeck étaient là. Milton avec une petite trousse noire, comme un médecin.

— Allez-y, dit Malko.

Milton ouvrit sa trousse et en sortit une seringue préparée contenant 600 milligrammes de penthotal. Aidé de Chris, il enfonça son aiguille dans une veine du bras d'Aija Sunblad. La jeune femme poussa un léger cri, entrouvrit les yeux. Presque aussitôt, ses prunelles se révulsèrent et elle perdit totalement connaissance.

— On l'emmène ? demanda Chris Jones.

Malko fit « oui » de la tête. Il surveilla les deux gorilles tandis qu'ils enrroulaient la jeune femme dans une couverture. Chris la chargea sur son épaule. Milton ouvrant la marche pour les rencontres dangereuses. Malko prit le sac de la jeune femme. Avant de refermer l'appartement, il bascula un petit levier dissimulé dans la cuisine, installé par Milton Brabeck la veille.

Désormais, lorsqu'on composerait le numéro d'Aija, cela ne sonnerait plus chez elle, mais ailleurs... Un renvoi discret et totalement illégal. En bas, les deux Américains attendaient. Les deux voitures n'allèrent pas loin. Après avoir franchi le pont menant au port, elles stoppèrent sur le quai où s'amarraient les navettes desservant les nombreuses îles de la baie d'Helsinki. Un gros bateau blanc d'une vingtaine de mètres, le *Lady B* était à quai.

En moins d'une minute, Aija fut chargée à bord, Malko monta

également et les gorilles repartirent, chacun au volant d'une voiture. Direction *l'Intercontinental*. Les amarres larguées, le bateau qui battait pavillon panaméen s'éloigna lentement du quai, passant le long d'un énorme ferry soviétique. Malko regardait les lumières du Palais présidentiel juste en face. Aija Sunblad repartait en vacances. Pour une durée indéterminée.

Par le hublot, on apercevait la côte escarpée de l'île de Suomenlinna, à vingt minutes de mer d'Helsinki. Le dimanche elle était envahie par les touristes venant contempler l'unique sous-marin construit par la Finlande en 1940 et transformé en musée à la demande des Soviétiques. Le *Lady B* était amarré dans une crique aux parois abruptes, à l'abri des regards indiscrets. Souvent, des bateaux de plaisance venaient mouiller là. Personne ne s'étonnerait de leur présence avec les premiers beaux jours...

Malko reporta son regard sur le visage pâle d'Aija Sunblad. La jeune femme était allongée sur une couchette, immobilisée avec des sangles, les yeux clos. L'injection de Penthotal qu'on lui avait fait quelques heures plus tôt l'avait anesthésiée une demi-heure et, depuis, elle dormait. Ce n'était qu'un début. Pour une fois, la CIA et le FBI avaient décidé de copier les Israéliens : utiliser des moyens chimiques pour forcer la jeune femme à collaborer.

Une demi-heure plus tôt, le médecin envoyé de Langley lui avait fait avaler 50 mg d'Halcion, dans un grand verre de vodka. Combinée à l'alcool, cette drogue avait pour effet de diluer la volonté du sujet et d'imposer celle du manipulateur à la place...

Le médecin se pencha sur la jeune femme et la secoua légèrement. Elle ouvrit les yeux. Son regard était flou, lointain, la drogue avait commencé son effet. Elle n'était pas entièrement inconsciente, mais son cerveau fonctionnait en partie indépendamment de sa volonté, cela pour quelques heures.

— Vous pouvez lui parler, dit-il à Malko.

Celui-ci s'approcha de la jeune femme.

— Aija, vous me reconnaissez ?

Elle mit plusieurs secondes à répondre d'une voix lente.

— Oui.

— Vous vous rendez compte que vous avez participé à un crime particulièrement horrible ?

— Oui.

Ni remords ni crainte. Un robot.

— Quand vous avez quitté votre ami Ali, vous n'avez convenu de rien, comme mesure de sécurité ? Il n'était pas inquiet ?

Encore un long temps de réponse puis la même voix désincarnée :

— Si. Je dois l'appeler pour lui dire que tout va bien.

— Où ?

— À Athènes. Le... 30 94 24 138. Elle répéta : 30 94 24 138.

Comme une machine. Il fallait qu'Aija appelle le numéro le plus vite possible, mais avant, qu'elle retrouve une voix à peu près normale. Il sortit de la pièce et avisa Milton Brabeck, lui communiquant le numéro de téléphone.

— Il faut que la Company vérifie immédiatement à quoi correspond ce numéro.

Il retourna dans la cabine. Les yeux ouverts, Aija le fixait d'un regard vide et indifférent. Il s'assit à côté d'elle sur le lit et lui sourit :

— Vous vous sentez mieux ?

— Oui. Où sommes-nous ?

— En territoire américain, annonça Malko. Ce navire bat pavillon US. J'ai un deal à vous proposer : si vous collaborez avec nous, vous serez relâchée et personne ne saura jamais le rôle que vous avez joué dans cet attentat. Si vous refusez, nous allons prendre la mer et un hélicoptère de la marine US viendra vous chercher pour vous transporter sur un porte-avions. De là, vous serez emmenée directement aux USA et inculpée. Personne ne pourra rien pour vous. Cela se traduira par des dizaines d'années de prison, au mieux. Vous savez bien que la Finlande ne risquera pas un incident diplomatique pour vous récupérer.

« C'est à vous de choisir...

Aija l'écoutait sans protester. L'Halcion lui avait ôté toute agressivité. Elle passa la langue sur ses lèvres sèches.

— Que voulez-vous ?

— Ali Muganieh.

Pour la première fois, une lueur d'émotion passa dans ses yeux verts et elle demanda d'une voix altérée :

— Pour quoi faire ?

— Qu'il passe en jugement. Il aura toutes les garanties de la loi.

Elle secoua la tête.

— Comment puis-je savoir que vous dites la vérité ?

— Il faut me croire.

Le silence retomba, troublé seulement par le clapotis de la mer contre la coque. Malko retenait son souffle. S'il ne faisait pas basculer Aija, c'était cuit.

— Je me sens bizarre, fit cette dernière. J'ai l'impression que je ne suis pas moi-même.

— Nous avons été obligés de vous droguer pour vous emmener, expliqua Malko. Dans quelques heures cela ira mieux. Vous avez entendu ma proposition ?

— Oui, dit-elle, il faut que je réfléchisse.

Malko se pencha vers elle :

— Aija, vous ne reverrez jamais Ali Muganieh, de toute façon. Nous le traquerons impitoyablement si vous ne nous aidez pas. Et nous le tuerons. Vous n'avez pas le temps de réfléchir. Il faut que vous lui téléphoniez. Tout de suite, sinon, il se méfierait.

Elle ouvrit de grands yeux.

— Comment savez-vous cela ?

— C'est évident.

Silence.

Malko sentait la jeune femme en proie à un dilemme affreux. Il prit alors le téléphone et le posa sur le lit.

— Vous avez un quart d'heure pour vous décider, fit-il, ensuite, je donne l'ordre de lever l'ancre.

Il sortit de la cabine, la laissant seule et rejoignit Donald Gast qui prenait l'air sur le pont. Plutôt sombre. Regardant des cadets de la Marine finnoise faire du jogging. L'Américain se tourna vers lui.

— Si jamais les Finlandais apprennent ce que nous faisons...

— Nous faisons la guerre, répliqua Malko.

Il s'accouda à côté de lui et lui raconta sa conversation. Du bluff pur. Le quart d'heure écoulé, il redescendit. Le téléphone n'avait pas bougé et Aija semblait dormir. Mais quand il fit du bruit, elle ouvrit les yeux et avant même qu'il ne parle, dit d'une voix lasse :

— Je vais téléphoner. Mais vous allez me jurer que vous ne lui ferez pas de mal.

— Je vous le jure.

Elle composa le numéro d'Athènes avec lenteur. Lorsqu'elle eut le répondeur en ligne, elle dit seulement d'une voix presque normale, juste un peu pâteuse :

— C'est moi, tout va bien, j'espère avoir bientôt de tes nouvelles. Je t'aime.

Elle raccrocha.

Malko l'observait, plein de méfiance :

— C'était vraiment cela ?

— Bien sûr.

— À quoi correspond ce numéro ?

— Je ne sais pas. Il en change souvent. Que voulez-vous maintenant ?

Malko s'assit sur le lit, un peu détendu.

— Je vais vous expliquer mon plan. Il faudra le suivre à la lettre. Et nous vous protégerons par la suite.

Aija eut un geste signifant qu'elle s'en moquait.

Étendu sur un lit étroit, Ali Muganieh composa pour la quatrième fois le numéro. Cela ne passait pas, comme souvent à Beyrouth. Enfin, il entendit le cliquetis et la sonnerie se déclencha. Dès que le répondeur se mit en route, il colla son « bip » à l'appareil et envoya le signal qui dévidait la bande des messages. Il n'y en avait qu'un : celui d'Aija. Il l'enregistra avant de raccrocher et l'écouta ensuite soigneusement à plusieurs reprises. La voix était un peu lente, mais c'était bien la sienne.

Il lut les journaux qu'on lui avait apportés. Le *New York Times* publiait un grand article attribuant à Abou Nidal la paternité de l'attentat. Ali Muganieh le lut avec soin. À certains détails, il devina qu'il avait été inspiré par un service de renseignement. Peut-être le Mossad. Abou Nidal était médiatique...

On frappa à la porte. C'était Amina... Sans un mot, elle s'approcha du lit et défit sa blouse. Depuis le bateau, Ali s'en servait tous les jours. Un petit animal docile et sensuel prêt à tout pour lui plaire... La vie était belle.

— Le numéro d'Athènes est un simple répondeur installé dans un studio non habité, annonça Donald Gast. Nos gens ont fait très attention. Ils l'ont passé au peigne fin et relevé des empreintes, mais pas celles de Muganieh. L'appareil est interrogé à distance, le loyer payé par mandats expédiés de différents pays, le bail à un faux nom, un étudiant libyen.

On avait affaire à un vrai professionnel.

— Je m'attendais à cela, dit Malko. Cela ne change rien.

— Comment est Aija ?

— Calme. C'est maintenant que les choses sérieuses vont commencer. À tout à l'heure.

Il redescendit dans les entrailles du bateau. Aija ne bougeait guère. Dès le matin, elle avait eu droit à un nouveau cocktail d'Halcion. S'il ne s'était agi d'attraper un assassin comme Muganieh, Malko aurait eu honte... Elle ouvrit des yeux sans expression et il prit place dans le fauteuil en face de son lit. Avec sa chemise de nuit transparente, elle était appétissante, en dépit de son expression hagarde et de ses prunelles dilatées par la drogue.

— Voilà, dit Malko. Nous allons commencer à collaborer.

— Comment ?

Il la regarda sans ciller.

— Je veux faire venir Ali Muganieh dans un pays où nous puissions l'arrêter. Avec votre aide.

Aija eut un pâle sourire.

— Vous vous faites des illusions. Il ne viendra jamais.

Il est beaucoup trop méfiant. Même si je lui demande.

Malko s'attendait à cette objection.

— Il a confiance en vous ?

Aija se cabra imperceptiblement, rougit et dit fièrement :

— Oui, bien sûr.

— Alors, il viendra. Je vais vous expliquer pourquoi.

CHAPITRE XIX

Aija Sunblad secoua lentement la tête. L'Halcion ralentissait ses mouvements et elle ressemblait à une somnambule.

— Je ne vous crois pas, fit-elle.

— D'abord, une question, répliqua Malko. Savez-vous sous quel nom il voyage ?

Elle haussa les épaules avec un vague sourire ironique.

— Il a tous les passeports qu'il veut. Je ne sais jamais sous quel nom il se trouve. Il utilise rarement deux fois le même.

— Il vient souvent en Europe de l'Ouest ?

— Très rarement. Et pour très peu de temps.

— Bien. Vous avez une possibilité de le joindre ?

— Le numéro d'Athènes et un autre à Beyrouth que je ne dois appeler que d'une cabine.

— Très bien. Vous allez appeler Athènes d'abord. Pour lui annoncer qu'il y a un problème avec la banque à Zurich.

L'idée mit quelques secondes à cheminer dans sa tête, puis son regard devint moins flou.

— Mais ce n'est pas vrai, protesta-t-elle.

Malko sourit, indulgent.

— Évidemment ! Vous allez lui dire que le FBI est intervenu auprès de la Banque qui vous a prévenue. Ils recherchent tous les dépôts suspects et vous ont posé des tas de questions.

Elle l'arrêta d'un geste.

— Je ne peux pas dire tout cela au téléphone. Je laisse seulement un message prévenant qu'il y a un problème urgent. Il me rappellera.

— Chez vous ?

— Oui. Mais il faudrait que j'y retourne dans ce cas.

La ficelle était un peu grosse. Malko sourit.

— Pas la peine : votre ligne est dérivée sur ce bateau... Il ne peut se rendre compte de rien. Donc vous lui expliquerez ce que je viens de vous dire. Que la banque vous a demandé de transférer votre compte et de reprendre le contenu de votre coffre.

Les mains de la jeune femme jouaient avec les draps. Nerveusement.

L'Halcion avait beau la déconnecter, le sujet était tellement sensible que son angoisse reparaisait.

— Et ensuite ?

— Ensuite ? Cela m'étonnerait beaucoup qu'il ne vienne pas. Si vous ouvrez un nouveau compte à deux, il faut qu'il se montre au moins une fois avec vous et qu'il dépose sa signature. Sinon, il est totalement entre vos mains. Un homme comme lui ne l'acceptera pas. Dites-lui aussi que vous avez trouvé une autre banque. En Autriche.

— Il me demandera comment.

— C'est votre banque de Zurich qui vous l'a recommandée. Il ne demandera pas le nom.

Elle demeura silencieuse, la main posée sur le téléphone. Son regard croisa celui de Malko : ses yeux verts étaient pleins de larmes.

Ils s'affrontèrent du regard des secondes qui semblèrent interminables à Malko. Enfin, la jeune femme étendit une main tremblante vers le téléphone, décrocha et commença à composer le numéro. Malko n'osait pas dire un mot pour ne pas rompre le charme. Trois fois, elle recommença : les circuits étaient occupés. Enfin, cela passa. Malko attendit, suspendu à ses lèvres. La voix d'Aija était troublée à souhait lorsqu'elle dit :

« Prends contact avec moi, le plus vite possible. Il y a un problème à Zurich ».

Elle remit l'appareil en place : les dés étaient jetés.

Deux jours d'angoisse. Le téléphone avait sonné plusieurs fois, mais toujours pour des communications anodines... Officiellement, grâce à la collaboration d'Ilnari Kaarnola, Aija Sunblad était souffrante. Le temps passait lentement sur le bateau pour Malko. Sa tension était telle qu'il n'arrivait même pas à lire. Il se contentait de regarder les nouvelles sur une petite merveille technique, une mini télévision Sony à piles, avec un écran à cristaux liquides de 8 cm de côté. Les Américains, eux, alternaient le Johnny Walker sans eau et le café sucré pour rester éveillés. L'équipage, des hommes de la CIA, était quasiment invisible et le médecin n'intervenait que pour doser l'Halcion administré à Aija Sunblad. Une seule question obsédait Malko.

Que faisait Ali Muganieh ?

Impossible même de savoir si le message lui était parvenu. Il priaït le ciel pour que les chaussettes cloutées de la CIA d'Athènes aient été prudentes. Muganieh avait sûrement un dispositif de surveillance. S'il s'apercevait que l'appartement était repéré, il ne donnerait plus signe de vie... Accoudé au bastingage, Malko regardait l'eau noire lorsqu'il entendit des pas pressés derrière lui. C'était Donald Gast.

— Venez, lança l'Américain. Il est au téléphone.

Il était presque onze heures du soir.

Ils dégringolèrent dans une cabine aménagée en centre d'écoute. Un haut-parleur retransmettait la conversation en cours. Malko identifia aussitôt la voix d'Aija. La jeune femme était en train de raconter son histoire avec une intonation totalement authentique. De l'autre côté, il n'y avait que des monosyllabes... La Finlandaise termina et on n'entendit plus que des craquements d'électricité statique. Au point qu'ils crurent qu'Ali Muganieh avait raccroché.

— Tu es là ? demanda anxieusement Aija.

— Oui.

Une voix sourde, volontairement distante. Donald Gast prit un bloc et écrivit pour Malko : « Il se méfie »...

Aija avala sa salive et demanda :

— Qu'est-ce que tu veux faire ?

Nouveau silence. Interminable. Puis Ali Muganieh demanda :

— Tu es seule ?

Malko crut qu'on lui déversait un seau d'adrénaline dans les artères... Il échangea un coup d'œil avec Donald Gast tandis qu'Aija disait d'une voix pleine de reproche :

— Évidemment.

— Bien, bien, fit Muganieh. Je te rappelle.

— Je t'aime, tu me manques, cria Aija.

Trop tard, il avait déjà raccroché. Paniqué, Malko se rua dans la cabine de la jeune femme. Elle était assise sur son lit, une drôle de lueur dans le regard.

— Vous êtes content ! dit-elle d'un ton plein de défi.

Elle avait complètement changé d'attitude, semblant presque fière de plaire à Malko. Confusément, celui-ci sentait que l'Halcion n'était pas le seul responsable de sa nouvelle attitude. La drogue avait, certes, brisé ses défenses psychologiques, mais il y avait autre chose. La jeune femme avait besoin d'un « maître » et elle était peut-être, sous la pression des circonstances, en train d'en changer.

— Pourquoi a-t-il demandé si vous étiez seule ?

— Oh, il le fait toujours, il est très jaloux. Il fait semblant de croire que je le trompe.

Malko ne cacha pas son soulagement. Il s'assit dans son fauteuil habituel. Très vraisemblablement, Ali Muganieh avait appelé de Syrie ou du Liban. On allait le savoir vite grâce aux écoutes CIA. De là, il ne pouvait vérifier l'histoire de la banque. Il était obligé de venir à Zurich. Aija observait Malko.

— Pourquoi vous donnez-vous tout ce mal ?

Il eut un sourire triste.

— Parce que j'ai de l'imagination... Près de 300 personnes sont mortes dans cet attentat. Une mort atroce. Sans raison. Ali Muganieh est un malade, un fou sanguinaire sous des apparences calmes, un

tueur psychopathe. Comme...

Il s'arrêta brusquement. Aija le fixait, les prunelles dilatées. Deux grosses taches vertes.

— Comme moi ?

— Non, fit Malko.

Les coins de la bouche d'Aija s'abaissèrent, déformant ses belles lèvres.

— Tout cela était abstrait ! soupira-t-elle. C'est vrai, il m'avait dit que la bombe n'exploserait pas, qu'il voulait seulement leur faire peur. J'ai été assez idiote pour le croire. Maintenant, j'en rêve toutes les nuits. Donnez-moi encore de la vodka.

Il obéit, tout en sachant qu'elle était toujours sous Halcion. Aija vida son verre d'un coup, et le tendit à Malko, les pommettes rosies. Comme si elle se sentait soulagée d'avoir attiré son amant dans un piège. Il lui versa à boire, et elle demanda :

— Je voudrais aller sur le pont. Je n'en peux plus d'être ici.

Elle avait donné des gages. Il lui sourit.

— Bien, allons-y.

Aussitôt, elle rejeta ses couvertures ; elle ne portait qu'un slip de dentelles et un soutien-gorge. Elle passa une robe légère par-dessus, et précéda Malko.

Ils gagnèrent l'avant, une grande plage couverte de coussins. Il était plus de onze heures et le soleil brillait à l'horizon comme une grosse orange. On ne voyait pas l'île, située derrière eux. Aija s'installa sur les coussins, rejointe par Malko. Le calme était impressionnant.

Une brise fraîche soufflait de l'est. Aija frissonna et se rapprocha de Malko.

— Vous voulez rentrer ? demanda-t-il.

— Non.

Ses yeux verts étaient fixés sur lui. Éclairés d'une lueur trouble. Elle posa d'abord la tête sur son épaule, puis son corps tout entier bascula contre le sien. Il la sentait trembler.

Elle leva le visage vers lui, sa grosse bouche entrouverte, et l'embrassa soudain avec violence. De tout son corps, son pubis pressé contre lui, à en perdre le souffle. Une main se crispa sur sa nuque, leurs dents s'entrechoquèrent. Puis, elle s'éloigna et il vit des larmes couler sur son visage.

— Rentrons, j'ai froid, dit-elle.

Elle le précéda dans sa cabine. Sans un mot, elle déboutonna sa robe et s'allongea sur le lit.

À peine l'eut-il rejointe qu'elle se lova contre lui, l'étreignant avec une sorte de passion désespérée, sans sembler réaliser ce qu'elle faisait. Le mélange d'Halcion et d'alcool la déchaînait. Ce fut elle qui déshabilla Malko, enserrant ensuite son sexe à lui faire mal. Puis,

écartant le slip de dentelles, elle le plongea littéralement dans son ventre avec un cri d'agonie.

Malko s'engouffra dans le fourreau brûlant et onctueux, tandis que les jambes et les bras d'Aija se refermaient autour de lui. Ses reins venaient à la rencontre des siens, par saccades furieuses, essayant de l'enfoncer au plus profond d'elle.

Ça n'avait rien à voir avec leur première étreinte. Il ne résista pas longtemps à ce volcan. Lorsqu'il explosa en elle, Aija fut secouée d'un spasme violent, ses jambes se détendirent comme tétanisées. Il croisa son regard, presque révolté, et elle dit d'une voix absente :

— Je t'avais haï lorsque tu m'as baisée la première fois.

— Pourquoi l'avoir fait ?

Elle eut un sourire triste.

— J'étais folle. Je voulais te faire croire des choses. Tu sais bien...

Elle se tut et sa tête tomba de côté. Elle dormait.

Malko demeura à côté d'elle, bercé par le bruit de la mer. Se demandant comment cette histoire allait se terminer. Il avait « retourné » Aija, mais n'en éprouvait qu'un sentiment de gêne...

Aija Sunblad ouvrit les yeux et son regard croisa celui de Malko. Pendant quelques instants, elle sembla ne plus se souvenir de l'endroit où elle se trouvait. Puis, des larmes se mirent à inonder son visage.

— Qu'avez-vous ? demanda-t-il.

— Tout cela est un cauchemar, murmura-t-elle. Et cela avait commencé si bien...

— Mais pourquoi avez-vous fait tout cela pour cet homme ?

Elle lui adressa un regard apitoyé.

— Je suis tombée folle amoureuse de lui. Vous ne pouvez pas comprendre. J'ai toujours été une grande sensuelle. Mais ici, en Finlande, les hommes ne sont pas ainsi. Ils pensent surtout à boire. Quand j'ai fait l'amour avec lui, j'ai cru défaillir tant les sensations que j'éprouvais étaient violentes. Il s'en est aperçu, je crois. J'aurais fait n'importe quoi pour que cela continue...

« Quand il m'a révélé sa véritable activité, son rôle de combattant de la guerre secrète, sa lutte pour libérer son pays, je me suis encore plus attachée à lui. C'était plus romantique qu'un businessman lybien. Et il était si gentil avec moi. M'expliquant même que les Arabes n'étaient pas responsables des persécutions anti-juives pendant la guerre. Que les Juifs leur avaient volé leur terre. Qu'il lutterait jusqu'à son dernier souffle. Mais il ne m'avait jamais demandé de participer directement à un attentat jusqu'à l'autre jour...

« C'est lui qui m'avait donné son téléphone, s'il y avait un problème,

m'expliquant que le Mossad voulait le tuer et qu'ils risquaient de me tuer aussi, s'ils apprenaient que je l'aidais. Lorsqu'il y a eu le problème avec Fredrik, je l'ai appelé. Je ne savais pas qu'il voulait le tuer...

« Ensuite, je ne pouvais plus reculer. J'étais comme dédoublée.

Malko écoutait, fasciné devant ce lavage de cerveau : Aija était tout, sauf une imbécile... Elle vint se blottir dans ses bras et leva son visage vers lui.

— Je me sens terriblement seule. Prenez-moi dans vos bras.

Ali Muganieh téléphona deux jours plus tard, alors qu'ils commençaient tous à se décourager. Il était six heures du soir, Malko et Donald Gast n'eurent que le temps de prendre l'écoute.

— C'est moi, dit le Palestinien. Je suis à Berlin.

— Tu veux que je vienne ? demanda Aija.

Malko tiqua. Elle était presque trop naturelle. Chaque soir, elle le retenait dans sa cabine et ils faisaient l'amour. Ils ne parlaient jamais du passé, ni de l'avenir. Maintenant, ils touchaient au but. Malko avait l'impression de se trouver à la pêche au gros : quand on a ferré un énorme marlin et qu'il commence à se débattre au bout de la ligne. Sachant qu'on a une chance sur dix de le ramener à bord.

— Tu vas aller à Vienne, dit Muganieh. Essaie de partir demain matin. Va à l'hôtel *Bristol* et attends-moi. Dis à tes employeurs que tu te rends dans une autre ville.

— Bien, fit Aija, je...

Clac. On avait raccroché. Malko et Donald Gast échangèrent un regard de triomphe : le marlin se rapprochait.

— C'est normal qu'il passe par Berlin-est, remarqua l'Américain. Nous savons qu'il a été formé au maniement des explosifs par un officier de la Stasi⁽²⁰⁾. Il doit avoir conservé des liens. Ensuite, il passe à l'Ouest sans problème à « Check-point Charlie ».

— On va l'attendre là ?

— Non, dit Malko. J'ai une meilleure idée. Aija m'a dit qu'à chacun de ses voyages, elle loue une voiture à son nom, à elle. Je sais comment nous allons procéder. Muganieh n'est sûrement pas seul. Je ne veux pas déclencher un massacre. Nous allons le prendre à son propre jeu.

— Comment ?

Malko expliqua son plan à l'Américain. Lorsqu'il eut terminé, le chef de poste de la CIA lui lança un regard admiratif et vaguement inquiet.

— C'est diabolique ! Heureusement que vous ne travaillez pas contre nous...

— Vous me félicitez plus tard, fit Malko. Je vais voir Aija. Sans elle, rien ne fonctionne.

Il trouva la jeune femme en train de fumer nerveusement. Visiblement la conversation avec son amant l'avait perturbée. Elle adressa à Malko un sourire un peu forcé.

— Eh bien voilà ! Ça va se passer très vite.

Elle souriait d'un seul côté de la bouche, comme si elle était atteinte d'hémiplégie. Et ses yeux ne souriaient pas du tout.

— N'ayez pas peur, dit Malko. Tout se passera bien ; pour lui et pour vous.

Elle eut un léger haussement d'épaules.

— Oh, je n'ai pas peur, mais je ne sais pas comment je vais me comporter quand je me retrouverai en face de lui. J'espère qu'il ne se rendra compte de rien.

— J'espère aussi, dit Malko. De toute façon, nous serons là pour vous protéger.

— Qu'attendez-vous de moi exactement ?

Il eut un sourire rassurant.

— Pas grand-chose. Que vous fassiez ce qu'il demande. Vous viendrez le chercher après avoir loué une voiture. Simplement, à un moment donné, vous vous esquiverez. Ensuite, vous pourrez revenir à Helsinki.

Les yeux verts en amande se voilèrent. Ils savaient tous les deux que cela risquait fort de ne pas se passer de cette façon idyllique.

— Vous me promettez de ne pas lui faire de mal ?

— Je vous le promets.

— J'ai peur, dit-elle.

Malko aussi avait peur. Mais pas pour les mêmes raisons. Son estomac ne se dénouerait qu'une fois le marlin pris. C'était une question d'heures, mais il avait en face de lui un adversaire méfiant et dangereux. Et les meilleurs plans ont toujours une faille.

CHAPITRE XX

Chris et Milton, en bras de chemise, farfouillaient dans le capot de la Ford Scorpio, louée à l'aéroport de Vienne par Aija Sunblad. Une grosse voiture bleue presque neuve. Des fils électriques pendaient partout et les deux gorilles travaillaient en silence, jurant parfois quand un tournevis leur échappait. Ils se trouvaient dans un des garages de l'ambassade US de Vienne, réservé à la CIA et muni d'un outillage sophistiqué. Milton Brabeck avait la tête enfouie dans le capot quand le garde de sécurité ouvrit la porte devant Malko qui pénétra dans la pièce, semblant soucieux.

— Vous avez bientôt fini ?

— Dans une heure. On ne peut pas se permettre de bricoler, répondit l'Américain avec un sourire ambigu. Il y a du nouveau ?

— Pas encore, répliqua Malko. Mais nous ne maîtrisons pas le temps.

Aija attendait au *Bristol*. Trois chambres plus loin se trouvaient les chambres de Malko et des gorilles louées par une agence de voyages. Par prudence, la police autrichienne n'avait pas été prévenue, mais la station de Vienne avait mis tous ses moyens à leur disposition. Ali Muganieh pouvait surgir à n'importe quel moment. Deux hommes de la CIA locale se relayaient à l'aéroport, avec des photos du terroriste afin d'éviter toute surprise fâcheuse...

— On vous rejoint à l'hôtel, proposa Chris qui avait émergé de son capot. Je remets la voiture au parking et je donne les clefs au concierge. En me faisant passer pour le mec d'Avis.

— Très bien, dit Malko. Ensuite, ne vous montrez plus. Il risque de la faire surveiller.

Aija était d'un calme artificiel, mais il la sentait tendue comme une corde à violon. Elle continuait à prendre de l'Halcion, mais à une dose plus faible. Pourvu qu'elle tienne le coup. Il avait hâte d'être plus vieux de quelques heures.

— Il arrive !

Aija Sunblad avait une drôle de voix et les yeux un peu trop brillants.

— Il vous a appelé ?

— Non. Quelqu'un de sa part, qui m'a donné son pseudo. Il doit être à l'aéroport dans une heure environ. Je le rejoins là-bas.

Cela collait juste.

— C'est tout ? demanda Malko.

— Non. Il faut que je règle l'hôtel. Nous ne reviendrons pas en ville. Nous partons directement par la route. Pour Zurich. Cela vous pose un problème ?

— Non, au contraire, dit Malko.

Un agent de la CIA ouvrit la porte et fit signe à Malko qu'il voulait lui parler. Ce dernier sortit dans le couloir.

— Nos gars ont appelé de l'aéroport, annonça-t-il. Quatre Arabes viennent d'arriver dans une Mercedes 190, immatriculée en Hongrie. Vraisemblablement de Budapest. Ils rôdent dans l'aérogare. Sûrement des gardes du corps...

Ali Muganieh était prudent.

— Vérifiez quel vol arrive dans une heure environ, demanda Malko.

L'Américain disparut. Malko rentra dans la chambre où Aija finissait de fermer la glissière de son sac Vuitton. La jeune femme avait les traits tirés. Elle s'interrompit pour se jeter dans ses bras.

— Oh, je voudrais tellement que ce soit fini ! J'ai honte et j'ai peur. Je n'ai jamais trahi un homme de cette façon. Vous ne lui ferez pas mal ?

C'était enfantin, mais Malko ne se moqua pas d'elle.

— Je vous l'ai promis, dit-il. Voilà comment nous allons procéder. À partir du moment où vous quittez l'hôtel au volant de la voiture de location, vous n'avez plus aucun contact avec nous. Essayez d'oublier même que nous existons... Parlez-lui beaucoup. Posez-lui des questions. Montrez-vous amoureuse, mais pas trop.

« Comme vous ignorez votre itinéraire, impossible d'établir un plan trop précis.

« Un peu plus tard, quand vous serez sur la route, demandez-lui de vous arrêter dans un gasthaus ou une auberge. J'espère que cela ne posera pas de problème. Qu'il choisisse l'endroit, cela n'a aucune importance. Il y a de très fortes chances pour qu'il vous attende dans la voiture. Cachez-vous quelque part ! Nous interviendrons très vite à ce moment-là et je vous récupérerai.

La Finlandaise inclina la tête sans rien dire. Ils se regardèrent puis elle passa dans la salle de bains pour compléter son maquillage. L'homme de la CIA revenait, stupéfait.

— C'est le vol de Larnaca qui arrive dans une heure ! annonça-t-il. Ce salaud est *vraiment* prudent. Même à elle, il raconte des coups. Il n'est jamais passé par Berlin-est...

— Il pense que les lignes peuvent être sur écoute, remarqua Malko.

Bon, tout est en place ?

— Tout, fit l'Américain avec un soupir. J'espère que cela se passera comme vous l'avez prévu... Sinon, je ne vous dis pas la merde où nous serons.

— J'espère aussi, dit Malko.

Aija sortit de la salle de bains. Une dernière fois, elle étreignit Malko. Il la suivit jusqu'à l'ascenseur et lui adressa un sourire encourageant.

— À plus tard.

Chris et Milton, au volant d'une Mercedes immatriculée à Vienne, attendirent qu'Aija ait pris le volant de la Scorpio bleue et tourné le coin pour démarrer à leur tour. Ils savaient où ils allaient. Milton avait sur ses genoux une console portable avec différentes manettes : un émetteur sur ondes courtes.

Cinq minutes plus tard, ils roulaient sur la route de Schwechat. Milton bâilla à se décrocher la mâchoire.

— *Holy cow*, j'ai hâte que ce soit fini !

À leurs pieds se trouvaient tout un arsenal dissimulé sous une couverture. Des Uzi, des grenades aveuglantes, un M 16 équipé d'un lance-grenades et deux gilets pare-balles. L'homme qu'ils traquaient n'avait rien à perdre.

Ali Muganieh regarda le paisible paysage viennois autour de l'aéroport de Schwechat. Chaque fois qu'il venait en Europe, il était nerveux. Trop de gens le traquaient. Il avait pris toutes ses précautions, mais plus il réfléchissait à cette histoire de banque, plus il était soucieux. Il avait bien imaginé que des problèmes arriveraient mais pas si vite. Maintenant, il n'avait pas le choix. Si le FBI était remonté jusqu'au compte numéroté de Zurich, il lui restait peu de temps pour agir.

Le bruit sourd du train d'atterrissage qui sortait le ramena au présent. Son faux passeport libyen ne posait pas de problème et les Autrichiens ne faisaient pas de zèle avec les terroristes. Même si le FBI surveillait Aija, ici, il se sentait à peu près en sécurité. Les Autrichiens y regarderaient à deux fois avant d'arrêter un homme comme lui. Pourvu que les gardes du corps soient là. C'étaient les plus sûrs, il ne se déplaçait jamais sans eux.

Avant de partir, la petite Amina lui avait donné un ultime échantillon de ses talents et il l'avait sodomisée pour la première fois

en dépit de ses cris de douleur. Elle aussi était folle de bonheur qu'il ait jeté le regard sur elle. Ses copines l'enviaient et elle se sentait une héroïne de la guerre de libération. Elle avait dérobé un T-shirt appartenant à Muganieh et dormait avec pour conserver son odeur. Quant à Ali Muganieh, la perspective de retrouver la bouche et les reins dociles d'Aija l'excitait. Il la ramènerait en Hongrie pour quelques jours de vacances avant de s'en séparer. Petit choc : ils venaient de se poser. Tandis que l'avion roulait, il vérifia son passeport. Il s'était affublé d'une énorme moustache qu'il décollerait plus tard, plus tout un dossier technique d'épuration d'eau au cas où les policiers seraient vraiment curieux. Il n'avait aucune arme et c'était le moment dangereux.

Le policier autrichien de l'Immigration regarda à peine son passeport.

Cinq minutes plus tard, Ali Muganieh était dans le hall des arrivées. La première personne qu'il aperçut fut Hussein, le chef de ses gardes du corps, en face du kiosque à journaux. Les deux hommes échangèrent tout juste un regard, mais cela lui réchauffa le cœur. Tout était en ordre. Il se dirigea vers la sortie et chercha des yeux le parking.

Il découvrit Aija trente mètres plus loin, debout à côté de la Scorio bleue. La Finlandaise courut à sa rencontre et se jeta dans ses bras sans un mot. Se retournant, Ali Muganieh vit les quatre Palestiniens s'engouffrer dans une Mercedes 190, immatriculée en Hongrie, et attendre à la sortie du parking.

— Tout va bien ? demanda-t-il à Aija.

— Oui. Tu as fait bon voyage ?

— Oui.

Il monta dans la Scorio, ouvrit la boîte à gants et en regarda les papiers, puis ressortit pour vérifier s'ils correspondaient bien au numéro. C'est avec des petits détails semblables qu'on a des problèmes... Rassuré, il prit le volant. À la sortie du parking, il ralentit et stoppa. Aussitôt, Hussein sauta de la 190 et lui tendit un sac de toile. À l'intérieur, il y avait une Uzi, des chargeurs, un pistolet et trois grenades.

Contournant Vienne, le Palestinien prit la route de Zagreb qui filait à travers les sapins de la Haute-Autriche.

Derrière lui, la 190 hongroise. Il se tourna vers Aija :

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de banque ?

Machinalement, il lui avait posé une main sur la cuisse et la massait doucement, remontant très haut. Une caresse qui mettait toujours la jeune femme dans tous ses états. Cette fois, celle-ci demeura très droite, le regard fixé sur la route. Brutalement, une angoisse sourde s'empara d'Ali Muganieh. Aija était en train de lui redire ce qu'elle lui avait appris au téléphone, mais il ne l'écoutait pas. Son sixième sens lui

criait « danger ». Il passa en revue les possibilités. Elle ignorait l'itinéraire, ses quatre gardes du corps étaient derrière et il était armé jusqu'aux dents. Lâchant la cuisse de la Finlandaise, il se pencha, prit le gros Browning dans le sac et le glissa dans sa ceinture. Il savait qu'il y avait une balle dans le canon et qu'il suffisait de repousser le cran de sûreté pour s'en servir.

D'un brusque coup de volant, il se gara sur le côté. La 190 hongroise, surprise, dut freiner, et pila derrière lui.

Plusieurs autres voitures suivaient. Il les regarda passer et revint à Aija. De la main gauche, il l'attrapa par les cheveux.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Elle secoua la tête négativement, n'arrivant pas à parler. Ali Muganieh releva la tête et crut que son cœur s'arrêtait : une voiture avait stoppé environ cinq cents mètres devant. Un homme en était sorti et avait soulevé le capot, comme s'il était en panne.

Bizarre coïncidence...

Il se sentit glacé tout à coup. Son regard croisa celui d'Aija et il vit des larmes dans ses yeux verts en amande.

— Dis-moi la vérité ! lança-t-il brutalement. Vite.

— Pardon, dit-elle en s'effondrant, pardon. Sauve-toi ! Sauve-toi !

De nouveau, il observa la voiture au loin. Sûr désormais de ce qui se passait. Il s'était toujours dit qu'un jour cela arriverait. D'un geste machinal, il saisit la crosse de son pistolet et l'arracha de sa ceinture. Aija vit l'expression de ses yeux noirs et sut ce qu'il voulait faire. Avec un cri de frayeur, elle se jeta sur la portière et l'ouvrit.

Elle se mettait à courir sur le bas-côté lorsqu'Ali Muganieh lui tira une première balle qui l'atteignit à la hauteur des reins. La seconde entra juste au-dessous de la nuque et ressortit par le visage, emportant un morceau de la bouche, et la troisième se perdit dans la nature.

Sans un regard pour le corps étendu, Ali Muganieh referma la portière, posant son pistolet sur le siège et passa en « drive ». Son demi-tour fit hurler ses pneus. Derrière, la 190 hongroise effectua la même manœuvre. Le Palestinien jurait entre ses dents. Il chercherait les explications plus tard. Le plus urgent était de repasser en Hongrie ou en Tchécoslovaquie où il serait en sécurité.

Il vit dans le rétroviseur la voiture qui avait le capot levé démarrer et faire demi-tour elle aussi. Cette fois aucun doute n'était permis...

Au même moment, un claquement sec le fit sursauter. Les quatre portières de la Scorpio venaient de se verrouiller.

— Le salaud ! Il l'a flinguée !

Malko regardait la Scorpio en train de faire demi-tour. Tendue. Il

avait envisagé un retournement ou un effondrement psychologique d'Aija. Trop fragile pour être fiable. Mais cela ne changeait rien.

— Chris ! Allez ! dit-il.

Chris Jones lui tendit le boîtier des commandes à distance. Il venait d'appuyer sur l'une d'elles, déclenchant le verrouillage des portières de la Scorpio.

— Non, vous !

Malko enfonça le premier bouton à gauche. Un voyant rouge s'alluma aussitôt au-dessus.

— C'est activé, commenta sobrement l'Américain.

Ils passèrent à toute vitesse devant le corps d'Aija Sunblad qui avait roulé sur le bas-côté. Malko le regarda avec un mélange de tristesse et de détachement. Il n'arrivait pas à éprouver de vraie pitié pour la Finlandaise. Sa passion l'avait vraiment poussée trop loin. Jusqu'à croire qu'on épargnerait Ali Muganieh...

Personne n'avait jamais eu l'intention de faire passer le terroriste en jugement. Ni Malko, ni les gens de la CIA, ni le Président des États-Unis. Les Américains avaient enfin compris qu'on ne luttait pas contre le terrorisme en gants blancs. Si Muganieh avait été arrêté, ses amis auraient déclenché des attentats, des prises d'otages, toutes les horreurs possibles pour le faire libérer. La lâcheté naturelle des démocraties occidentales les rendaient hautement vulnérables. Incapable de tenir le seul langage que les terroristes comprennent : œil pour œil et dent pour dent.

Malko se pencha sur le micro sortant de la boîte de télécommande.

— Muganieh, dit-il. Vous allez mourir.

Ali Muganieh sursauta en entendant la voix qui sortait des haut-parleurs de la radio. Affolé, il regarda autour de lui et comprit tout de suite. Il s'était mis brutalement à transpirer. En une fraction de seconde, il ne fut plus qu'un animal traqué mû uniquement par l'instinct de conservation.

D'un brusque coup de volant, il quitta la chaussée, se garant sur le bas-côté. Il saisit son pistolet et tira trois fois dans la glace de son côté. Cela fit trois trous, mais le triplex ne se brisa pas. Fou d'angoisse, le terroriste plongea sur son Uzi, l'arma et lâcha une rafale dans la serrure. Les débris volèrent de toutes parts, et il vit que la serrure avait été atteinte. Jetant son arme, il s'arc-bouta, pesant avec son pied sur la portière.

Le métal craqua. À côté, les quatre gardes du corps, dans leur voiture arrêtée près de la Scorpio, regardaient sans comprendre. De nouveau, la voix éclata dans le haut-parleur.

— Maintenant, Muganieh !

Une déflagration assourdissante.

La Scorpio bleue se transforma en une boule orange d'où jaillit un panache de fumée noire. Quand les débris retombèrent, la voiture s'était déplacée de plusieurs mètres et l'intérieur n'était plus qu'un brasier. Déchiqueté, Ali Muganieh avait été projeté, gisait dans l'herbe du bas-côté. Ou plutôt ce qu'il en restait. La tête et le torse noircis, méconnaissables.

La 190 hongroise brûlait aussi, ses quatre occupants à l'intérieur. Ils avaient été asphyxiés par la vapeur des flammes, assommés par l'onde de choc.

Celle-ci fit trembler la Mercedes 190 où se trouvaient Malko et les deux gorilles. Chris Jones avait bien travaillé avec ses cinq kilos de C4 placés sous le siège du conducteur.

— Partons, dit Malko.

Chris Jones démarra. Malko se sentait à la fois en paix et vidé. Cela ne ferait pas ressusciter les morts du vol 103.

Malko installé dans la bibliothèque du château de Liezen, en face d'une bouteille de Dom Pérignon, lisait la dernière édition du *Kurier*. La photo de la Scorpio tenait huit colonnes. Sous une légende :

« Un dangereux terroriste se fait sauter accidentellement ».

Suivait la biographie d'Ali Muganieh et les soupçons qui se portaient sur lui à propos de l'attentat du vol 103. Pas un mot d'Aija Sunblad. L'enquête était encore en cours à son sujet. À part Malko, Chris et Milton, Donald Gast et la poignée de hauts fonctionnaires américains de la CIA et de la Maison Blanche directement intéressés, personne ne savait comment Ali Muganieh avait été mis hors d'état de nuire. Ceci afin d'éviter des représailles possibles.

Elko Krisantem frappa à la porte et apparut, apportant un pli sur un plateau.

— Un motard vient de l'apporter de Vienne, annonça-t-il.

Malko ouvrit l'enveloppe. Elle contenait la carte de visite du chef de station de Vienne qui accompagnait un document visiblement « faxé ». Une page du *Jerusalem Post* où un article était entouré d'un cercle. Quelques lignes annonçant la mort à la suite d'un arrêt cardiaque de l'ancien directeur de l'Institut géographique national, Menahem Rubin.

Quelqu'un avait griffonné quelque chose sous l'article. Un nom.

Moshe.

Malko replia son journal. Les pourparlers entre Palestiniens et Américains venaient de reprendre. Les fanatiques des deux bords avaient échoué. Deux cent soixante-dix personnes étaient mortes pour rien.

- (1) Organisation de libération de la Palestine.
- (2) Sorte de résidence secondaire rudimentaire, construite au bord d'un lac.
- (3) United States Informations Service.
- (4) Politique activiste.
- (5) Organisation de Libération de la Palestine, en anglais, PLO.
- (6) Voir *Loi martiale à Kaboul*, SAS n° 95.
- (7) Police secrète.
- (8) Oui.
- (9) Voir *Les Trois veuves de Hong-Kong*, SAS n° 12.
- (10) Magasins où on paie en devises.
- (11) « Musée Russe ? – Non, merci. ».
- (12) Bonjour.
- (13) Voir *Le gardien d'Israël*, SAS n° 51.
- (14) Voir *Loi martiale à Kaboul*, SAS n° 95.
- (15) Cable News Network.
- (16) Voir *La veuve de l'Ayatollah*, SAS n° 78.
- (17) Environ 400 F.
- (18) C'est une urgence.
- (19) Chéri.
- (20) Services Spéciaux est-allemands.